GONZAGUE DE REYNOLD

Qu'est-ce que l'EUROPE ?

FRIBOURG
ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
1941

Troisième mille.

Tous les droits réservés
pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Editions de
la Librairie de l'Université
Fribourg 1941

QU'EST-CE QUE L'EUROPE ?

DU MÊME AUTEUR :

L'Europe tragique. Paris, Spes, 1934 ; nouvelle édition, 1935.

Portugal. Paris, Spes, 1936. (Premier prix Camoëns 1938.)

Ces deux ouvrages sont actuellement épuisés. Ils étaient en réédition lorsque a éclaté la guerre.

D'où vient l'Allemagne ? Paris, Plon, 1939 ; 8me mille, 1940.

La formation de l'Europe, en préparation.

La décadence de l'Europe, en préparation.

Traductions allemandes :

Die Tragik Europas. Par Grossenbacher. Lucerne, Vita-Nova Verlag, 1935.

Portugal, gestern und heute. Par R. Timmermans, Otto Müller Verlag, Salzburg-Leipzig, 1938.

GONZAGUE DE REYNOLD

Qu'est-ce que l'Europe ?

I

Les origines

La réponse géographique. La réponse mythologique. La réponse des navigateurs grecs. La réponse des conquérants romains. La réponse méditerranéenne.

1941
Editions de la Librairie de l'Université
Fribourg

L'auteur avait eu l'intention de publier un ouvrage complet. Mais il s'est décidé à suivre l'avis de quelques amis et à ne point attendre pour livrer au public le présent volume. D'après son plan, qui n'est d'ailleurs pas complètement arrêté, ce premier volume sera suivi de deux autres : *La formation de l'Europe*, *La décadence de l'Europe*.

Ce premier volume est sorti d'un cours professé à l'Université de Fribourg durant l'année 1939-1940.

Table analytique des matières

Préface

Pages

But du livre : répondre à la question posée par le titre. Aujourd'hui, l'Europe éveille deux sentiments contraires : pessimisme, optimisme. L'Europe est devant son destin. Les deux intentions de l'auteur : démontrer que la période actuelle n'est pas un phénomène nouveau, aller au fond des choses. Les deux risques qu'il a voulu éviter : celui d'écrire un essai, celui de compiler une encyclopédie : « Donnez-nous une philosophie dépouillée de l'évolution européenne. » Cette philosophie. Sur quoi elle est fondée, et qu'elle se ramène à une méthode. Comment l'auteur conçoit l'histoire. A quel point de vue il se place pour regarder l'histoire. Se poser sur le contemporain. Expliquer le présent par le passé. L'histoire n'est point le passé, mais une durée, une force. Le devoir intellectuel : il est de rétablir ou de maintenir la continuité de civilisation entre le passé et l'avenir. 25

CHAPITRE PREMIER

La réponse géographique

La géographie, c'est la nature des choses. Comment ne pas tomber dans le déterminisme : la philosophie chrétienne ; sa conception de l'homme, de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel 41

I. *L'Europe sur le planisphère terrestre.* — Le plus petit des continents, mais le mieux situé, le centre de la grande circulation mondiale. L'Europe et l'Amérique : la mère et la fille. 43

II. *L'Europe dans l'ancien monde.* — Comparaison entre l'ancien monde et le nouveau. Dans l'ancien monde, l'Europe appartient à l'hémisphère Nord. Elle se détache mal de l'Asie et de l'Afrique. L'ancien monde est dominé par l'Asie. 45

Pages

III. *Qu'est-ce que l'Europe ?* — Une péninsule de l'Asie. L'Europe n'a pas les dimensions d'un continent . . . 48

IV. *Structure et caractère de l'Europe.* — Son « caractère personnel », sa forme. Il y a deux Europes. Parallèle entre l'Europe orientale et l'Europe occidentale. La première n'est qu'une Eurasie ; la seconde, c'est l'Europe européenne. 50

V. *Les conditions naturelles de la civilisation européenne : la mer.* — L'Europe est le continent maritime par excellence. Pénétration de la mer dans les terres, développement des côtes. Aucun point de l'Europe n'est éloigné de la mer. Rapprochement progressif de la Méditerranée et de l'Atlantique. La mer a rendu l'Europe indépendante de l'Asie et lui a donné un génie universel, la mer a fait sortir l'Europe de l'Europe. Caractère périphérique, côtier, de la civilisation européenne : rôle des péninsules et des îles. La mer civilisatrice et protectrice. Rôle des mers intérieures. L'Europe doit à la Méditerranée sa civilisation et à l'Atlantique son expansion. 56

VI. *Les conditions naturelles de la civilisation européenne : le système fluvial.* — Ses caractères : emboîtement des bassins, voisinage des sources, indépendance des fleuves, voies d'échanges, possibilité de contourner les barrières de montagnes, importance des embouchures 62

VII. *Les conditions naturelles de la civilisation européenne : le relief.* — Son harmonie, l'Europe une et diverse . . . 65

VIII. *Les conditions naturelles de la civilisation européenne : les plaines.* — La plaine, intermédiaire entre la montagne et la mer. Son rôle de pénétration intérieure : le sillon central de l'Europe et ses ramifications. . . 67

IX. *Les conditions naturelles de la civilisation européenne : les montagnes.* — La montagne est, avec la mer, l'élément essentiel de l'Europe occidentale. Les grandes chaînes de montagnes forment l'ossature de la terre : comment l'Europe se rattache au système orographique du monde. Caractère maritime des montagnes européennes : montagnes atlantiques, montagnes méditerranéennes. Les

Pages

Alpes, charpente de l'Occident. La mission protectrice et civilisatrice des Alpes ; elles sont un élément d'unité, de stabilité, de conservation. Les autres montagnes . 68

X. *Les conditions naturelles de la civilisation européenne : le climat.* — Son climat égal et tempéré, l'Europe le doit à la mer. C'est le climat du monde le plus favorable à la vie humaine 78

Conclusion. — L'Europe est le continent de l'homme et de l'esprit. 83

CHAPITRE II

La réponse mythologique

Avant d'être un continent, l'Europe a commencé par être une femme, une divinité. 89

I. *Qui est Europe ?* — Son nom est mentionné pour la première fois dans la Théogonie d'Hésiode. Sa généalogie. Europe, princesse phénicienne ; sa beauté. L'enlèvement d'Europe : l'idylle de Moschos. La « Métamorphose » d'Ovide. A partir d'Ovide, l'enlèvement d'Europe devient un des grands thèmes de la poésie et de l'art, du moyen âge jusqu'à ce jour 89

II. *La famille d'Europe*, d'après la mythologie. — Europe en Crète. Son frère Cadmos. Ses fils et descendants : Minos I, Minos II et le Minotaure ; Rhadamanthe ; Eaque ; Sarpédon et l'Iliade 101

III. *Interprétation historique.* — Caractères communs de ce cycle de légendes. L'interprétation historique. Comment les Anciens la comprenaient et l'appliquaient. Hérodote, Thucydide. Exagération de la méthode : Ephore, Evhémère et l'evhémérisme, Diodore de Sicile. Les érudits des XVII^me^ et XVIII^me^ siècles : Bayle, l'abbé Barnier. La méthode conduit au rationalisme, à l'athéisme et à de nouvelles invraisemblances. 106

IV. *Interprétation géographique et topographique.* — Strabon 119

Pages

V. *Interprétation topologique.* — Victor Bérard. Ce qu'il entend par topologie. L'arrivée en Crète du couple Zeus-Europe ; description des lieux. Europe et la déesse égyptienne, la « belle Amentit ». 121

VI. *Interprétation archéologique.* — G. Glotz et son ouvrage sur la civilisation égéenne. La religion des Crétois : la Grande Mère, sa fille, son principe mâle, le culte du taureau, le Minotaure ; la dynastie des Minos, rois et prêtres. Werner Technau et son étude : « La déesse sur le taureau ». L'anthropomorphisme grec s'empare du mythe asiatique et l'individualise 125

VII. *Interprétation étymologique.* — « Ereb », Erèbe, Europe. L'adjectif *europè* signifie « qui voit au loin » : épithète homérique de Zeus dans l'Iliade et l'Odyssée. Zeus, le « dieu europe », principe mâle et principe femelle réunis en un. Avec l'intervention du génie grec, le principe mâle l'emporte sur le principe femelle. Qui est Zeus ? un dieu européen. Le culte d'Europe et sa diffusion en Grèce. Tandis que disparaît la déesse, paraît le continent 132

Conclusion. — Importance des origines. Le mythe Europe est un mythe asiatique devenu méditerranéen, puis crétois, enfin grec. Europe a été enlevée par un dieu à l'Asie. 140

CHAPITRE III

La réponse des navigateurs grecs

Les Hellènes ont découvert l'Europe par les côtes. Ils en ont eu les premiers une idée continentale ; ils l'ont séparée de l'Asie 145

I. *Préliminaires.* — Repartir de la Théogonie d'Hésiode, du vers 357. Nous croyons savoir ce que veut dire ce nom : Europe. Renseignements sur les noms d'Asie, de Libye, puis d'Afrique 145

II. *Comment et d'où le nom d'Europe s'est-il appliqué à tout le continent ?* — Si l'on accepte l'étymologie sémitique, Europe a tout de suite désigné les terres au nord de

Pages

la Méditerranée. Mais Europe est un nom grec ; il s'est d'abord appliqué à une partie restreinte du monde hellénique : l'extrémité de la Thrace ; il s'est étendu ensuite à toute la Grèce continentale. Selon une tradition rapportée par Eustathe, Hippias d'Elis aurait été le premier à désigner les deux continents par les noms d'Europe et d'Asie. Europe, Asie, Libye étaient en tout cas en usage au temps d'Héraclée de Milet. A la suite des guerres médiques, l'Europe devint le continent opposé à l'Asie. Que le monde grec est la Protoeurope. 148

III. *Les précurseurs des Grecs.* — Dès la préhistoire, les premiers habitants des côtes méditerranéennes ont dû être des navigateurs. Les Phéniciens, leur colonie de Gadir (Cadix), d'où ils ont poussé, au sud, jusque vers les îles Canaries, au nord, jusqu'à la Grande-Bretagne et à l'Irlande. Les Cassitérides (Sorlingues). Les Carthaginois : le périple d'Hannon jusqu'au Sénégal, le périple d'Himilco jusqu'aux îles d'Albion et d'Hibernie. Témoignages de Pline et d'Aviénus. Les Egyptiens : ils n'ont en rien contribué à l'exploration de l'Europe ; selon une tradition rapportée par Hérodote, des navires phéniciens auraient fait pour eux le tour de l'Afrique 154

IV. *Les Grecs.* — Ce qu'ils doivent aux Phéniciens. Comment ils les évincent peu à peu. Les deux grandes directions de l'expansion hellénique : nord-est et ouest 162

V. *La géographie homérique.* — Comment et jusqu'où les Grecs voyaient-ils le monde avant les guerres médiques ? Le témoignage d'Homère. La forme de la terre : le bouclier d'Achille que borde le fleuve Océan. Au centre, le monde grec. Jusqu'où le monde homérique s'étend à l'est, au nord et au sud. Jusqu'où il s'étend à l'ouest : la Méditerranée occidentale et l'Odyssée, les interprétations de Bérard. Du temps d'Homère, la division du monde en trois continents n'était pas encore en vigueur. Ce qu'Hésiode ajoute à la géographie homérique ; l'apparition des Latins 164

VI. *L'expansion au nord-est.* — Les Cariens dans la Propontide et le Pont-Euxin. Milet, fondatrice de colonies sur

Pages

la rive septentrionale du Pont-Euxin. Relations avec les Scythes, propagation de l'influence grecque, par le trafic, jusque dans le Nord scandinave ; le royaume de Bosphore. Le témoignage d'Hérodote : comment il voit le grand plateau russe ; fleuves et rivières ; terres noires, steppes, forêts ; première vision de l'hiver ; les Scythes et les Finnois. La limite entre l'Europe et l'Asie . . . 172

VII. *L'expansion à l'ouest et l'entrée dans l'Océan.* — Rôle des Ioniens, de Phocée ; la colonisation grecque sur les côtes de l'Adriatique et de la Sicile ; la Grande Grèce. Pénétration dans la mer Tyrrhénienne, conflit des Phocéens avec les Etrusques et les Carthaginois. Marseille, fondation phocéenne, son importance ; colonisation de la côte ibérique. Les deux expéditions de Pythéas en Grande-Bretagne et dans la Baltique, à la recherche de l'étain et de l'ambre. Pourquoi elles furent sans lendemain 184

VIII. *L'extension en Asie et en Afrique.* — Comment elle se fit en Asie : les conquêtes d'Alexandre ; les Indes, la Taprobane. Comment elle se fit en Afrique. Comment un Hellène cultivé, au IV^me^ siècle, se représentait l'Europe. L'idée qu'il pouvait avoir d'autres terres habitées : Socrate, l'Atlantide, Eratosthène et sa théorie des zones. 191

CHAPITRE IV

La réponse des conquérants romains

Les Romains achèvent la découverte de l'Europe, de l'intérieur, par les terres. Ils remplissent le cadre que les Grecs avaient tracé. Ils établissent un système de routes . . . 201

I. *Les méthodes romaines.* — La marine : elle doit tout à celle des Carthaginois et à celle des Grecs ; elle sera, en fait, une marine grecque. La lutte contre Carthage inaugure la conquête du monde par les Romains : faits et dates. Toute nouvelle conquête de Rome est une con-

Pages

quête de la géographie ; les méthodes de Rome. C'est grâce à ces méthodes qu'en un temps relativement court Rome fit l'Europe. La première mensuration générale de l'empire. 201

II. *Les Grecs de l'empire.* — Sous les Romains, la géographie reste une science grecque. Polybe et les Alpes. Strabon et sa *Géographie :* première vue générale de l'Europe. Strabon et le monde russe : après les Scythes, les Sarmates ; les grandes invasions se préparent. L'Europe de Strabon n'est guère que la moitié de l'Europe totale. Prééminence de l'Europe. Ptolémée, son œuvre, ses mérites et ses défauts. Ptolémée dresse la carte du monde connu. Jusqu'où il s'étend. L'Atlas de Ptolémée a régné sur la géographie jusqu'au XVIII^me^ siècle. Diodore de Sicile. Il a voulu écrire une histoire universelle. Il n'est qu'un compilateur. Ses fables. Les voyages d'Hercule. Hercule et l'origine des Suisses 205

III. *Les grands Romains.* — Leur caractère. César (*De bello gallico*) fait entrer dans le cadre toute l'Europe de l'ouest : les Gaules, y compris l'Helvétie, la Belgique, la Grande-Bretagne ; ses contacts avec les Germains. Pomponius Mela et la Scandinavie. Pline l'Ancien et son *Histoire naturelle*. Caractère de Pline. Comment il voit le monde et l'Europe, notamment l'Europe septentrionale. L'événement décisif : l'entrée en scène des Germains. La *Germanie* de Tacite : caractère de l'auteur, sens et portée de l'ouvrage. Désormais, grâce à Tacite, la Germanie est fixée sur la carte de l'Europe. Slaves, Suédois, Finnois. Avec Tacite, le brouillard du Nord commence de s'éclaircir 222

IV. *Décadence de l'empire.* — Changement d'époque et de civilisation, le monde barbare pénètre dans le monde romain et s'y installe. Le principal témoin : Ammien Marcellin. L'homme et son œuvre. Inquiétude et sérénité. Les Alains. Texte complet de la description des Huns. 229

V. *Entre l'empire et le moyen âge.* — Le monde barbare et chrétien. La *romanitas* remplace la *latinitas :* son sens.

Pages

Disparition de la géographie, nouveau développement de l'histoire : les premiers chroniqueurs médiévaux. L'histoire chrétienne. Saint Augustin lui donne sa philosophie. Ce qu'il sait en géographie et comment il voit le monde. Orose, disciple de saint Augustin. Son *Histoire universelle*, complément de la *Cité de Dieu*. Comment Orose voit l'Europe et le monde 235

VI. *Au début du moyen âge.* — Lente renaissance de la géographie, ses causes. Découverte de l'Irlande. Le roi Alfred le Grand et les récits de Wulfstan et d'Other : découvertes du Cap Nord, de la Mer Blanche et de la Russie septentrionale. L'Europe est achevée. Il ne manquera plus que le Spitzberg (XVI^me^ siècle) et la Terre de François-Joseph (1873) 244

VII. *Les Romains en Asie et en Afrique.* — Ils ont continué les Grecs. Ils sont partis d'Egypte et d'Alexandrie. Hippalos abandonne le cabotage pour utiliser les moussons. Le périple d'Arrien : il parvient jusqu'à l'île Pemba ou à celle de Zanzibar. L'expédition de Suetonius Paulinus dans le Sahara. Néron envoie une mission afin de reconnaître l'Ethiopie. En Asie, le fait essentiel est la découverte de la Chine. Relations entre Romains et Chinois. Comme les Grecs, avec plus d'insistance qu'eux, les Romains ont pressenti l'existence du nouveau monde : Cicéron et le *Songe de Scipion*, théorie de Macrobe. 247

VIII. *Résumé.* — La mappemonde des Romains, ses limites. Les progrès décisifs qu'ils ont fait accomplir à la connaissance de l'Europe : ils ont colonisé l'Europe centrale et créé l'Europe atlantique. Ils ont porté la civilisation méditerranéenne dans le continent 251

CHAPITRE V

La réponse méditerranéenne

Avant une vie européenne, il y eut donc une vie méditerranéenne. La Méditerranée est le « milieu marin » où s'est formée la civilisation européenne et d'où elle est

Pages

sortie pour se porter au nord et s'étendre sur tout le continent 257

I. *Histoire du nom.* — « Méditerranée » est d'apparition relativement récente. Premiers noms donnés par les Egyptiens, les Assyriens, les Hébreux, et enfin par les Grecs. Mer intérieure par opposition à mer extérieure, l'Océan. Il fallut donc le contact avec l'Océan pour que l'ensemble de la Méditerranée reçût son nom. Le *mare nostrum* des Romains. Méditerranée n'apparaît qu'au troisième siècle de notre ère 257

II. *Caractères géographiques de la Méditerranée.* — Elle est le type de la mer intérieure. Les trois grandes mers intérieures : celle d'Amérique, celle d'Extrême-Orient, enfin la nôtre. Toutes trois furent les bassins fécondateurs de grandes civilisations. Pourquoi. Les douze caractères spécifiques de la Méditerranée : 1° sa forme allongée et sa profonde pénétration dans l'intérieur ; 2° son découpage ; 3° type de la mer de relations ; 4° contraste morphologique entre les côtes septentrionales et les côte méridionales : les premières, découpées, les secondes, simples ; 5° pénétration des trois continents les uns dans les autres ; 6° abondance des îles intermédiaires ; 7° suite de bassins, de mers à demi fermées ; 8° formation géologique récente ; 9° forte unité géologique ; 10° cadre de montagnes ; 11° unité de climat ; 12° unité sociologique. Le type méditerranéen : le civilisé urbain 259

III. *De la géographie à l'histoire.* — Supériorité incommensurable de la Méditerranée sur les deux autres mers intérieures. Pourquoi. Fait déterminant : la Méditerranée est mer intérieure des trois continents de l'Ancien monde. Comment chaque partie de son pourtour établit ses rapports avec les groupes humains de l'intérieur et les dirige vers la mer. Les trois grandes presqu'îles européennes, leur caractère, leur rôle. La côte provençale. La côte d'Afrique : ses deux secteurs. Le Nil. Dialogue entre la côte septentrionale et la méridionale. La côte

asiatique, plus en retrait. Cependant, l'Asie mineure appartient encore à la côte septentrionale et, par elle, au monde grec. La côte syrienne, son caractère d'étroit passage. Qu'y a-t-il derrière le rebord asiatique ? Le continent asiatique et spécialement l'Asie antérieure. Son caractère préeuropéen, préméditerranéen. Elle est plus séparée de l'Asie continentale que l'Europe ne l'est de l'Asie septentrionale. Son centre : la région mésopotamienne, étape vers la Méditerranée. Supériorité du rebord européen. Pourquoi la civilisation méditerranéenne ne pouvait-elle s'étendre qu'au nord, en Europe ? 269

IV. *Origines de la civilisation européenne.* — La plus lointaine est dans le bassin occidental. Présence d'une race occidentale dès l'âge de pierre, son extension, dans le bassin de la Méditerranée, de l'est à l'ouest ; ce qu'était alors l'Afrique ; importance de la péninsule ibérique. Ces faits font mentir l'adage *ex Oriente lux*. Pourtant, l'essentiel demeure le rôle joué par le bassin oriental et l'Asie antérieure. Qu'est-elle historiquement ? Les parties composantes. Ce monde évolue autour de deux foyers naturels : l'oasis du Nil, celle du Tigre et de l'Euphrate. Leurs caractères. L'Egypte, sa situation écartée, sa lente évolution ; raisons de son expansion. La lutte pour l'hégémonie entre les deux oasis. Différence entre la politique égyptienne et celle des autres empires. Les deux impérialismes ont le même but : occuper les territoires intermédiaires entre les deux oasis, et notamment le couloir syrien. Ils se rapprochent de la Méditerranée qui, à son tour, les rapproche. Leur histoire s'achève sur son bord. Le danger commun : les nomades et les barbares. L'Asie sémite succombe, la race blanche reprend la suite. L'Europe, héritière et continuatrice de l'Asie antérieure. La mort des civilisations. Ce que l'Europe a hérité, outre les deux grands legs du calendrier et de l'écriture : l'idée d'Etat, l'idée d'une monarchie universelle et d'un droit commun. Enfin, l'idée religieuse. L'évolution vers le monothéisme. La religion d'Etat et le culte de l'empereur : ils passeront aux Romains. Du monothéisme au christianisme. 278

Pages

V. *Les Phéniciens.* — Importance de leur rôle. Ils la doivent à leur établissement sur la côte syrienne. Ils sont le seul peuple maritime de l'Asie antérieure. Ils se sont les premiers élancés de l'Asie dans la Méditerranée et dans l'Océan. Faiblesse physique et politique de leur situation, ses avantages. Peuple commerçant, civilisation composite. La Phénicie est le premier exemple d'une civilisation mercantile. L'apport des Phéniciens dans la formation du monde méditerranéen : ils en ont fait une unité économique. 294

VI. *La civilisation méditerranéenne.* — Ses bases naturelles : unité géologique, unité géographique, unité de climat. Situation exceptionnelle de mer intérieure à trois continents. La Méditerranée, centre de l'ancien monde et par conséquent du monde lui-même. La Méditerranée, lieu de l'histoire universelle. Tous les grands événements partent d'elle ou viennent y finir. Origines orientales de la civilisation méditerranéenne : l'Asie antérieure ; à la fin, la force d'expansion lui a manqué. A partir des guerres médiques, l'Europe prend sa suite. Les grands chapitres de l'histoire méditerranéenne. L'histoire de la Méditerranée, c'est l'histoire du monde. Sans la Méditerranée, point d'Europe. Retour au *mare nostrum* 298

Préface

Le but de ce livre est d'apporter une réponse à la question : qu'est-ce que l'Europe ?

Voici plus d'un quart de siècle que tous les Européens se la posent.

Ils ne se la posent point par curiosité d'esprit et désir de s'instruire : ils se la posent avec angoisse parce qu'ils veulent vivre. *Res nostra agitur.*

Depuis que nous sommes entrés dans la plus grande révolution de l'histoire, nous nous sentons pris entre deux sentiments contraires, entre le pessimisme et l'optimisme.

Nous nous demandons — et nous avons de bien fortes raisons pour nous le demander — si l'Europe n'a point terminé sa carrière. Son hégémonie sur l'ensemble du monde est abattue, sa mission de continent civilisateur, achevée. Au reste, y a-t-il encore une Europe ? L'Europe ne s'est-elle point détruite soi-même ? Et notre pessimisme va plus loin : la civilisation ne serait-elle point tombée dans une décadence irrémédiable ? la régression générale de l'humanité n'aurait-elle point commencé ?

Pourtant, il est une espérance, non pour un avenir lointain, mais pour un avenir proche, presque immédiat : la reconstruction, le réorganisation d'une Europe devenue décidément trop anarchique et qui ne pouvait pas continuer ainsi. L'individualisme du

XVIII^me^ et du XIX^me^ siècle s'était emparé de la politique comme de tout le reste. Il avait inauguré un individualisme d'Etat qui avait fini par décomposer l'Europe. Mais, s'il la décomposait, il « composait » les deux continents entre lesquels elle est prise : l'Asie dont elle n'est qu'une péninsule, l'Amérique où elle tend à se déverser. En effet, le phénomène nationaliste a dépassé l'Europe et s'est retourné contre elle. Les peuples non européens, les peuples de couleur, ont pris ou repris conscience d'eux-mêmes. Ils se sont sentis d'autant plus forts que notre péninsule s'affaiblissait et qu'ils apprenaient à s'en affranchir. Mais elle aussi a pris conscience du danger qui la menaçait par sa faute. Elle a repris conscience de soi au milieu même des crises, des révolutions et des guerres qui la blessaient à mort. Peu à peu, un nouveau sentiment s'est superposé aux sentiments nationaux : le sentiment continental. Un grand essai d'organisation, de coopération vient d'échouer parce que ses origines étaient corrompues, parce qu'il était utopique. Au moment où il s'achève d'une manière si lamentable, un autre paraît à l'horizon.

Ces deux sentiments contraires, ce pessimisme et cet optimisme alternés, démontrent que l'Europe est devant son destin. Ou elle abdiquera, ou elle s'affirmera et reprendra sa mission. Mais elle ne pourra la reprendre que si elle forme une unité, une confédération : le terme plaît à l'Helvète que je suis. Confédération des peuples européens dans une vaste unité économique.

*

Voilà de quelle manière se pose le problème européen au moment où paraît ce premier volume. Celui-ci, actuel dans sa préface, pourra sembler aux lecteurs bien inactuel dans son contenu. A quoi bon refaire un manuel de géographie ? A quoi bon revenir aux Romains, aux Grecs, aux Phéniciens, à l'Egypte et même à la mythologie ? En quoi tout ce fatras offre-t-il un intérêt quelconque à cette heure ?

Ici, je vais, pour excuse à mes lecteurs, révéler mon « idée de derrière », eût dit Pascal :

Elle est de démontrer que des périodes comme celles que nous traversons depuis 1914 sont une des constantes de l'histoire. Nous changeons d'époque, mais ce n'est pas la première fois. Une grande forme de civilisation meurt, une autre est en train de se former : ce n'est pas non plus la première fois. Nous sommes en pleine révolution : encore un coup, ce n'est pas la première fois. Si le phénomène est nouveau, c'est par son amplitude qui dépasse l'Europe trop étroite pour lui et lui donne un caractère universel. Une strophe de Malherbe me revient tout à coup à la mémoire. Elle date de 1596, elle est extraite de l'Ode au Roi Henri le Grand sur la réduction de Marseille :

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement

Que le chaud et la froidure ;
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Une seconde intention est dans la méthode que la première m'impose. Je veux, autant que me le permettront l'immensité et la difficulté du sujet, les lacunes de mon érudition et l'insuffisance de mes forces, aller jusqu'au fond des choses. Pour une fois, comme on dit. Certes, jamais on n'a autant parlé de l'Europe, invoqué l'esprit européen, écrit, discouru, discuté, disputé sur le problème, que depuis que l'Europe est malade. Tous ces médecins consultants, dont beaucoup sont des personnages moliéresques, n'ont fait qu'aggraver l'état de l'aïeule dont un consortium d'héritiers espèrent le décès dans le salon. Je serais fâché d'être un Diafoirus de plus. Fâché de grossir le nombre des littérateurs et des essayistes dont les ouvrages, pleins d'intelligence, certes, et de cette obscure clarté qui tombe des étoiles, ont presque tous le défaut d'être superficiels. Mais je ne voudrais pas non plus grossir le nombre des érudits et des spécialistes : on sait combien l'érudition pure et la spécialité close sont dangereuses pour l'intelligence. Je suis d'ailleurs ingrat en écrivant ceci, car, s'il est un homme qui a profité jusqu'au pillage des érudits et des spécialistes, c'est bien l'auteur de cet ouvrage.

Je me suis donc trouvé entre deux risques, et je m'y trouve encore : celui d'écrire un essai, celui de compiler une encyclopédie. Que l'on n'attende point de moi un ouvrage complet, bourré de faits, étayé de références, saturé de statistiques, allongé de bibliographies ; un ouvrage traitant tous les

aspects de l'Europe, de la préhistoire aux événements contemporains, de la philosophie aux questions économiques. Je ne décrirai pas toute l'Europe ; en revanche, je m'efforcerai de la comprendre comme un tout. Je m'en tiendrai strictement à la question : qu'est-ce que l'Europe ? Mais je n'apporterai point une réponse préparée d'avance. J'interrogerai successivement la géographie et l'histoire, et même l'étymologie, et même la mythologie, pour enregistrer des réponses qui me permettront à la fin d'avoir « la » réponse. Mais je n'interrogerai que ce qui peut me donner une réponse, ou plutôt ce que je suis personnellement capable d'interroger. « Donnez-nous, m'a-t-on demandé, une philosophie dépouillée de l'évolution européenne. » C'est à cette demande que je vais essayer de satisfaire. Sous la réserve, toutefois, que je me garderai de trop simplifier. Ce n'est jamais par des simplifications que l'on arrive à des idées simples. Et puis, je tiens à rester au milieu des faits. Je ne cherche pas tant la vérité européenne que la réalité européenne. Je tiens à être un portraitiste, non un moraliste.

*

Cependant, c'est bien une philosophie de l'histoire européenne que j'éprouve la tentation d'essayer. L'ambition n'est peut-être pas exagérée si l'on se donne la peine d'expliquer cette expression un peu emphatique : philosophie de l'histoire.

La philosophie de l'histoire est beaucoup plus simple, sans être une simplification, que les termes ne le laissent croire. La philosophie de l'histoire est fondée sur l'observation et sur l'expérience. Elle

consiste surtout à montrer du bon sens sur les grandes dimensions. Elle se ramène à une méthode générale.

Commençons par une définition de dictionnaire : par philosophie de l'histoire, on entend un ensemble d'études et de considérations qui présentent toutes un haut degré de généralité, ont pour but de ramener les connaissances historiques à un nombre limité de faits essentiels, de lignes directrices. On pourrait même dire de lois, si les lois existaient en histoire, ce dont je suis loin d'être convaincu. Qui dit loi, dit déterminisme et même fatalité. Mais, avec mon maître et ami Bergson à qui je dois tant de lumières — la philosophie bergsonienne étant une philosophie de l'histoire qui s'ignore — je ne crois point à l'inconscient, ni à la fatalité en histoire. Celle-ci est l'œuvre des hommes — de quelques hommes qui ont entraîné les autres — c'est-à-dire de l'intelligence et de la volonté. Il est vrai que cette volonté, cette intelligence ont des limites. N'est-ce pas encore Bergson qui écrit : « Les hommes savent ce qu'ils font, mais ils n'en peuvent prévoir toutes les conséquences. » Parole bien chrétienne, qui, tout en affirmant la liberté humaine, me semble fixer à cette liberté des limites au-delà desquelles la Providence agit seule et souverainement. Aussi bien l'histoire s'explique-t-elle beaucoup mieux par la théologie que par la philosophie, à plus forte raison par la science.

La philosophie de l'histoire est donc une méthode pour arriver à une synthèse. C'est une entreprise architecturale qui a besoin pour s'achever, et de l'art, et de la science. Elle est en cela de même nature

que son objet, l'histoire. L'histoire n'est une science que jusqu'à mi-corps. Elle n'est entière, complète que par l'art. La science historique est essentiellement faite de documentation, d'érudition : rechercher les faits, vérifier les faits, classer les faits. L'art historique est un art de psychologie, d'intuition et de construction. Il se manifeste par cette capacité de se mettre dans la peau du passé, d'incarner en soi l'âme du passé, d'évoquer enfin le passé d'une manière qui le ressuscite, le fasse vivre. Sans cet art, l'historien demeure un simple érudit, un pédagogue, un spécialiste.

Qu'est-ce, en définitive, que l'histoire ? On pourrait la définir : la connaissance et l'explication de la vie humaine sous ses formes sociales et collectives. Ou, pratiquement, l'expérience du passé à l'usage du présent. Voilà pourquoi saint Thomas d'Aquin, lorsqu'il traite de la prudence politique, exige de l'homme d'Etat l'acquisition, la possession de cette expérience historique. L'ignorance du passé fausse la politique. Elle est un signe de barbarie. Il est curieux, décevant d'avérer cette contradiction : tandis que l'on s'incline avec un respect souvent superstitieux devant les recherches de laboratoire, tandis que tout le monde est d'accord pour admettre la chaîne des expériences et des inventions, on se refuse à voir dans l'histoire le laboratoire de la société humaine et à tenir compte de l'expérience historique quand on s'efforce à tenir compte de toutes les autres. Que de malheurs sont dus à cette méconnaissance ! L'histoire contemporaine, depuis 1914 — par exemple, les erreurs du traité de Versailles — nous en fournit la tragique démonstration.

Ce n'est donc point fausser l'histoire que de vouloir qu'elle serve, qu'elle nous enseigne à expliquer et comprendre le présent. Bien au contraire, c'est la remettre dans la vie, lui restituer son sens humain, sa fonction humaine.

⁂

J'écris donc ce volume pour servir la cause de la vie, pour aider mes contemporains à voir clair dans la confusion actuelle.

Mais peut-on arriver à voir clair dans la confusion actuelle ? Question de méthode, question de point de vue.

Quel point de vue ? Se poser d'abord sur le contemporain, puis, du contemporain, regarder, non pas en avant, mais en arrière ; considérer le présent comme l'aboutissement du passé, et du passé lointain ; chercher dans le passé les causes dont nous subissons aujourd'hui les effets. Tel est le seul point de vue d'où l'on puisse tenter l'histoire du contemporain. Celui-ci est insaisissable ; il se modifie à chaque instant sous nos yeux. Comment, dès aujourd'hui, mesurer l'importance des événements actuels ? Comment, parmi tous les faits quotidiens, distinguer dès maintenant ceux qui seront plus tard historiques de ceux qui ne le seront point ? Et, s'il en est dont nous sommes certains qu'ils seront historiques, n'est-il pas impossible d'en évaluer dès maintenant les dimensions, d'en calculer toute la portée, d'en prévoir toutes les conséquences ?

Or, ce qui peut nous donner la mesure des faits contemporains, nous indiquer leur direction et nous apprendre leur signification historique, c'est le lien

qui les rattache à des faits antérieurs, la ligne sur laquelle ils se situent, les événements ou les idées dont ils sont les conséquences. Le point de vue nous montre la méthode. Et la méthode commence par l'histoire pour aboutir à la philosophie.

L'histoire ne signifie plus, vous le savez, le simple récit des événements que l'on enchaîne selon l'ordre chronologique, en se gardant de juger. L'histoire, c'est le sens des événements eux-mêmes, leur ensemble, leur déroulement, leur dynamisme. L'histoire, c'est la vie humaine, c'est-à-dire une « force qui va ». L'histoire n'est plus le synonyme du passé, le passé n'est qu'une partie de l'histoire. Et le passé lui-même n'est jamais mort, jamais révolu. L'histoire le prend, l'entraîne, le pousse vers nous. L'histoire, à notre tour, nous prend, nous entraîne et nous pousse vers l'avenir. Nous sommes ainsi dans l'histoire ; elle nous fait, si nous la faisons. Nous pouvons lui résister, la diriger, la détourner, mais nous n'échappons jamais à l'histoire, nous ne sortons jamais de son cours. Plus nous tentons d'efforts pour l'oublier, la contrarier, plus elle revient sur nous avec une violence destructive et vengeresse.

Les temps que nous sommes contraints de traverser doivent nous inspirer un sentiment vivant, dramatique, de l'histoire. Si jamais nous sommes en état de comprendre que l'histoire n'est point le seul passé, c'est bien maintenant que nous vivons des temps historiques, que nous sommes acteurs ou du moins figurants dans le drame de l'Europe. Nous ne pouvons plus nous contenter de suivre les faits qui se précipitent, en spectateurs distants, désintéressés, objectifs. Le « comment »

des faits ne saurait nous suffire. Et je reviens à notre inquiétude : où va l'Europe ? où allons-nous avec elle ? Comme dans tous les moments de conflit, de transformation, de révolution, c'est le « pourquoi » qui se pose. Mais le pourquoi, c'est le problème des causes, le problème des fins, le problème de la destinée humaine, c'est-à-dire le problème philosophique. Histoire et philosophie se rejoignent pour essayer de nous apporter une réponse. Ce que veulent connaître, en effet, nos esprits angoissés, c'est le sens de l'histoire. Telle est la vertu de ces temps, encore une fois historiques, d'appeler nos esprits à souffrir lorsqu'ils pensent, ou plutôt à penser parce qu'ils souffrent.

L'histoire nous apporte donc le comment des faits qu'elle rassemble, qu'elle vérifie, qu'elle hiérarchise, qu'elle enchaîne. La philosophie nous apporte le pourquoi. Remontant cette succession de causes et d'effets, elle cherche, dans le cadre que l'histoire a construit et les limites qu'elle a posées, les causes initiales, et les juge. Elle les juge au nom de principes éprouvés, de vérités démontrées par l'expérience ; elle les juge d'après la nature permanente de l'homme. Son jugement n'est pas abstrait, parce qu'il se déduit des conséquences, et des conséquences actuelles. Ainsi l'histoire et la philosophie travaillent ensemble à dégager les constantes de l'histoire, qui sont les constantes mêmes de l'homme.

Car l'histoire, à un moment donné, ne peut pas continuer toute seule. Il faut que la philosophie lui tende la main. Et la philosophie, c'est la science des causes en même temps que la connaissance de l'homme. L'histoire fait défiler devant nous des

hommes différents. La philosophie nous rappelle que, dans ces hommes différents, il y a la nature humaine qui, elle, demeure une, la nature humaine avec ses constantes, ses éléments invariables au milieu des éléments variables selon les individus, les milieux, les époques : non point, et j'y insiste, l'homme en soi qui est une abstraction, mais la nature humaine. L'histoire fait passer devant nos yeux les faits ordonnés, enchaînés, suivant leur ordre de succession, leur ordre chronologique ; elle met en évidence les plus importants, elle établit une perspective ; elle va même plus loin : elle nous montre l'influence des idées sur les faits. Mais la philosophie évalue et pèse les idées, elle les confronte avec la nature humaine qui est une norme ; elle explique, ou elle achève d'expliquer, les faits historiques par leurs causes morales. Car ces causes initiales que l'histoire a dégagées sont toujours des causes morales. Et c'est de ces causes morales que partent les grandes lignes de force dont l'histoire — l'histoire considérée de nouveau comme dynamisme — apparaît, vue de haut, toute traversée.

« Lignes de force » : cette expression, qui renferme toute une philosophie de l'histoire, je l'expliquerai par une image, une similitude :

J'évoquerai ces câbles chargés d'énergie électrique, dispensateurs de force et de lumière, mais aussi de mort pour qui les touche imprudemment ; ces câbles qui, de pylône en pylône, suivant des directions constantes, traversent la succession des paysages, l'étendue des terres, la diversité des nations, franchissent les montagnes ou s'allongent jusque sous les vagues de la mer. Ainsi, chaque grande époque de

l'histoire est parcourue d'un bout à l'autre par des lignes de force. Celles-ci sont déterminées par des faits et, le plus souvent, par des idées qui donnent à toute une époque sa direction initiale. Déroulement, enchaînement de causes et d'effets que l'on peut suivre à travers toute la diversité des milieux, toute la diversité des moments, jusqu'à ce qu'ils aient produit leurs ultimes conséquences. L'espace qui s'étend entre l'impulsion initiale et ces ultimes conséquences, voilà ce qui forme une époque. Sans doute, cela n'est pas si simple. Il n'est point facile de dégager ces lignes de force qui semblent parfois se briser ou disparaître. Elles ne cessent, en effet, d'être contrariées, détournées ; on les voit arrêtées et comme poussées en arrière par des forces contraires. Elles n'en reprennent pas moins leur cours, grossies par des apports nouveaux qui viennent se brancher sur elles.

Pour arriver à dégager ces lignes, à découvrir leur point de départ et suivre leur direction, il faut avoir devant soi un vaste espace de temps ; il faut apprendre à penser, non par années, non par siècles, mais par époques. C'est ce que je ferai constamment dans cet ouvrage.

*

Je ne célerai point, en terminant, que cet ouvrage, singulièrement ce premier volume me cause quelque appréhension. Il est une des innombrables victimes des événements. Ceux-ci m'ont pressé — et les éditeurs. Je n'ai pas eu le temps de me relire, de me vérifier, de me corriger. J'éprouve le remords d'avoir laissé passer bien des erreurs de détails.

Mais j'ai la conviction aussi que, malgré toutes ces erreurs, l'ensemble est solide.

Nous devons avoir conscience, non seulement de la Suisse, mais de l'Europe. Et voici ce que nous apprend enfin l'histoire :

Durant ces périodes, inévitables et nécessaires, de troubles et de guerres, de morcellement et de fléchissement, la conscience de l'Europe se réfugie dans une toute petite minorité, formée elle-même d'une élite intellectuelle, d'une élite sociale et d'une élite religieuse. La mission de cette minorité fragile et dispersée est moins d'apporter des idées nouvelles, révolutionnaires, que de maintenir ou de rétablir la continuité de civilisation entre le passé et l'avenir. Réaction de la personne humaine contre les mouvements de masse et la fatalité des événements. Œuvre de l'intelligence humaine qui rétablit la ligne de force interrompue, coupée, afin que puisse de nouveau passer le courant porteur d'énergie et de lumière. Œuvre et réaction essentiellement aristocratiques. Lorsque le terrain de l'Europe devient mouvant et marécageux, après les inondations, après le déluge, c'est sur ces pilotis que l'Europe, plus tard, va se réédifier.

Cressier-sur-Morat, 26 août 1940.

CHAPITRE PREMIER

La réponse géographique

Europa, una ex tribus terræ partibus veteribus cognitis. Minor est omnium, sed præcipua, vel ob soli nobilitatem, vel ob frequentiam incolarum, vel ob præclara facinora eorum qui eam hactenus tenuere.

Michel-Antoine Baudrand, Lexikon Geographicum.

Paris, chez François Muguet, 1680. Dédié à Colbert.

Qu'est-ce que l'Europe ? Question trop générale. Aussi allons-nous la diviser en une suite de questions particulières. Non selon l'ordre logique, mais selon l'ordre de la réalité. Or, la première réalité que nous ayons devant nos yeux et sous nos pieds, c'est la terre. Qu'est-ce que l'Europe du point de vue géographique ?

*

Auparavant, pour ne point nous embourber dans le matérialisme, ne point glisser dans un déterminisme à la Taine, éviter les exagérations du vieux Buckle, un préambule, une distinction philosophique s'impose :

La géographie : terreau dans lequel l'histoire enfonce ses racines. Comme l'écrit l'historien Ferdinand Lot, la géographie, c'est la nature des choses. Vérité que Napoléon avait déjà exprimée ainsi : la politique d'un Etat se trouve dans sa situation géographique.

Cependant, on ne saurait expliquer tout un peuple, toute une civilisation, tout un continent, par la seule géographie. On ne saurait lier la destinée humaine à des lignes de montagnes ou à des cours d'eau. La terre limite, elle n'emprisonne point. Elle ne contraint

point les hommes de s'unir dans les cadres qu'elle a dessinés : elle ne fait que les y inviter, et leur conseiller d'y rester. C'est pourquoi la théorie des frontières naturelles est discutable en théorie, dangereuse en pratique.

Néanmoins, il est encore plus dangereux de nier l'influence de la géographie sur l'histoire, et de n'en pas tenir compte en politique : on propage ainsi des erreurs et l'on provoque des malheurs. Il faut comprendre la géographie des autres tout comme l'histoire des autres. Mais aussi — charité bien ordonnée... — la sienne propre. Tout peuple qui se met en désaccord avec le cours de ses eaux, la direction de ses routes, la configuration de son sol, finira par se heurter à la nature, obstacle contre quoi l'on se brise infailliblement. Jamais une société ne peut vivre, à la longue, en opposition avec son milieu, son climat.

C'est que l'homme, dans l'unité foncière de son être, est à la fois individu et personne. Si la personne est ordonnée à Dieu, l'individu est ordonné à la nature. Ame immortelle, corps voué à la terre. Telle est la conception chrétienne de l'homme. Cette distinction sur laquelle elle repose, saint Thomas l'a tirée d'Aristote : c'est dire combien elle est rationnelle, fondée dans l'observation de la nature humaine. Noyer l'ordre naturel dans l'ordre surnaturel est une hérésie tout aussi flagrante que l'hérésie contraire. C'est pourquoi le même saint Thomas pose la soumission au réel à la base de la plus haute métaphysique, nous rappelant ainsi que l'ordre naturel est tout de même l'œuvre de Dieu.

Donc, chaque fois que nous nous pencherons sur la terre, nous nous souviendrons qu'elle est informe et obscure, *inanis et vacua*, sans le soleil de l'esprit. Mais, quand nous essayerons de regarder l'esprit, nous nous souviendrons qu'à le fixer constamment, sans ramener de temps à autre nos regards sur la terre, nous risquerions la cécité.

I

Sur le planisphère terrestre, l'Europe se dessine comme le plus petit des cinq continents.

La superficie de l'Europe atteint environ 10 millions de kilomètres carrés. Celle de l'Afrique est de 30 millions ; celle de l'Asie, de 44 millions ; celle des deux Amériques, de 41 millions. Les Etats-Unis ont à eux seuls une superficie de 7 842 423 kilomètres carrés. Si l'on y ajoute les îles Hawaï et l'Alaska qui sont incorporés à l'Union, ce chiffre s'élève à 9 389 923 : la différence entre les Etats-Unis et l'Europe s'établit donc dans le même ordre de grandeur. Quant à l'Océanie, elle représente 11 300 000 kilomètres carrés, lorsqu'on y fait rentrer l'archipel malais et l'Australie : celle-ci en compte à elle seule 7 628 000. En réalité, l'Océanie n'est point un continent. Cet ensemble d'archipels, cette poussière d'îles est une partie du monde dans laquelle il n'y aurait que l'Australie pour avoir droit au rang de continent, ce terme étant défini par le dictionnaire : vaste étendue de terre que l'on peut parcourir sans traverser la mer. Enfin, pour avoir la superficie réelle de l'Océanie, il ne faudrait point mesurer les terres seulement, mais aussi la surface d'eau qui les entoure. L'Europe s'y noierait :

la superficie du Pacifique dépasse les 165 millions de kilomètres carrés, mers secondaires non comprises.

*

Mais l'Europe, si elle est le plus petit des continents, n'en est pas moins le mieux situé.

Sur le planisphère, l'Europe occupe la position centrale. Elle se projette hors de l'Asie. Elle adhère à l'Afrique. Par les côtes atlantiques de la péninsule ibérique, de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, elle fait face à l'Amérique. Elle tend, elle dirige vers elle, comme des pointes d'antenne, les trois Finistères — *finis terrae* : celui de la Galice espagnole, celui de la Bretagne française, celui de l'Angleterre, le Cap Land's End. Cependant, tout au nord, l'Islande est voisine du Groenland d'où l'on peut redescendre en longeant les côtes jusqu'à la mer des Antilles. L'Océanie seule semble être hors de la grande circulation mondiale dont l'Europe est le centre. Mais, depuis que les Européens, reprenant un vieux plan vénitien, et même égyptien, ont creusé, entre 1859 et 1869, le canal de Suez, une route directe, par la Mer Rouge, relie à l'Australie l'Europe. Enfin, le canal de Panama, depuis 1914, ouvre une autre route par l'ouest. Le rêve, l'intuition de Colomb et de ses précurseurs, se trouve ainsi réalisé : rejoindre l'Asie en contournant le globe. De fait, l'Europe est la gare centrale, la plaque tournante, l'usine transformatrice de toutes les lignes du monde, terrestres, maritimes, aériennes, électriques aussi : les câbles. Cette position la désignait pour être le continent générateur d'une civilisation universelle.

*

Voici ce que nous lisons encore sur le planisphère : En face de l'Europe, comme une longue cible pour les lignes de force européennes ou comme un vaste réflecteur pour toutes les lumières européennes, s'étendent donc les deux Amériques. Le continent américain n'était point fait pour engendrer une grande civilisation : manque d'équilibre naturel, d'articulations, de communications intérieures, trop grands écarts de climat. En revanche, ses vastes espaces, le développement de ses côtes, sa position entre deux océans qui, sans l'isoler, le protègent, l'ont préparé à en recevoir, à en assimiler une. Depuis le XVI^me^ siècle, l'Europe révèle une propension à se déverser et à se défaire en Amérique. Faut-il en déduire que, si elle doit cesser un jour d'être le continent dominant et civilisateur, cette mission reviendra nécessairement à ses filles américaines ? Prédisposition, non fatalité. Cela dépendra de l'intelligence, de la culture et du tact dont les Américains sauront faire preuve, de la compréhension respectueuse qu'ils sauront manifester à l'égard de l'Europe, leur mère.

II

Quelle est maintenant la place de cette mère dans ce que les géographes appellent l'ancien monde, c'est-à-dire l'Europe, l'Asie et l'Afrique réunies ?

*

Avant de répondre, fixons d'abord entre ces deux mondes, l'ancien et le nouveau, une différence et une ressemblance morphologiques.

L'ancien forme une masse compacte que l'on pourrait inscrire dans un cercle. Il est orienté dans le sens latitudinal, suivant un axe incliné de l'est à l'ouest. Le nouveau monde, le double continent américain, est orienté, lui, dans le sens longitudinal, suivant un axe qui va du nord au sud. L'axe de l'ancien monde est donc perpendiculaire à celui du nouveau. Enfin, ce nouveau ne forme point une masse homogène. L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, en cela simples et symétriques de structure, dessinent deux triangles, bases au nord, pointes au sud. Ces deux triangles sont attachés l'un à l'autre par une longue membrane qui va en s'amincissant, comme deux cerfs-volants réunis par la même queue fragile.

Cependant, l'ancien monde et le nouveau — comme la plupart des presqu'îles et comme un très grand nombre d'îles — s'élargissent au nord et s'effilent vers le sud. Pointe aiguë de la presqu'île de Malacca ou de l'Amérique du Sud, pointe émoussée de l'Inde, pointe arrondie de l'Afrique. L'hémisphère Sud est celui des formes lourdes, monotones ; l'hémisphère Nord, celui des profondes et nombreuses découpures, des grands développements côtiers, des péninsules. Si, par exemple, un kilomètre de côtes correspond à 289 kilomètres carrés en Europe, il ne correspond qu'à 1420 kilomètres carrés en Afrique. La proportion est de 1 à 407 pour l'Amérique du Nord, de 1 à 689 pour l'Amérique du Sud.

*

Nous pouvons préciser maintenant la position de l'Europe dans l'ancien monde.

Dans cet ancien monde, l'Europe appartient à l'hémisphère Nord. Si elle est le plus petit des trois continents — à peine le quart de l'Asie, juste le tiers de l'Afrique — elle compense cette infériorité par son développement côtier, le nombre de ses péninsules et de ses îles, la pénétration des mers dans les terres, en un mot, par son caractère maritime. Quant à son rôle, il est d'être un trait d'union, un isthme entre les deux autres.

L'Europe est un prolongement de l'Asie. Celle-ci est la base d'où elle s'allonge et s'amincit vers l'ouest. Entre elle et l'Asie on n'arrive point à fixer de frontières naturelles, car l'Oural n'en est pas une. Les montagnes d'Anatolie se continuent par celles des Balkans auxquelles les relie tout un système d'îles disposées en chaînons. Le Bosphore et les Dardanelles ne sont qu'une fissure, un accident récent, comme Gibraltar. En effet, le détroit de Gibraltar est sans profondeur, avec une largeur de quinze kilomètres. Ces faits géologiques nous ramènent aux temps où l'Asie mineure adhérait à la Thrace, la Sicile à l'Italie comme à la Mauritanie, et l'Ibérie au Maroc ; où la Méditerranée formait ainsi deux lacs ; où la Grande-Bretagne enfin appartenait au « tronc continental »... A partir des Pyrénées, nous avons un système orographique où rentrent le Riff et l'Atlas. Au reste, n'oublions pas que l'Asie et l'Afrique, du point de vue géographique, se séparent aussi malaisément l'une de l'autre : faut-il mettre l'Arabie en Afrique, ou l'Egypte en Asie ? Pour les anciens, la limite entre l'Asie et l'Afrique était le cours du Nil. Le canal de

Suez n'est l'œuvre que des hommes. Le monde arabe chevauche sur les deux continents, tout comme le monde russe s'étend sur l'Europe et l'Asie. Entre l'Europe et l'Asie, l'Asie et l'Afrique, l'Afrique et l'Europe, s'insèrent des zones intermédiaires, incertaines. La Russie, une Eurasie ; l'Espagne, une Eurafrique ; l'Egypte, on pourrait l'appeler une Afrasie.

D'où cette constatation :

Tandis que le nouveau monde nous présente une Amérique du Nord et une Amérique du Sud de forme semblable, de position symétrique, de superficie relativement équilibrée — 21 millions de kilomètres carrés pour l'Amérique du Nord, à peu près 18 pour celle du Sud — l'ancien monde est sous le poids de l'Asie. Cette masse continentale, à elle seule, est plus vaste que l'Europe et l'Afrique réunies, dans une proportion de 44 contre 40 si l'on fait entrer dans l'Asie les îles de la Sonde, de 42,5 contre 40, ces îles non comprises. Pénétration de l'Asie en Afrique, de l'Asie en Europe. Ce qui renforce l'unité de l'ancien monde, mais en réduisant, et l'Afrique, et l'Europe, géographiquement parlant, au rang de simples dépendances asiatiques.

III

Qu'est-ce donc, maintenant, que l'Europe ? Une péninsule de l'Asie.

Cette évidence de la géographie est devenue un lieu commun des géographes. Je n'ai pas besoin de quitter ma bibliothèque pour le démontrer. « L'Europe est une grande presqu'île, » écrit Noblot dans sa *Géographie universelle*, imprimée à Paris, chez Claude

Robustel, rue Saint-Jacques, à l'Image de saint Jean, l'an de grâce 1725. « Cette étroite presqu'île, qui ne figure sur le globe que comme un appendice de l'Asie, » écrit à son tour C. Brun, en 1816, dans la *Géographie universelle* de Martelle et Malte Brun. Dans l'*Atlas universel de géographie*, publié par MM. Lapie, père et fils, édité à Paris en 1829 et dédié au roi Charles X, je trouve : « L'Europe n'est à proprement parler qu'une grande péninsule qui termine à l'ouest le vaste continent asiatique. » De même, Elisée Reclus, dans *Nouvelle géographie universelle :* « L'Europe n'est en réalité qu'une simple péninsule du continent asiatique. » De même encore le trop oublié Auguste Himly, dans son *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale*, Paris, 1894 : « L'Europe... n'est guère par ses dimensions qu'une grande péninsule de l'Asie qu'elle prolonge au nord-ouest de l'ancien monde. » Dans l'*Atlas de géographie moderne* de Schrader, Prudent et Anthoine — celui dont je me servais au collège — je lis : « L'Europe ne constitue pas à proprement parler « un tout indépendant. Ce n'est qu'une péninsule « de l'Asie, l'extrémité, la pointe du continent « asiatique. » Enfin, dans l'ouvrage tout récent de M. Raoul Blanchard, *La géographie de l'Europe*, paru chez Alcan en 1936 : « L'Europe est un très petit continent... elle n'est à vrai dire qu'une presqu'île du vaste continent asiatique. »

L'Europe ne saurait se comparer à l'Asie, mais seulement à des parties de l'Asie. Voici quelques chiffres :

L'Europe a donc une superficie de 10 millions de kilomètres carrés avec une population de 461 millions

d'habitants environ. Mais l'empire des Indes a une superficie de 5 millions avec une population d'environ 330 millions. L'empire chinois, au temps de son intégrité, s'arrondissait sur 11 500 000 kilomètres carrés avec une population que l'on évaluait à 400 millions au moins. Quant à l'empire russe, il s'allongeait, avant 1914, sur 22 391 589 kilomètres carrés, dont 16 876 954 en Asie, avec une population qui s'élevait à 110 millions. Aujourd'hui, grâce à ses avances et récupérations en Finlande, dans les Etats baltes, en Pologne, en Bucovine, en Bessarabie, l'Union soviétique accuse une superficie de 21 632 000 kilomètres carrés et une population de 191 627 000 habitants.

Conclusion : les dimensions de l'Europe ne sont point assez vastes pour être celles d'un continent ; si l'on s'en tient aux dimensions et au nombre des habitants, l'Europe n'est qu'une partie du continent asiatique.

IV

Possède-t-elle, en revanche, l'unité de structure et de caractère ?

L'Europe révèle d'emblée une structure plus fine et plus nerveuse, un caractère plus personnel et plus ferme que l'Afrique ou l'Asie. Sa forme : un corps continental avec deux ailes péninsulaires et une couronne d'îles. Le corps est triangulaire, la base à l'est sur l'Asie, la pointe à l'ouest, entre l'Atlantique et la Méditerranée. Quant aux ailes, la première, celle du nord, est océanique, la seconde, celle du sud, méditerranéenne. Ainsi l'Europe, suivant une direction générale dans le sens des parallèles, s'étire

et s'amincit sur 5600 kilomètres de l'est à l'ouest. La plus grande distance du nord au sud, du cap Nord à la Crète, n'est que de 4000 kilomètres environ.

Il n'en reste pas moins que l'Europe manque d'unité, qu'il y a en fait deux Europes.

Le corps continental, après s'être élargi sur sa base asiatique, se resserre tout à coup, comme par une ceinture, entre la Baltique et la Mer Noire, l'embouchure de la Vistule et celle du Dniestr, Dantzig et Odessa. Tirez maintenant une ligne de Dantzig à Odessa, et vous aurez à peu près la frontière qui sépare les deux Europes : celle de l'Orient, celle de l'Occident.

*

La première est un continent, la seconde, une presqu'île.

La seconde est variée, individualisée, compliquée. La première est simple, uniforme ; elle manque de personnalité. La seconde est articulée, déchiquetée ; la première, massive et amorphe.

L'Europe occidentale est maritime mais aussi montagneuse. L'Europe orientale n'est qu'une plaine immense mais isolée : elle n'est bordée de montagnes, et même de simples hauteurs, qu'à la périphérie ; ses côtes ne longent que des mers fermées et un océan obstrué les trois quarts de l'année par les glaces.

Ouverte sur la mer, compartimentée à l'intérieur, l'Europe occidentale est naturellement armée pour sa défense et la protection de ses peuples, de ses cités. Ses montagnes arrêtent les invasions, ses

côtes favorisent l'expansion. Au rebours, l'Europe orientale, qui manque de débouchés sur la Méditerranée et sur l'Atlantique, est ouverte à toutes les invasions, tandis que l'expansion au-delà des mers lui est interdite. L'Europe occidentale peut coloniser le monde ; l'autre ne peut que rassembler la terre et s'étendre en Asie.

Les vents tièdes et humides, venus de l'Océan, conditionnent le climat de l'Europe occidentale. Partout se fait sentir l'influence adoucissante de la mer. En Europe orientale, il souffle des vents violents mais pauvres en humidité. Contrastes brusques entre les saisons, hivers trop longs et trop froids, étés trop chauds et trop courts. Notons ici que la température européenne va en diminuant, non pas du sud au nord, mais de l'ouest à l'est.

L'Europe occidentale et l'orientale nous présentent ainsi deux types de structure et de climat diamétralement opposés. Il est naturel qu'elles nous présentent aussi deux types opposés de vie économique, de civilisation.

En Europe occidentale, le sol est apte aux cultures les plus variées ; voilà pourquoi la vie pastorale y a presque disparu. Dans l'autre, les cultures sont pauvres et uniformes ; les céréales dominent ; la vie pastorale, survivance du nomadisme primitif, continue dans la steppe comme autrefois.

C'est qu'en Europe occidentale l'agriculture est intensive, rationnelle ; elle fait rendre au sol tout ce qu'il peut, sans l'épuiser. En revanche, dans l'autre Europe, l'agriculture est extensive, souvent rudimentaire ; elle épuise parfois le sol sans obtenir de lui tout ce qu'il pourrait produire.

L'Europe occidentale est une région de petite ou moyenne propriété, et c'est l'indice que les terres y sont mieux distribuées, que le niveau de la vie sociale y est plus élevé qu'en Europe orientale. Celle-ci ne nous présente guère que deux formes de propriété : le grand domaine ou la propriété collective, survivance de la tribu. Indice d'un retard dans l'évolution, d'un niveau encore inférieur de vie sociale.

En Europe occidentale, prédominance de l'industrie — le développement industriel a même atteint le sommet de la courbe et ne peut plus que redescendre — et recul de l'agriculture ; aussi le relèvement agricole est-il un problème angoissant pour de nombreux pays. En Europe orientale, l'industrialisation n'en est qu'à ses débuts ; d'ailleurs, elle ne saurait progresser sans le concours de l'Europe occidentale.

Mais la différence la plus frappante entre les deux Europes est dans la densité de la population. Tandis que dans l'orientale cette densité reste inférieure en moyenne à vingt-cinq ou vingt-six habitants par kilomètre carré, la moyenne monte à cent pour l'Europe occidentale, et même elle est, dans bien des régions, dépassée. D'où surpopulation et recul des naissances. En Europe orientale, phénomène inverse : forte natalité avec encore trop d'espace. La conclusion s'impose : l'Orient est l'exutoire naturel de l'Occident.

L'Europe occidentale est la terre des villes : soixante centres urbains pour cent mille kilomètres carrés. Cette moyenne tombe à dix en Europe orientale. En Europe occidentale, de petites agglo-

mérations offrent tous les aspects, tous les caractères, toutes les ressources des villes. En Europe orientale, et jusqu'en Hongrie et dans les Balkans, de grosses agglomérations sont demeurées villages.

L'Europe occidentale et l'Europe orientale ne sont point également civilisées. Laissons de côté les manifestations particulières de la civilisation, les élites, les aristocraties, les hommes exceptionnels : tenons-nous-en au développement général. Il est certain que, dans son ensemble, la civilisation de l'Europe occidentale est supérieure à celle de l'Europe orientale. Minorité d'illettrés dans l'occidentale ; majorité dans l'orientale.

La civilisation de l'Europe occidentale vient de Rome, celle de l'Europe orientale, de Byzance. L'Europe orientale est orthodoxe ; l'occidentale, catholique ou protestante. L'Islam a réussi à se maintenir dans la première ; le fétichisme y est même en survivance çà et là. L'Europe orientale est essentiellement russe, slave, avec des résidus finno-ougriens et des restes asiatiques, mongols. C'est qu'elle fut toujours sous l'influence de l'Asie, tandis que l'Europe occidentale a su résister, et c'est pour cela qu'elle a influencé le monde. Car elle est germano-latine, c'est-à-dire capable d'universalité.

*

Pour établir ce parallèle, il a fallu simplifier beaucoup. Le tableau est ramené à ses traits essentiels qui sont des contrastes. L'Europe occidentale est la thèse, l'orientale, l'antithèse. En réalité, elles s'interpénètrent jusqu'à se perdre l'une dans l'autre par une série de dégradations. L'Occident occupe toute

la côte est de la Baltique, cependant que la plaine russo-asiatique arrive jusqu'à l'Elbe. Géographiquement, la Pologne et la Lithuanie appartiennent à l'Europe orientale ; par leur catholicisme, elles appartiennent à l'Europe occidentale. Les « terres noires » de l'Ukraine ont une fertilité européenne si l'Ukraine elle-même fait partie de la plaine russe. Enfin, entre les deux Europes, s'insère une longue bande linguistique où se sont réfugiées, du finnois au grec, les langues qui n'ont plus ou ne peuvent avoir de diffusion.

Mais les deux Europes n'en existent pas moins, et ce fait impose une conclusion :

Elles sont toutes deux civilisées, mais avec une différence, sinon de nature, du moins de niveau.

La civilisation supérieure est celle de l'Europe occidentale.

Pour la géographie physique, l'Europe orientale n'est qu'un prolongement de l'Asie ; pour la géographie humaine, elle est une zone intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, moitié Europe, moitié Asie : l'Eurasie.

L'Europe européenne, l'Europe originaire et originale, c'est l'Occident.

Donc, lorsqu'on parle de civilisation européenne, il faut entendre par là, exclusivement, la civilisation occidentale.

Or, si l'Occident, c'est l'Europe, la seule Europe, celle-ci va se réduire encore dans ses dimensions. Ne faut-il pas retrancher, en effet, de sa superficie et de sa population, la superficie et la population de l'Europe orientale ? Mais qu'est-ce, à cette heure que, cette Europe orientale ? La Russie de Moscou, dont

tout nous autorise à dire qu'elle est rentrée dans l'Asie. Si nous retranchons donc de l'Europe totale la partie européenne, superficie et population, de l'Union soviétique, il ne nous reste pour l'Europe européenne qu'une superficie de 4 500 000 kilomètres carrés environ avec une population de quelque 300 millions d'habitants. A peu près les dimensions de l'empire indien ; la moitié, comme superficie, des Etats-Unis. La notion de continent achève ainsi de s'effacer physiquement. L'Europe n'est plus qu'un grand pays.

Mais voici la compensation :

L'Europe regagne en unité ce qu'elle perd en étendue.

En unité géographique, en unité de civilisation.

L'Europe ne serait-elle qu'un continent de l'esprit ?

V

La civilisation européenne est donc l'œuvre de l'Europe occidentale. Entre cette Europe restreinte et cette grande civilisation — si grande et si complète qu'elle en a pris un caractère absolu — on ne découvre, au premier abord, aucune commune mesure. Mais le but de ce livre n'est-il pas d'expliquer ce phénomène, j'allais écrire ce miracle ? Et peut-être ce mot, dont on a souvent abusé, contient-il la suprême explication...

Mais quelles sont les conditions naturelles qui ont formé là, sur cet angle de la terre, le milieu le plus favorable à la civilisation ?

*

De ces conditions, nous connaissons déjà la première : l'Europe, et surtout l'Europe occidentale, est le continent maritime par définition. En effet, la pénétration des mers dans l'intérieur des terres la différencie de toutes les autres parties du monde.

La péninsule européenne est prise entre deux mers : l'Atlantique, la Méditerranée. L'une et l'autre s'avancent dans l'intérieur des terres suivant une direction qui va de l'ouest à l'est, en se relevant vers le nord, un peu comme une barre se courbe lorsqu'on l'enfonce trop fort dans un mur. Ainsi, l'Atlantique s'enfonce dans les terres par la Manche, la Mer d'Irlande, la Mer du Nord, le Skagerrak et le Kattégat, pour se relever avec la Baltique, le Golfe de Finlande et le Golfe de Botnie. Ainsi la Méditerranée s'enfonce dans les terres par les golfes du Lion et de Gênes, par l'Adriatique, la Mer Egée, pour se relever avec la Mer de Marmara, la Mer Noire et celle d'Azov.

Cette pénétration, cet assaut des mers a creusé, fouillé, rongé l'Europe occidentale. Péninsule qui est faite elle-même de péninsules, presqu'îles, caps, isthmes, détroits et golfes ; qui est entourée de grandes îles, d'archipels, d'îlots, comme une planète est entourée de satellites, comme Saturne de son anneau. La déchiqueture des côtes est un phénomène caractéristique : Iles britanniques et Norvège pour la région atlantique, Dalmatie et Grèce pour la région méditerranéenne.

D'où ce fait : l'Europe est, de tous les continents, celui qui possède proportionnellement le développement le plus considérable de côtes. 32 000 kilomètres dont 13 500 sur l'Atlantique et ses annexes, 5800 sur l'Océan glacial, 12 700 sur la Méditerranée

et les mers voisines ; plus 11 000 kilomètres de côtes insulaires : on voit que la façade méditerranéenne et la façade atlantique s'équilibrent. Ce qui nous donne 4,1 km. de côtes pour 1000 km. de surface, contre 3,1 en Amérique du Nord, 1,6 en Amérique du Sud, 1,7 en Asie. Quant à l'Afrique, elle est trois fois plus grande que l'Europe, mais, avec ses formes massives et ses contours arrondis, son développement côtier n'atteint pas 29 000 kilomètres.

Aucun lieu en Europe n'est vraiment éloigné de la mer. Même dans la partie la plus continentale, celle de l'Orient. En Russie, par exemple, la plus grande distance entre la mer et n'importe quel point de la plaine n'excède jamais les 1100 kilomètres. Moscou, centre de la Russie et qui doit à cette position son rang de capitale, n'est guère qu'à 600 kilomètres du Golfe de Finlande. D'ailleurs, en Russie, la distance est compensée par la navigabilité des fleuves et des rivières. Prenons maintenant le centre de l'Europe occidentale : la Suisse. Elle a beau être le pays des montagnes, elle n'en demeure pas moins indirectement maritime. Bâle, qui possède un port, communique avec la mer par le Rhin ; la distance de Bâle au Pas-de-Calais est de 600 kilomètres à peine ; celle de Genève à la Méditerranée, d'environ 400 ; celle du Tessin à l'Adriatique, de moins de 300.

La péninsule européenne va se rétrécissant de l'est à l'ouest : 2081 kilomètres entre la Caspienne et la Mer Blanche, 1520 entre la mer d'Azov et le Golfe de Finlande, 1150 entre la Mer Noire et la Baltique, 880 entre l'Adriatique et la Mer du Nord, 750 entre le Golfe de Gênes et la Manche, 320 entre le Golfe de Lion et celui de Gascogne. Enfin, le poignard de

Gibraltar, planté entre l'Atlantique et la Méditerranée, n'a pas même deux kilomètres de largeur. Ainsi, les échancrures atlantiques et celle de la Méditerranée vont en se rapprochant.

*

En Europe, la zone méditerranéenne et la zone atlantique se rejoignent et pénètrent l'une dans l'autre. L'Atlantique — avec son prolongement, l'Océan glacial — et la Méditerranée forment une tenaille dont Gibraltar est la vis. Le continent est pris entre les deux mors qui enfoncent dans sa base, l'un, la pointe de la Mer Blanche, l'autre, celle de la mer d'Azov, comme si les eaux avaient voulu détacher l'Europe de l'Asie. L'Asie, la mer : deux monstres qui se disputent l'Europe. Mais c'est la mer qui l'emporte enfin.

C'est à la mer, en effet, que l'Europe doit de n'être point asiatique ; c'est à la mer qu'elle doit d'être universelle. La mer a fait sortir l'Europe de l'Europe : *fiat Europa orbis*. Si l'Europe orientale reste amorphe, comme l'Asie, la pénétration de la mer dans les terres a fortement individualisé les péninsules et les îles de l'Europe occidentale : Scandinavie, Grande-Bretagne, Irlande, Ibérie, Italie, Grèce. C'est pourquoi la civilisation a toujours eu pour foyers les péninsules et les îles. En effet, l'expansion de l'Europe, la découverte et la colonisation du monde par l'Europe sont leur œuvre. La Grèce a découvert l'Europe, Rome l'a faite ; successivement, le Portugal, l'Espagne, les Pays-Bas et l'Angleterre ont découvert et colonisé pour l'Europe le monde. Sans oublier le rôle, plus secondaire, des Scandinaves. En

Europe, le caractère de la civilisation est d'être maritime et périphérique. Elle s'établit dans les îles, dans les régions côtières. Puis elle gagne le centre. Mais le centre est vide ou barbare : montagnes et forêts. Il faut le traverser, le défricher, le coloniser. Le centre européen n'est qu'un lieu de rencontre, un croisement de routes : par exemple, la Suisse.

La mer est civilisatrice mais aussi protectrice. En même temps qu'elle poussait à l'expansion, elle servait de défense contre les barbares venus de l'Asie par les plaines, et contre les barbaresques venus de l'Afrique par la Méditerranée. A cette défense, la montagne collabore avec la mer : à l'est et au nord, en étranglant les plaines ; au sud, en bordant les côtes de ses murs abrupts et en dressant sur les îles ses forteresses naturelles.

Il faut insister, avec M. Blanchard, sur le rôle des mers intérieures : « Elles font pénétrer, loin en « arrière de la façade atlantique du continent, les « influences maritimes. De cette façade, à hauteur « des Shetlands, jusqu'au fond du golfe de Finlande, « il y a deux mille kilomètres ; qu'on imagine une « mer remontant en Amérique l'Hudson derrière « New-York, tournant les Alleghanys et pénétrant « jusqu'au-delà de Saint-Louis !... Comme la plupart « des nappes d'eau peu profondes, si favorables à « la vie, elles sont très poissonneuses ; la mer du « Nord avec ses 30 000 bateaux de pêche est la mer « la plus nourricière du globe. Elles nouent des « relations aisées entre régions aussi différentes que « possible et séparées par de longues distances, « telles que l'Angleterre et les pays baltiques ; elles « ouvrent le fond de l'Europe, la plaine russe, aux

« influences extérieures. Elles introduisent enfin « dans le relief du nord et de l'ouest du continent « un nouvel élément de différenciation, dont l'in- « fluence a d'énormes conséquences. A l'ouest, elles « individualisent l'archipel britannique et rien que « cela est immense ; elles ouvrent à l'Océan les « bassins de Paris et anglo-flamands. A l'est, elles « introduisent la variété dans ce qu'avaient d'uniforme « les plaines de vieille consolidation ; la plaine « allemande devient maritime, le Danemark, la Scan- « dinavie, la Finlande sont transformés en presqu'îles, « toutes baignées d'influences extérieures ; la plate- « forme russe elle-même voit des golfes un peu « lourds essayer de la pénétrer. Toute cette partie « du continent se trouve transformée sous cette « influence. »

L'Europe s'est découverte, colonisée, civilisée elle-même par la mer, le long des côtes et d'île en île.

*

Qu'est-ce que l'Europe doit à la Méditerranée ?

Son nom d'abord, sa découverte et sa colonisation. Plus encore : la civilisation, l'unité impériale et la religion. La civilisation, la première qui fut à la mesure de l'homme, c'est la Grèce. L'unité impériale, fondée sur un système de routes, une organisation administrative et militaire, mais aussi un droit, une adoption de tous les habitants et une fédération de tous les peuples, c'est Rome. Enfin la religion, c'est le christianisme, âme de l'Europe. Ainsi, par l'humanisme grec, l'impérialisme romain et le génie catholique, l'Europe a reçu de la Méditerranée le don d'être universelle. Sans cette mer intérieure, il n'y aurait pas d'Europe.

Arrêtée, par le désert — le plus infranchissable de tous les obstacles naturels — et par la pression de la masse asiatique, la civilisation, l'organisation et la foi se sont étendues vers le nord et vers l'Océan. La cité Europe s'est construite derrière la façade méditerranéenne.

Mais qu'est-ce que l'Europe doit à l'Atlantique ?

L'expansion au dehors ; la découverte, la colonisation, la conquête du monde. De cette côte oblique, sinueuse, allant du Portugal à la Norvège, l'Europe s'est élancée. Elle était déjà partie de la Norvège, par l'étape islandaise, pour atteindre le Groenland et redescendre jusques à la côte américaine ; mais c'est de l'autre extrémité, de Sagrès et du Cap Saint-Vincent, qu'elle s'est élancée pour contourner l'Afrique, ouvrir la route des Indes jusqu'en Extrême-Orient, découvrir le Brésil. Portugal, Espagne, France, Grande-Bretagne, Pays-Bas, Danemark, Norvège : toutes les grandes nations colonisatrices, tous les peuples navigateurs et conquérants appartiennent à l'Europe atlantique.

La Méditerranée a fait l'empire romain, l'empire a fait l'Europe, l'Atlantique a fait le monde.

VI

Donc, à mesure que l'Europe s'allonge et s'amincit vers l'ouest, la zone atlantique et la zone méditerranéenne se rapprochent et se pénètrent. Et c'est encore une de ces conditions naturelles qui ont permis le développement d'une civilisation supérieure. Mais ce n'est point la seule, ni même la principale. Ici

interviennent la position des plaines et des montagnes, la répartition des fleuves et des rivières.

*

L'Europe est proportionnellement le continent le plus riche en cours d'eau. Ils forment ce réseau serré, enchevêtré, qui la caractérise. Le système fluvial vient ainsi compléter, achever le système maritime.

De quelle manière ? et quelles sont les caractéristiques de ce système fluvial ?

D'abord, l'emboîtement des bassins les uns dans les autres, comme un jeu de puzzle. Il faut de l'application pour déterminer les lignes de partage qui ne sont jamais nettes. Par exemple, en Suisse, le bassin du Rhône et le bassin du Rhin, en France, les bassins du Rhône, du Rhin et de la Seine.

Ensuite, le voisinage des sources. Ainsi, le Rhin, le Rhône, le Tessin et la Reuss ont leurs sources dans un même massif, celui du Saint-Gothard, ce château d'eau de l'Europe. En France, les sources des principaux fleuves et rivières se groupent autour d'un même centre, la région du Morvan et de la Côte d'Or : Saône, Meuse, Moselle, Marne, Seine, Loire. Dans la péninsule ibérique, il est intéressant de constater que les grands fleuves du bassin atlantique : le Douro, le Tage, le Guadiana, ont leurs sources tout près de la Méditerranée, cependant que l'Ebre a la sienne dans les Monts cantabres, tout près de l'Atlantique ; il est vrai que ces fleuves sont pauvres en eau et ne deviennent navigables que près de leur embouchure. En Europe orientale, les sources de la Volga, de l'Oka, du Dniepr et de la Duna sont posées comme des bornes autour d'une région qu'elles ont prédes-

tinée à devenir le cœur même de la Russie : celle de Moscou.

Puis, en Europe occidentale, l'indépendance des fleuves à l'égard des accidents de leur propre bassin. L'exemple typique est celui du Rhin qui est successivement fleuve alpin, fleuve de plateau, fleuve de plaine, enfin, par son delta, fleuve maritime. Un autre est celui du Danube qui traverse les Alpes et, par les Portes de fer, échappe à l'étreinte des Carpathes et des Balkans. Le Rhône commence, au sortir du glacier, par être un torrent de montagne. L'Elbe se fraye un passage étroit entre l'Erzgebirge et les Sudètes, avant de former le port de Hambourg.

Considérons maintenant, en Europe orientale, les fleuves russes. Ils furent les voies d'échanges, dès la préhistoire, entre le monde grec et le monde scandinave, entre les régions boréales et les côtes déjà méridionales de la Chersonèse et du Pont Euxin. Vrais cours d'eau de plaine, navigables souvent dès la source, les grands fleuves et les grandes rivières de la Russie, quand ils ne sont pas ou ne sont plus obstrués par les glaces, établissent des communications presque sans obstacles entre la Mer Noire, la Caspienne, l'Océan glacial et la Baltique : aucune ligne de partage ne dépasse les trois cents mètres d'altitude. Les principaux — dont la Volga — sont orientés vers le sud, vers les régions nourricières et les plus doux climats. Ils sont un entraînement à la mer : c'est au centre de l'empire, sur la Volga précisément, que Pierre le Grand a préparé, construit la flotte russe.

Autre caractère des fleuves européens : la possibilité de contourner les barrières de montagnes. Par

le Dniepr, la Bérésina, la Duna et le Niémen, par le Dniestr et la Vistule, on évite le bouclier des Carpathes. Grâce à la liaison du Danube au Rhin, l'Orient et l'Occident, la mer Noire et la mer du Nord communiquent au nord des Alpes. A l'est par le Rhône, la Saône, la Moselle et la Meuse, la Méditerranée se relie à la mer du Nord, à la Manche, à l'Atlantique. Le passage de la Méditerranée à l'Atlantique se fait encore, au nord des Pyrénées, par ce canal du Midi, trait d'union entre l'Aude et la Garonne.

Enfin, l'action combinée des fleuves et de la mer — cours de ceux-là, marées de celle-ci — a donné aux embouchures une importance hors de proportion avec la longueur des cours. C'est que les fleuves occidentaux sont largement alimentés d'affluents et de sous-affluents, à cause des montagnes. Aussi les embouchures deviennent-elles facilement des estuaires, des deltas. Les échanges maritimes s'en trouvent puissamment favorisés. La proximité, la correspondance qui existe entre le vaste estuaire de la Tamise et les estuaires, les deltas du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut — sans oublier la Seine — a lié dès l'origine le destin de la Grande-Bretagne à celui du continent.

VII

La troisième des conditions naturelles, qui ont fait de l'Europe le milieu le plus favorable à une civilisation supérieure, c'est le relief du sol.

*

L'harmonie, l'unité dans la diversité, tels sont les deux caractères de ce relief. Aucune forme domi-

nante, exclusive, comme en Afrique le plateau, comme en Amérique la plaine et les chaînes côtières. Je cite une fois de plus M. Blanchard : « Le relief marie « harmonieusement des montagnes et des plaines « d'origines et de formes très différentes, à travers « lesquelles s'insinuent des mers tièdes ou chaudes. « Des climats dont les uns ont des affinités polaires, « d'autres des traits subtropicaux, y voisinent avec « un régime de températures et de précipitations « franchement tempéré. De grands fleuves circulant « à travers montagnes et plaines, passant d'une zone « climatique à l'autre, établissent des relations faciles « entre les régions les plus variées. Des types de « végétation dont la gamme va de la toundra sub- « polaire à la flore des tropiques, en passant par la « forêt boréale, la steppe, la forêt claire, le maquis, « forment sur le sol de l'Europe une sorte de carte « d'échantillons de la flore du globe, où ne manquent « que le désert tropical et la forêt équatoriale. Ainsi, « tout est variété en Europe, et tout est nuances ; « nulle part le continent ne présente de ces ensembles « majestueux, mais un peu massifs, comme le sont « en Amérique du Nord la bande apalachienne, la « plaine centrale, les hautes terres de l'ouest. « L'Europe, elle, est une mosaïque d'une foule de « cellules, souvent mal délimitées, passant de l'une « à l'autre par des transitions insensibles, et à travers « lesquelles les peuples, issus d'un grand nombre « de races, bataillent depuis des siècles pour se « constituer une frontière et une unité. »

Donc, l'Europe est une et diverse :

Une par l'équilibre de ses éléments naturels, par des caractères communs fortement accentués.

Diverse, parce que le relief et la mer ont fait de l'Europe la partie du monde le plus étroitement compartimentée. Dans sa partie occidentale, les peuples manquent d'espace et sont voués ainsi, ou à l'expansion au dehors, ou à la guerre au dedans. L'Europe occidentale, comme vient de le dire M. Blanchard, est composée de cellules, telle une ruche. Chacune de ces cellules est faite pour qu'un groupe humain s'y installe, s'y enracine, y développe une culture originale, y concentre ses énergies. D'où la variété de ces groupes et de ces cultures. D'où le nationalisme naturel de l'Occident.

Une et diverse enfin, parce que l'Europe démontre par sa nature même cette vérité philosophique : la diversité est la condition de l'unité.

L'Europe, cependant, n'est pas unitaire, mais fédérative. Elle est le continent des relations. Les peuples, les cités, les foyers de culture y sont multiples et différents. Mais ils vivent d'échanges et d'influences et, malgré les oppositions et les guerres, ils ne sauraient se passer les uns des autres.

Voilà ce que nous apprend le relief. Et voilà pourquoi celui-ci se révèle exceptionnellement favorable à une civilisation supérieure.

VIII

Si nous réunissons l'Europe orientale à l'Europe occidentale, nous devons conclure à la prédominance des plaines ; mais si nous retranchons de la superficie la plaine presque absolue qu'est l'Europe orientale, nous enregistrons qu'entre les montagnes et les plaines l'équilibre se rétablit.

Socles rigides, bassins d'enfoncement, remblaiements alluviaux, quel que soit le type de la plaine, le rôle de celle-ci est de longer, de pénétrer les massifs montagneux, de faciliter ainsi la circulation intérieure, les échanges, les établissements.

La plaine tout asiatique de l'Europe orientale se rétrécit entre les Carpathes et la Baltique. Puis, contournant les vieux massifs de l'Allemagne centrale, elle passe, en bordant la mer, de Prusse en France par les Pays-Bas. Elle rejoint ainsi les plaines et les plateaux français jusqu'à l'Atlantique, jusqu'aux Pyrénées. Nous avons là le grand corridor de pénétration, le sillon central de l'Europe par où l'Occident s'est en partie peuplé, par où la grande ligne de force venue de l'est se dirige vers l'Atlantique.

Au nord, par le Jutland et les îles danoises, le sillon se ramifie : les plaines et plateaux de la Suède, entre les Alpes scandinaves et la Baltique, vont rejoindre l'Océan glacial, la Finlande et, de nouveau, la plaine russe. Au sud, autres ramifications : de la plaine russe, de l'Ukraine, à la plaine roumaine et, par le Danube, une fois franchies les Portes de fer, à la plaine hongroise d'où l'on gagne les plateaux de l'Allemagne centrale. Et voici encore la plaine anglaise, prolongement de la France et des Flandres. Et voici enfin la plaine du Pô qui pénètre profondément entre les Alpes occidentales et les Apennins pour s'évaser sur l'Adriatique.

IX

La plaine, en Europe, n'est qu'une intermédiaire entre la montagne et la mer.

D'où ce commentaire d'Elisée Reclus :

« Si par la pensée, au lieu d'imaginer un exhausse-
« ment de 200 mètres, on se figure le continent
« s'abaissant en bloc de la même quantité, l'Europe
« se trouverait n'occuper que la moitié de son
« étendue actuelle ; toutes les plaines basses, qui,
« pour la plupart, sont d'anciens fonds de mer,
« seraient immergées de nouveau dans l'Océan ; il
« ne resterait plus au-dessus des eaux qu'une sorte
« de squelette de plateaux et de montagnes, beaucoup
« plus tailladé de golfes et frangé de presqu'îles que
« n'est le rivage existant. Toute l'Europe occidentale
« et méditerranéenne constituerait un puissant massif
« insulaire entouré de terres plus qu'à moitié sub-
« mergées, telles que la Sicile et la Grande-Bretagne,
« et séparé par un large détroit des plaines légè-
« rement bombées de l'intérieur de la Russie. Ce
« massif, pour l'histoire non moins que pour la géo-
« logie,est la véritable Europe. A demi asiatique par
« son climat extrême, par l'aspect de ses campagnes
« monotones et de ses interminables steppes, la
« Russie se rattache aussi très intimement à l'Asie
« par ses races et par son développement historique ;
« on peut même dire qu'elle fait partie de l'Europe
« depuis un siècle à peine. C'est au milieu des îles,
« des péninsules, des vallées, des petits bassins, des
« horizons variés de l'Europe maritime et monta-
« gneuse ; c'est dans cette nature si vive, si acci-
« dentée, aux contrastes si imprévus qu'est née la
« civilisation moderne, résultat d'innombrables civi-
« lisations locales, heureusement unies en un seul
« courant. »

*

Les grandes chaînes de montagnes forment l'ossature de la terre. Elles lient les cinq parties du monde dont elles nous font voir ainsi l'unité. Du Cap Horn à la presqu'île d'Alaska et au Cap du Prince de Galles, sur le détroit de Bering, une chaîne ininterrompue borde les deux Amériques du côté de l'Océan Pacifique. Mais le détroit de Bering n'est qu'une fissure. Dès le Cap Oriental, la chaîne reprend. Séparant la Mongolie de la Sibérie, elle va rejoindre, au Plateau de Pamir, l'énorme masse de l'Himalaya qui se prolonge par les montagnes de l'Indochine, par celles de la presqu'île de Malacca, par celles de Sumatra, de Java, de Timor, jusqu'à l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée.

A l'ouest du Pamir, point de jonction et faîte du monde, le grand système orographique se dirige vers l'Europe par l'Hindoukousch, par les chaînes qui limitent au sud les déserts du Turkestan et les eaux de la Caspienne, par le Caucase, par les montagnes de l'Asie mineure. Alors, il entre en Europe par les îles grecques et les Balkans. Il se noue aux Alpes de deux côtés : crêtes de l'Illyrie et de la Dalmatie, grande boucle des Carpathes. A leur tour, les Alpes, que rejoignent au nord le Jura et au sud les Apennins, décrivent une large courbe, puis, glissant sous les eaux du Golfe du Lion, vont rejoindre les Pyrénées. A ce moment, l'immense système change de rythme : chaînes parallèles, orientées de l'est à l'ouest, à travers toute la péninsule ibérique, jusqu'en Afrique du Nord, au Riff, à l'Atlas, au désert.

C'est en Europe que le système orographique du monde est le plus contracté. Soudain, son mouvement s'accentue. Les lignes s'enchevêtrent, s'amin-

cissent et se ramifient. Comparée à celle de l'Asie ou des Amériques, l'orographie de l'Europe ressemble, non à une ossature, mais à un système de muscles bien tendus. Son dessin, autre image, évoque une fougère.

*

« L'Europe, dit M. Blanchard, est toute tachetée « de montagnes, hautes ou basses, aiguës ou arron- « dies, sauf dans l'est, où règne l'uniformité tout « asiatique de la plate-forme russe. Ainsi le relief « du continent apparaît d'une extrême complexité. « Mais cette complexité est ordonnée. »

Comment ?

Un corps continental avec deux ailes péninsulaires et une couronne d'îles : cette description sommaire de l'Europe, nous pouvons maintenant la préciser quant au relief. L'Europe est une bande, toujours plus étroite, de plaines prises entre la mer au nord et les montagnes au sud. Nous retrouvons ici ce couloir de pénétration, ce sillon central qui prolonge jusqu'à l'Atlantique la plaine de l'Europe orientale.

Le premier caractère des montagnes européennes, c'est d'être maritimes. Elles bordent, en effet, la mer. Elles sont, les unes atlantiques, les autres méditerranéennes.

Les montagnes atlantiques sont celles d'Irlande, du Pays de Galles, de l'Ecosse ; enfin, ces Alpes scandinaves, rongées par l'Océan qui les déchiquette en îles, en îlots, en récifs, et les perce de fiords jusque très avant dans l'intérieur. Ces montagnes tombent en pente raide sur les flots et s'abaissent en pente douce vers les terres. D'altitude médiocre, ne dépas-

sant point les 2500 mètres, glacières, inhospitalières à l'homme et à la vie, humides et monotones, évoquant les complaintes d'Ossian et la mythologie des Eddas, elles forment une barrière qui protège le corps de l'Europe contre les assauts de l'Océan et la rudesse du climat polaire.

Les montagnes méditerranéennes forment l'antithèse des montagnes atlantiques. Et d'abord, elles occupent une surface beaucoup plus considérable, puisqu'elles s'étendent, avec leurs contreforts et leurs dépendances, à l'ouest, jusqu'à l'Atlantique lui-même, au centre, jusqu'à une petite distance de la mer du Nord, à l'est, jusqu'à la plaine russe. Ensuite, elles s'élèvent à des altitudes beaucoup plus considérables, dépassant les quatre mille mètres. Enfin, situées dans les zones tempérée et méridionale de l'Europe, elles sont hospitalières à l'homme et à la vie, ouvertes de toutes parts, riches et variées.

Montagnes atlantiques et montagnes méditerranéennes n'en ont pas moins ce caractère commun d'être périphériques, péninsulaires et insulaires. La Scandinavie, la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal, l'Italie, les Balkans, sans oublier les îles méditerranéennes, sont occupés en grande partie par des montagnes. D'où cette association de la montagne et de la mer, ces deux grandes énergies de l'Europe, de l'Occident.

*

Les Alpes forment la charpente de cet Occident. A part les montagnes atlantiques dont la façade est tournée vers le nord, et qui semblent perdues dans leur isolement, toutes les autres montagnes s'ordon-

nent aux Alpes et n'en sont que les compléments. Les Pyrénées et les sierras ibériques, à l'ouest, les Balkans, à l'est, forment les deux ailes des Alpes. Les Carpathes sont leur bastion avancé, le bouclier bombé qu'elles opposent à l'Asie. Le Jura n'est qu'un rameau plus ancien des Alpes, greffé à la jonction des Alpes occidentales ou françaises et des Alpes centrales ou suisses. Enfin, tous ces vieux massifs de France et d'Allemagne — le Massif Central, les Ardennes, l'Eifel, le Hartz, les Riesengebirge, les Monts Sudètes — sont les gradins en amphithéâtre qui permettent de monter lentement jusqu'à elles.

Le rôle, la mission du système alpin en Europe occidentale sont une mission humaine et un rôle civilisateur.

Comme tout système de montagnes, les Alpes sont d'abord des protectrices. Elles occupent avec leurs préalpes, au centre de l'Europe, une surface de 350 à 400 mille kilomètres carrés. Encore faut-il ajouter à cette épaisseur celle des Carpathes et la superficie occupée en pays germanique et en pays français par les vieux massifs secondaires. C'est dresser un obstacle infranchissable aux invasions venues d'Asie et ne leur laisser pour s'écouler que l'étroit canal en bordure de la Baltique et de la mer du Nord. Le vaste demi-cercle décrit par le système alpin et ses compléments couvrent donc le monde méditerranéen, c'est-à-dire les foyers de la civilisation européenne.

Cependant, les Alpes ne sont point infranchissables. Ni plateaux glacés comme ceux du Thibet, ni altitudes où l'homme ne peut plus respirer comme dans l'Himalaya, ni déserts comme dans les Cordillères

des Andes. Mais toute une série de passages en éventails qui, du Tendre au Brenner — avec le Saint-Gothard au centre — convergent sur la plaine du Pô, mettent en communication l'Italie, les Gaules et la Germanie, le monde atlantique et le monde méditerranéen. Mais, dans l'intérieur même des Alpes, ce sillon central — vallée du Rhône, couloir d'Urseren, vallée du Rhin — qui a tant facilité le peuplement et les échanges. Mais, dès le Brenner, ce mol abaissement des Alpes orientales, au point que les passages ne sont plus que de simples routes de montagne et n'opposent plus d'obstacles à la circulation.

Les Alpes ont ainsi déterminé, en collaboration avec les cours d'eau et la mer, les grandes routes naturelles de l'Europe occidentale, ces routes que la civilisation suivra, améliorera, complétera sans jamais les abandonner. Aujourd'hui même, cinq grandes voies ferrées du réseau transcontinental passent les Alpes du nord au sud et deux de l'est à l'ouest. Déjà deux siècles avant le Christ, l'historien grec Polybe, qui avait vu les Alpes, écrivait : « Nul besoin de dieu, ni de héros pour aider à les franchir. »

C'est que Polybe était un civilisé du monde méditerranéen. Or, comme le fait observer Elisée Reclus, si les Alpes présentaient un obstacle presque infranchissable aux barbares venus du Nord et de l'Asie, elles étaient incapables d'arrêter des civilisés. Au contraire, elles attiraient leur curiosité, excitaient leur audace. Mais ces civilisés, qui étaient-ils aux temps antiques ? Des Méditerranéens, c'est-à-dire des marins : ne faut-il pas être assez avancé déjà en civilisation, assez *audax omnia perpeti*, comme s'écrie Horace, pour se construire des vaisseaux et se

hasarder sur la mer ? Les Carthaginois étaient une race de marins, de colonisateurs : Hannibal franchit les Alpes avec ses éléphants. Car, une fois établies sur les côtes, au pied même des montagnes, des Alpes, les grandes civilisations méditerranéennes étaient contraintes de les franchir. Raisons commerciales, raisons politiques, raisons stratégiques, raisons scientifiques aussi. Rome ne se sentit en sécurité dans sa péninsule que lorsqu'elle eut réussi à occuper les Alpes, à vaincre les *Ræti immanes*. C'est ainsi que les Alpes ont fait pénétrer la civilisation méditerranéenne, la civilisation gréco-latine du sud au nord. Elles ont donc été les grandes transformatrices de la civilisation méditerranéenne en civilisation européenne.

Les Alpes, les montagnes sont, parmi les causes et les conditions naturelles qui ont présidé à la naissance et au développement de cette civilisation européenne, l'élément d'unité, de stabilité. Elles unissent, en effet, elles coordonnent toutes les parties vitales, essentielles de l'Occident : au nord, le monde germanique ; au sud, le monde latin ; à l'ouest, le monde gallo-français ; à l'est, le monde slave et le monde grec. Elles les rapprochent et les relient sans les forcer à se confondre. Leurs passages et leurs vallées sont les canaux distributeurs des échanges et des influences. Ce n'est pas un hasard — l'histoire ignore les hasards — ni un accident, si, dans les Alpes centrales, autour de ce Saint-Gothard d'où les eaux se séparent mais où les langues et les races se rejoignent, s'est formée la Confédération suisse avec ses quatre langues, l'allemand, le français, l'italien et le rétoroman. La Suisse, par son fédéralisme de

vallées, sa culture intermédiaire et composite, est le nœud même de l'Occident.

Enfin, les Alpes sont un élément de conservation. Sans elles, l'Europe belliqueuse et dynamique, toujours en mouvement, toujours en transformation, se serait défaite et dispersée. Les quelque huit millions d'Européens qui peuplent la région des Alpes appartiennent à des races, à des nationalités différentes ; ils parlent des langues différentes. Mais on retrouve chez ces Alpicoles, comme on eût dit au XVIII^me^ siècle, un fonds commun. Ce fonds, c'est la fidélité, l'attachement parfois routinier à la tradition, l'enracinement au sol natal, la prudence et le courage réunis, une certaine lenteur d'esprit, un réalisme parfois terre à terre, la méfiance à l'égard de ce qui est étranger et de ce qui est nouveau, le particularisme local, la volonté de défendre son originalité propre, ses vieux privilèges et ses vieilles libertés. Ce sont là, précisément, les vertus conservatrices, les aspects humains de la stabilité.

*

Ne chantons point la seule louange des Alpes. Les autres montagnes européennes attendent aussi la leur. Mais qu'en dire, sinon encore citer Reclus ?

« Comparé à celui des Alpes, le rôle des autres « chaînes de montagnes, dans l'histoire de l'Europe, « est tout à fait secondaire et n'a qu'une importance « locale. D'ailleurs, l'action qu'elles ont exercée sur « les destinées des peuples n'est pas moins évidente. « Ainsi les Norvégiens et les Suédois ont pour mur « de séparation les plateaux et les glaces des Alpes « scandinaves ; au centre de l'Europe, le bastion

« quadrangulaire des montagnes de la Bohême, tout « peuplé de Tchèques et presque entouré d'Alle- « mands, ressemble à une île qu'assiègent les flots « de la mer. En Angleterre, les monts du Pays de « Galles et ceux de la Haute-Ecosse ont protégé la « race celtique contre les Anglo-Saxons, les Danois « et les Normands ; de même en France, c'est à « leurs rochers et à leur langue que les Bretons « doivent de n'avoir pas été complètement francisés, « et le Plateau du Limousin, les monts d'Auvergne, « les Cévennes sont la principale cause du frappant « contraste qui existe encore entre les populations « du nord et du midi. Après les Alpes, les Pyrénées « sont de toutes les montagnes d'Europe celles qui « ont offert le plus grand obstacle à la marche des « nations ; elles eussent été jusqu'à nos jours l'infran- « chissable rempart de l'Espagne, si elles n'avaient « été faciles à tourner par leurs extrémités voisines « de la mer. » Quant aux vieilles montagnes centrales dont la surface de la France et celle de l'Allemagne sont tout incrustées, elles décrivent des Cévennes aux Sudètes, en passant par les Ardennes, l'Eifel, le Westerwald et le Hartz, un vaste demi-cercle : le dernier remous des Alpes. En effet, le plissement des chaînes alpines a eu pour effet, pour citer une fois de plus M. Blanchard, de relever, ressusciter et rajeunir un certain nombre d'anciens massifs depuis longtemps arasés et réduits en pénéplaines. L'image est celle d'une lourde pierre tombée au centre d'un étang et provoquant jusqu'aux extrémités de celui-ci des cercles concentriques dont le dernier vient mourir en se brisant sur les bords. Le rôle de ces montagnes faciles à contourner, aisément pénétrables,

est d'assurer autour d'elles la fertilité du sol fécondé par leurs dépôts, de maintenir les plaines voisines à l'abri des vents, d'enrichir le sous-sol de minerais, et de permettre, grâce à leurs faibles altitudes, à la vie humaine de s'installer souvent jusque sur leurs sommets. « Ce sont, dit encore M. Blanchard, les « montagnes les plus humaines de l'Europe. »

X

La dernière des conditions naturelles qui ont rendu possible la civilisation européenne, c'est le climat. La dernière, et la plus importante.

Ce climat, c'est encore à la mer que ce continent en est redevable, à la Méditerranée, mais surtout à l'Atlantique.

On a reconnu depuis longtemps qu'un climat tempéré, humide, relativement égal, est le seul propice à la naissance et au développement d'une civilisation complète, supérieure. Dès le XVIII^me^ siècle, l'abbé Dubos, Montesquieu, Albert de Haller — pour ne citer que ces trois noms — avaient esquissé une théorie du climat. Ils avaient essayé d'expliquer son influence sur les formes de gouvernement, sur les arts, sur les mœurs. Plus tard, les historiens et les géographes ont relevé que les grandes civilisations orientales : Egypte, Asie Mineure, Mésopotamie, Perse, et même les Indes, et même la Chine, eurent pour berceaux, pour zones de développement, des régions subtropicales ou tempérées. En effet, ces régions conviennent à l'agriculture intensive, grâce à laquelle on passe de l'existence pastorale et nomade à la vie sédentaire qui est seule créatrice ; on quitte la tente pour la cité, on s'élève du clan à l'empire.

Le fait qu'elle est située à égale distance du pôle et de l'équateur, entre les trente-sixième et soixante-dizième parallèles, place déjà l'Europe dans la zone tempérée. Mais un renforcement exceptionnel lui est venu de la mer. La Méditerranée est une mer chaude à température constante : d'où, en hiver, le réchauffement souvent intense de la région côtière. Humide en hiver, le climat méditerranéen est sec en été. En revanche, celui de l'Atlantique est constamment humide. L'Atlantique est une nappe d'évaporation beaucoup plus étendue et active que celle de la Méditerranée. Les vents d'ouest s'y chargent d'humidité. Cette humidité vient se résoudre en pluie jusqu'aux plaines de l'Europe orientale où un autre climat — défavorable à l'homme, celui-là — commence. Enfin, l'Océan se trouve être, lui aussi, une mer chaude — non grâce au Gulfstream dont l'action ne dépasse guère les Açores, mais grâce aux transgressions atlantiques. Par quoi il faut entendre, selon M. Le Danois (*Histoire et vie d'un Océan*, Paris, Albin Michel, 1938), « un mouvement périodique des eaux « atlantiques, d'origine tropicale, déterminant un « empiétement momentané de ces eaux sur les eaux « d'origine polaire et sur les eaux continentales. »

C'est pourquoi l'Europe occidentale connaît une température plus égale et une humidité plus grande que ne le comporterait sa latitude extrême. D'où un contraste frappant avec l'Amérique du Nord. A latitude égale, la côte atlantique de celle-ci est longée par un courant froid d'origine polaire, cependant que la côte atlantique de l'Europe est baignée par un courant d'eau tiède. Pour l'Europe septentrionale, ce phénomène supplée à la chaleur directe des

rayons solaires. Dans la température annuelle comme dans le régime des pluies, l'Europe présente une unité de climat qui ne se rencontre nulle part ailleurs sur le globe. Elisée Reclus écrit : « Le climat de « l'Europe est donc celui qui offre le plus d'unité « dans son ensemble et de pondération dans ses « contrastes. Les courants océaniques, les vents, les « froidures, les pluies et les cours d'eau ont sur ce « continent des allures régulières et modérées qu'ils « n'ont point dans les autres parties du monde. Ce « sont là de grands avantages dont les peuples ont « profité dans leur histoire passée et dont ils ne « cesseront de bénéficier dans l'avenir. Tout petit « qu'il est, le continent d'Europe est pourtant celui « qui présente de beaucoup la plus grande surface « d'acclimatement facile. De Russie en Espagne, de « Grèce en Irlande, les hommes peuvent se déplacer « sans grand danger ; grâce à la douceur relative « des transitions, les nations venues du Caucase ou « de l'Oural ont pu traverser les plaines et les mon- « tagnes jusqu'au bord de l'Atlantique et s'accom- « moder partout au milieu qui les entourait. Le « sol et le climat, également propices aux hommes, « les maintenaient dans la plénitude de leurs forces « physiques et de leurs qualités intellectuelles ; dans « toutes les contrées de l'Europe, le peuple en « marche retrouvait une patrie. Ses compagnons « de travail, le chien, le cheval, le bœuf ne l'abandon- « naient point en route, et la semence qu'il avait « apportée levait en moisson dans tous les champs « où il la déposait. »

*

« Europe, disait Pline, non sans lyrisme impérial, Europe, mère nourrice du peuple dominateur et de tous les autres peuples, surpassant les autres pays en beauté. » L'opinion de Pline sera celle de tous les géographes désormais.

D'une manière toute rustique, en son allemand du XVI^me^ siècle que je m'essaie à reproduire ici, le vieux Sébastien Munster écrira en 1567 dans sa *Cosmographie* : « Europa est un pays merveilleusement « fertile et a un air naturellement tempéré, un ciel « doux, et il n'y a dedans nulle pénurie de vin et « d'arbres fruitiers. En sus, c'est un beau pays, bien « orné de villes, châteaux, villages, et a un peuple « viril, qu'elle surpasse Asia et Africa. Elle est « partout habitée par les hommes, excepté une petite « partie où à cause du froid on n'aime pas volontiers « à demeurer, du côté de minuit. Il y a aussi des « régions occupées tout à la ronde par d'âpres mon- « tagnes, et là il est dur de rester. Mais là où c'est « plat, c'est un bon pays, et y croissent toutes les « choses avec une telle abondance qu'on peut avec « cela venir au secours des gens qui sont dans les « montagnes. »

Après ce témoignage allemand du XVI^me^ siècle, voici un témoignage français du XVII^me^. Il est extrait de la *Méthode pour apprendre facilement la géographie* de Robbe, ingénieur et géographe du Roy, ouvrage dédié au duc du Maine et imprimé à Paris, en 1679, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Couronne d'or.

« On ne peut pas nier que l'Europe ne soit la moins « étendue des trois parties qui composent l'ancien « monde ; mais il faut avouer en même temps que,

« dans sa petitesse, elle est la plus grande en qualité...
« Si l'Asie se vante d'avoir vu former le premier
« homme par les mains mêmes du Créateur du ciel
« et de la terre, et d'avoir été honorée de la nais-
« sance et de la présence du Sauveur du monde
« pendant le cours de sa vie mortelle : l'Europe dira
« que c'est une grâce singulière, à la vérité, qu'elle
« a reçue de la Sagesse éternelle ; mais que la gloire
« en est empruntée pour l'Asie qui n'a reçu ce bien-
« fait que par préférence ou par bonheur. Mais
« l'Europe, sans des bienfaits si extraordinaires, fait
« elle-même toute sa gloire et ses enfants seuls la
« rendent illustre. »

Voici encore ce que l'on trouve dans le dictionnaire de Moreri, édition de 1759 :

« Quoique l'Europe soit la moindre des trois
« parties de continent, elle a pourtant des avantages
« qui la doivent faire préférer aux autres. L'air y est
« extrêmement tempéré, et les provinces très
« fertiles, si l'on excepte celles qui sont sous le
« continent. Elle est abondante en toutes sortes
« de biens, et les peuples y sont ordinairement doux,
« honnêtes, civilisés et très propres pour les sciences
« et les arts. »

Enfin, dans la *Géographie universelle* de Mantelle et Malte-Brun, édition de 1816, C. Brun s'exprime ainsi, en style d'idéologue :

« En sortant des mains de la nature, notre partie
« du monde n'avait reçu aucun titre à cette glorieuse
« prééminence qui la distingue aujourd'hui. Petit
« continent, qui possède le moins de richesses
« territoriales... nous ne sommes riches que d'em-
« prunts. Tel est néanmoins le pouvoir de l'esprit

« humain. Cette région, que la nature n'avait ornée « que de forêts immenses, s'est peuplée de nations « puissantes, s'est couverte de cités magnifiques, « s'est enrichie du butin des deux mondes ; cette « étroite presqu'île, qui ne figure sur le globe que « comme un appendice à l'Asie, est devenue la « métropole du genre humain. »

*

Qu'est-ce que l'Europe géographiquement ?

Le plus petit des continents. Le plus petit, mais le mieux situé : le centre, le foyer du monde.

Un continent qui n'en a point les dimensions. Mais le seul qui soit à la mesure de l'homme.

Un continent mal détaché de l'Afrique et de l'Asie ; une péninsule, une presqu'île de l'Asie. Mais, de toutes les parties du monde, celle qui a le plus de force et de caractère.

Les dimensions de l'Europe, la notion d'Europe se réduisent encore par ce fait de géographie physique et humaine : ce plus petit des continents est divisé en deux parties physiquement égales, inégales humainement, celle de l'Orient et celle de l'Occident.

L'Europe orientale n'est qu'un prolongement de l'Asie : l'Eurasie. Le seul foyer de la civilisation européenne, la seule Europe européenne, c'est l'Occident.

Unité dans la diversité, équilibre entre les forces, mesure entre les contrastes, nuances entre les extrêmes, personnalité des composantes dans la personnalité de l'ensemble, tels sont les traits essentiels de l'Occident.

L'Europe occidentale est la fille de la mer : la mer l'a libérée de l'Asie. Elle a reçu sa civilisation de la

Méditerranée, elle l'a répandue sur le monde par l'Atlantique.

Coopération entre la mer et la montagne, et les plaines, et les fleuves ; climat tempéré qui féconde le sol sans jamais l'épuiser, qui permet à l'homme de vivre partout et partout de faire vivre : ces conditions naturelles ont consacré l'Europe terre de l'homme, le milieu le plus propice à la naissance et au développement d'une civilisation supérieure, universelle.

L'Europe, dit Auguste Himly, est « le chef-d'œuvre artistique de la création. »

*

Physiquement, l'Europe, qui est le seul continent articulé, semble déjà l'œuvre de l'intelligence plus que de la nature.

L'Europe, c'est le continent qui doit se projeter hors de soi-même, celui de l'expansion et de la conquête, de la découverte et de la colonisation. L'Europe est née impériale. Elle a été créée pour être le globe. Voyez sa ligne de force sortir de l'Asie pour se tendre vers l'infini par-dessus l'Océan.

Les autres continents sont lourds et immobiles. Même sur la carte, l'Europe semble bouger. Son dessin est évocateur. Strabon la comparaît à un dragon ; Camoens, à un corps humain dont la péninsule ibérique serait la tête avec le Portugal pour front.

D'autres la représentaient comme une femme assise. Postel, nous dit Moreri à l'article Europe, la représente ainsi en faveur de Charles-Quint : « L'Espagne était la tête de cette femme ; le col, les « provinces de Languedoc et de Gascogne ; le reste

« de la Gaule, la poitrine ; les bras, l'Italie et « la Grande-Bretagne ; le ventre, l'Allemagne ; la « Bohême, le nombril ; et tout le reste de son corps, « les autres royaumes et provinces. »

Mais la représentation la plus symbolique est encore celle de quelques anciens géographes. Ils voyaient dans l'Europe l'image de la Vierge : une Vierge couronnée, pour tête l'Espagne, pour cœur la France, pour bras et mains la Grande-Bretagne et l'Italie, l'une avec le globe, l'autre avec le sceptre ; une Vierge dont la plaine russe se perdant au fond de l'Asie obscure, représentait la robe aux vastes et vagues plis.

La Vierge chrétienne qui a conçu par l'Esprit.

CHAPITRE II

La réponse mythologique :

L'enlèvement d'Europe

Un ouvrier d'Egine a sculpté sur la plinthe
Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.
Le taureau blanc l'emporte. Europe, sans espoir,
Crie et, baissant les yeux, s'épouvante de voir
L'océan monstrueux qui baigne ses pieds roses.

Victor Hugo : *Le rouet d'Omphale.*
(Contemplations.)

L'Europe a commencé par être un mythe avant d'être un continent.

L'Europe a commencé par être Europe : une femme, une divinité.

I

Le nom d'Europe est mentionné pour la première fois dans la Théogonie d'Hésiode, mais en passant, au vers 357. Europe est l'une des trois mille Océanides « aux fines chevilles qui surveillent la terre « et les abîmes marins. »

La Théogonie se rattache à l'épopée hellénique sous la forme didactique des mythes moraux et des généalogies. Par là, elle se relie également aux hymnes religieux. L'épopée célèbre les héros, leurs combats, leurs gestes ; la Théogonie relate la genèse des dieux et du monde. Les dieux eux-mêmes forment le lien entre la Théogonie et l'épopée. Les rois descendent des héros, les héros descendent des dieux : traditions et mythes de dynasties et de cités. Quant à Hésiode, je rappelle qu'il est né en Béotie, dans la première moitié du VIII^me^ siècle avant notre ère. Il n'est plus l'aède qui va de porte en porte, gagnant sa vie par ses chants, mais un poète indépendant qui pratique son art pour l'amour de son art et parce

qu'il se sent une mission : enseigner. La Théogonie ne possède ni l'originalité, ni le caractère personnel des *Travaux et des Jours ;* on n'y trouve pas ce sentiment rustique de la nature, encore si vivant pour nous. Ce poème d'environ mille vers nous paraît aujourd'hui ennuyeux parce que c'est une longue énumération de noms, une généalogie embrouillée de monstres et de dieux. Pour les contemporains d'Hésiode, ces noms étaient vivants, évocateurs, cette généalogie était sacrée. Et puis, que veut le poète ? unifier la mythologie des Grecs, en faire une religion panhellénique. Il entreprend ainsi une œuvre qui mérite déjà d'être appelée nationale. Il y a, d'ailleurs, de beaux passages dans la Théogonie : l'évocation puissante et sonore des Muses, l'évocation si gracieuse des Néréides. Le début possède une indéniable grandeur cosmique. Hésiode a du génie, certes, mais surtout du métier. Ce laborieux n'improvise pas ; il médite son sujet, il construit son ouvrage, il travaille ses vers. Il sait ramener les mythes les plus invraisemblables et les plus monstrueux à la mesure de l'homme, les rendre acceptables, possibles. Et déjà, il incline la poésie vers la philosophie.

Quelle est maintenant, d'après cette œuvre, la généalogie d'Europe ?

Avant tout être et avant toute chose, fut d'abord Abîme, Chaos. Puis Terre aux larges flancs, « assise sûre à jamais, offerte à tous les vivants. » Enfin, troisième, Amour, Eros, « le plus beau des dieux immortels, qui rompt les membres, dompte les cœurs et le sage vouloir. »

Terre engendra Ciel étoilé, être égal à elle-même, capable de la couvrir tout entière : la Grande Mère

et son fils-amant, celui qui prendra la forme du taureau.

De Terre et Ciel étoilé naquirent Océan aux tourbillons profonds, et Téthys, qu'il ne faut pas confondre avec Thétis, fille de Nérée et de Doris.

Océan et sa sœur Téthys mirent au monde ensemble « une race sainte de filles qui, avec Apollon et les « fleuves, nourrissent la jeunesse des hommes : » les Océanides.

Europe est donc l'une d'elles. Hésiode la nomme au vers 357 avec deux de ses multiples sœurs : Pétraié la gracieuse et Ménestho. Puis viennent, aux deux vers suivants, Métis — la Raison, qui sera la première épouse de Zeus — Eurynomé, Télestô aux voiles safranés, Chryséis et Asie, enfin Calypso la ravissante.

Telle est donc la généalogie d'Europe, selon Hésiode.

*

Il en est une autre — beaucoup plus tardive, il est vrai, même relativement récente — qui fait d'elle, non plus une déesse, mais une femme, non plus une Océanide, mais une princesse phénicienne. Europe devient alors la fille d'Agénor, roi de Phénicie. Selon la généalogie des Labdacides — les descendants de Labdacos, roi de Thèbes — Agénor est le petit-fils de Poséidon.

Dans Hésiode, Europe n'est qu'un nom sans épithète, sans visage. Maintenant, elle nous apparaît vivante, dans toute sa jeunesse, toute sa beauté. Elle est belle quant aux yeux, comme l'étymologie de son nom l'indique. Elle est belle quant à la peau qui est

d'une éclatante blancheur. Je lis dans le vieux dictionnaire de Moreri où Victor Hugo puisait la plus grande partie de sa pseudo-érudition : « La blancheur « de sa peau a été si vantée que les Anciens ont feint « qu'une des filles de Junon avait dérobé le petit pot « de fard de cette déesse, et qu'elle l'avait donné à « Europe. » D'où notre race blanche, naturellement.

Europe océanide n'est connue que des érudits. Europe phénicienne est connue de tout le monde. Elle eut, en effet, cette aventure merveilleuse d'être enlevée par Zeus transformé en taureau.

Cette aventure a inspiré bien des poètes grecs. Œuvres perdues. Il ne nous reste qu'une idylle de Moschos, ce qui nous fait descendre au IIme siècle avant notre ère. Sicilien, Syracusain comme Théocrite, élève d'Aristarque, érudit et artiste à la fois, gracieux et artificiel, Moschos est le type de l'Alexandrin. Nous ne possédons de lui que sept poèmes ou fragments. Europe en est certainement le meilleur. Cette idylle de cent soixante-deux vers est composée en dialecte ionien. Il faut la citer presque entièrement, car elle fixe la légende avec son décor et ses détails :

Europe est endormie. Cypris lui envoie un songe prémonitoire. La princesse vierge voit deux terres qui se disputent à cause d'elle. La première, c'est l'Asie ; la seconde, c'est la terre d'en face, le continent qui n'a pas encore de nom. Elles ont l'aspect de deux femmes. Celle-ci est étrangère, celle-là, du pays. L'étrangère cherche à entraîner Europe, de par la volonté de Zeus, porteur d'égide. Alors, la jeune fille se réveille, effrayée. Longtemps elle demeure assise, silencieuse, parmi ses couvertures à demi rejetées.

Le jour est venu, un jour de printemps. Europe se lève et va rejoindre ses compagnes dans les prés fleuris au bord de la mer, pour jouir de la beauté des roses et de la musique des flots. Description minutieuse d'une corbeille qu'elle a reçue de sa mère. Cette corbeille est faite d'or gravé : qu'elle devait être lourde ! On voit se dérouler sur ses flancs l'aventure d'Io séduite par Zeus et transformée en génisse. Habile, trop habile préparation au sujet.

Donc, Europe et ses compagnes vont cueillant des fleurs au soleil. Chacune a sa fleur favorite, qui le narcisse, qui la jacinthe, qui la violette, qui le serpolet odorant. Mais la jeune princesse ne s'arrête qu'aux roses resplendissantes, à la couleur de flamme, dont elle remplit sa corbeille d'or. C'est alors que Zeus, fils de Cronos, l'aperçoit. Il en tombe instantanément amoureux.

Zeus a la pratique des déguisements. Il se transforme, cette fois, en taureau. Non pas en taureau ordinaire, nourri dans l'étable et dressé à la charrue, non comme paissant avec le troupeau ou comme dompté par l'aiguillon et traînant un char avec un lourd fardeau ; mais un taureau humain, trop humain aurait dit Nietzsche. Son corps harmonieux est de couleur blonde. Il porte un cercle blanc sur le front. Ses yeux lancent des éclairs d'amour. Ses cornes s'élèvent, pareilles au croissant de la lune. Il se fait voir d'Europe et des jeunes filles qui n'en éprouvent nulle frayeur. Toutes veulent s'approcher de l'animal dont la divine odeur domine même le souffle embaumé de la prée. Il s'arrête devant Europe. Celle-ci essuie l'écume de ses naseaux, et enfin elle lui donne un baiser.

Alors le galant taureau pousse un tendre mugissement. Il fléchit les genoux devant la belle. Tournant la tête, il lui désigne son large dos. « Accourez, crie « Europe à ses compagnes, il va nous recevoir toutes « sur son dos étalé, car il est doux, aimable et pai- « sible. » Quelle fête ! Mais à peine est-elle installée sur le dos de la divine bête, que celle-ci se relève et s'enfuit avec son léger fardeau. En vain, la princesse, se tournant en arrière, appelle ses compagnes : elles ne peuvent plus l'atteindre.

Cependant, le taureau parvient au rivage et entre dans la mer. Il nage, et les flots se calment autour de lui. Les dauphins sortent de l'abîme, sautent joyeusement hors de l'onde qui s'enfle. Les Néréides lui font cortège. Son frère Poséidon, pour le guider, apparaît sur les flots. Les Tritons, bruyants musiciens de la mer, sonnent à pleines conques un chant nuptial. Europe serre d'une main la grande corne du ravisseur ; de l'autre, elle maintient contre sa poitrine le pli pourpré de sa robe pour la préserver des vagues écumantes. Et le vent du large soulève son péplos, comme la voile d'un navire, autour de sa tête.

La voici loin de la terre natale. On n'aperçoit, ni rivage battu par les flots, ni montagne escarpée : rien que le ciel et la mer sans limites : « Où me « conduis-tu, taureau divin ? Qui es-tu ? Pourquoi « ne crains-tu pas la mer ? Serais-tu un dieu ? Malheur « à moi qui ai quitté pour te suivre la maison de « mon père ! » — « Sois sans peur : je suis Zeus, « je t'aime, et c'est en Crète, dans cette île qui « m'a nourri moi-même, que je t'emmène. Je t'y « rendrai mère de nobles fils qui seront tous des « porteurs de sceptres parmi les hommes. »

Il dit, et la Crète apparaît. Ils abordent. Il reprend sa forme humaine. Il détache la ceinture d'Europe. Les Heures ont déjà préparé la couche nuptiale. Celle qui était vierge est épouse maintenant.

Et l'idylle finit comme un conte de Perrault : Europe fut heureuse, elle eut beaucoup d'enfants.

Tel est ce petit poème que M. Ph. E. Legrand, son plus récent traducteur, appelle un joli conte bleu. Il est habilement composé, gradué, avec une simplicité voulue, surveillée, selon la tradition de Théocrite. Ce qui n'exclut pas une préciosité un peu naïve, des invraisemblances un peu ridicules, mais le poète s'amuse et veut nous amuser. Son œuvre débute comme une églogue, s'alanguit comme une élégie, se hausse jusqu'à l'épopée. Accord parfait dans la complicité de tous. La nature est d'accord avec la volonté divine. Europe est d'accord avec la merveilleuse aventure ; sa frayeur est complice de son désir. Car ils sont tous complices : le printemps et les fleurs, la terre et la mer, le soleil du matin et les songes de la nuit, et les monstres, et les dieux. Tout est préparé d'avance, même la secrète volonté d'Europe. Consentement au destin dans la lumière et dans la joie. Ainsi, Moschos s'élève du sujet au symbole, et du sensuel au sacré. Il est, d'ailleurs, probable qu'il s'est inspiré de représentations plastiques, peinture au flanc d'un vase ou pierre gravée.

*

Après Moschos, Ovide.

Nous changeons de langue, nous passons du grec au latin, mais nous ne sortons pas de l'alexandri-

nisme, car Ovide est encore plus alexandrin que Moschos. Ovide représente dans la littérature latine ce que l'on peut appeler sans anachronisme l'art des salons. C'est un auteur mondain qui a pour lui deux qualités : la facilité, la virtuosité. Elles ne suffisent point à compenser des défauts dont le principal est le manque de caractère, d'invention, d'émotion. Avec Ovide, la décadence de la poésie latine commence et, jusqu'à la rénovation chrétienne, elle sera irrémédiable. Ovide appartient pourtant encore au siècle d'Auguste ; il est le contemporain de Germanicus qu'il célèbre au premier livre des *Fastes*. Mais quelle chute rapide, à pic, entre les grands maîtres du début et lui ! Horace et surtout Virgile prenaient la poésie au sérieux, ils se considéraient comme investis d'une mission nationale, ils exprimaient la pensée du règne. Après, Tibulle et Properce, s'ils ont déjà perdu cette haute conscience, sont du moins profondément sincères, veulent émouvoir. Ovide ne veut que plaire et ne sait que plaire. Précieux qui travaille en dehors de la vie, celle de son peuple et même la sienne. Ses *Tristes* qu'il composait avec tant d'abondance, durant son exil au bord du Pont-Euxin, ne révèlent aucun drame intérieur.

C'est pourtant lui qui va lancer le mythe d'Europe à travers les siècles. Il lui a consacré trente-deux vers au second livre de ses *Métamorphoses*. Un des meilleurs passages de ce recueil inégal et prolixe. Prolixe, parce que cet élève des déclamateurs sait développer — c'était le goût du temps — mais non composer, et qu'il est ainsi la perpétuelle victime de son abondance facilité ; inégal, parce que les *Métamorphoses* renferment ce qu'il a fait de meilleur et de

pire. Ovide s'y hausse jusqu'à l'épique pour choir de tout son long dans le bel esprit et la fadeur, le mauvais goût et le grotesque. Les *Métamorphoses* sont une suite de tableaux mal cousus les uns aux autres dans un cadre artificiel. Mais c'est une œuvre pleine d'érudition. On a prétendu qu'elle était impie, qu'Ovide, précurseur de Voltaire, cherchait à ridiculiser et déshonorer les dieux. Anachronisme. Il n'y songeait point ; pour cela, il eût fallu avoir une pensée, et il n'en avait pas : il a perdu tout simplement, et le sentiment religieux, et le sens du mythe.

Mais voici le passage que nous citons d'après l'élégante et fidèle traduction de M. Georges Lafayes. On verra en quoi il diffère de l'original grec, en quoi il lui ressemble.

« Déjà les taureaux, chassés de la montagne,
« s'acheminent vers le rivage où la fille du puissant
« roi de cette contrée avait coutume de jouer avec
« les vierges de Tyr, ses compagnes. On ne voit
« guère s'accorder et habiter ensemble la majesté
« et l'amour ; lui-même abandonnant son sceptre
« auguste, le père et souverain des dieux, dont la
« main est armée de la fourche au triple dard, qui
« d'un signe de tête ébranle l'univers, revêt l'appa-
« rence d'un taureau ; mêlé au troupeau, il mugit
« et promène ses belles formes sur le tendre gazon.
« Sa couleur est celle de la neige où aucun pied n'a
« encore mis sa dure empreinte et que n'a pas
« détrempée le souffle humide de l'Auster. Son
« cou est gonflé de muscles ; son fanon pend jusqu'à
« ses épaules ; ses cornes sont petites, mais on
« pourrait soutenir qu'elles ont été faites à la main,
« et qu'elles l'emportent par leur éclat sur une

« gemme d'une eau pure. Son front n'a rien de « menaçant, ses yeux, rien de redoutable ; une « expression de paix règne sur sa face. La fille « d'Agénor s'émerveille de voir un animal si beau « et qui n'a pas l'air de chercher les combats ; « pourtant, malgré tant de douceur, elle craint « d'abord de le toucher. Bientôt elle s'en approche, « elle présente des fleurs à sa bouche d'une blancheur « sans tache. Son amant est saisi de joie et, en « attendant la volupté qu'il espère, il lui baise les « mains ; c'est avec peine maintenant, oui, avec « peine, qu'il remet le reste à plus tard. Tantôt il « folâtre, il bondit sur l'herbe verte, tantôt il couche « son flanc de neige sur le sable fauve ; lorsqu'il a « peu à peu dissipé la crainte de la jeune fille, il lui « présente tantôt son poitrail pour qu'elle le flatte « de la main, tantôt ses cornes pour qu'elle y enlace « des guirlandes fraîches. La princesse ose même, « ignorant qui la porte, s'asseoir sur le dos du « taureau ; alors, le dieu quittant par degré le terrain « sec du rivage, baigne dans les premiers flots ses « pieds trompeurs ; puis il s'en va plus loin et il « emporte sa proie en pleine mer. La jeune fille « effrayée se retourne vers la plage d'où il l'a enlevée ; « de sa main droite elle tient une corne, elle a posé « son autre main sur la croupe ; ses vêtements, « agités d'un frisson, ondulent au gré des vents. »

Cette gracieuse image, qu'il a trouvée dans Moschos, voilà, semble-t-il, ce qui a frappé l'artiste Ovide, car il était artiste tout de même. La preuve est qu'il a voulu la dessiner deux fois : au livre VI des *Métamorphoses*, lorsque Pallas s'amuse à esquisser une série de tableaux déshonorants pour les dieux :

... Pavet haec litusque ablata relictum
Respicit et dextra cornum tenet, altera dorso
Imposita est ; tremulae sinuantur flamine vestes ;

puis au cinquième livre des *Fastes*. Toute la scène y est reprise en dix-huit vers, et le prétexte, c'est la constellation du Taureau :

Toreau qui dessus sa crope
Enlevas la belle Europe
Parmy les voyes de l'eau,
Heurte du grand Ciel la borne,
Et descrouille de ta corne
Les portes de l'an nouveau.

Ainsi Ronsard entonne son ode sur « l'Avant-venue du printemps », et il se souvient sans doute des *Fastes*.

*

Inférieur à Moschos, Ovide l'a pris dans son sillage. Le poète grec fut ignoré naturellement de tout le moyen âge, cependant qu'au moyen âge Ovide jouissait d'une faveur et d'une autorité qui nous étonnent aujourd'hui. C'est que l'on regardait son œuvre comme le répertoire, le résumé de l'Antiquité ; c'est que les récits des *Métamorphoses* se prêtaient admirablement aux interprétations allégoriques où se complaisait l'esprit médiéval. Si vous avez la patience de relire le *Roman de la Rose*, vous constaterez, dans la partie qui revient à Guillaume de Lorris, le rôle qu'y joue Ovide comme maître de l'amour courtois. Pour Jean de Garlande, l'enlèvement d'Europe — non par un taureau, mais dans un navire

dont la proue est sculptée en taureau — est un véritable enseignement de courtoisie. Le mythe païen devient même une allégorie chrétienne. Ainsi, pour le moine Pierre Bersuire (ou Bercheure), la « pucelle Europe » signifie l'âme ; Jupiter représente le fils de Dieu qui, pour sauver l'âme, revêt l'humaine chair. Si ce fut celle d'un taureau, c'est que le taureau, le bœuf, est, sous l'ancienne loi, l'animal des sacrifices. Enfin, le trajet de Phénicie en Crète, c'est le passage de la vie du corps à la vie de l'âme, de la terre à l'éternité.

A partir d'Ovide, l'enlèvement d'Europe va être l'un des grands thèmes dont, jusques à nos jours, les poètes et les artistes n'ont cessé de s'inspirer. Chaque époque l'a interprété suivant son art et son esprit. Si, moralisant Ovide, le moyen âge a infusé son christianisme et sa théologie dans cette scène voluptueuse, la Renaissance s'en est servie pour exprimer son enthousiasme humaniste, son amour des belles formes et sa joie de vivre. Il nous suffit de rappeler les fresques de Rosso et de Primatice à Fontainebleau, le Titien de Boston, et surtout la célèbre peinture de Paul Véronèse. Mais il faudrait aller plus loin : traverser le XVII^me^ siècle avec le Lorrain du Buckingham-Palace, le XVIII^me^ avec Mignard, Natoire et Boucher, le XIX^me^ avec Gustave Moreau, pour aboutir à l'art contemporain. Je songe à cet enlèvement d'Europe que l'artiste suisse Probst a placé dans la gare de Genève pour symboliser le départ et le voyage, la force et la vitesse. Je songe surtout — même symbole — à la puissante statue de Dernjinsky à New-York. Il semble que le monde contemporain revienne au mythe d'Europe. Est-ce

parce qu'il y voit l'expression de l'inquiétude et du dynamisme qui bouleversent et entraînent à travers les tempêtes notre vieux continent ? Est-ce parce qu'il comprend mieux l'antiquité des peuples et la primitive humanité ?

II

Prenons la suite de la légende.

Que nous apprend la mythologie classique ?

De son union avec le Père des dieux, Europe eut quatre fils : d'abord, Minos et Rhadamanthe, puis, selon certaines traditions, Eaque et Sarpédon.

A ce moment, Astérios régnait en Crète. Il devint l'époux mortel de la « jeune beauté » que le prudent Zeus avait établie dans l'île, et il adopta ses enfants. Europe régna donc avec lui sur la Crète. Après sa mort, les Crétois en firent une divinité.

*

Mais Europe avait laissé un frère en Phénicie : Cadmos. Quand on eut appris l'enlèvement de la blanche princesse au beau regard, le roi Agénor donna ordre à son fils de partir à sa recherche, et il lui défendit de revenir sans elle.

Ici commence l'histoire de Cadmos :

Cadmos équipe un navire, recrute des matelots. Le voici en pleine mer. Il navigue vers le nord. Il aborde à Rhodes. Il y érige un temple à Neptune afin que ce dieu puissant daigne lui être propice. De Rhodes, il cherche Europe en Samothrace. Rien. Puis en Thrace même, en Phocide. Rien. Que faire ?

Il se décide à consulter l'oracle de Delphes. L'oracle répond : « Cesse toute recherche, suis la première vache que tu rencontreras ; là où elle s'arrêtera, bâtis une ville. »

Cadmos rencontre la vache. Elle le mène jusqu'en Béotie. Alors elle s'arrête. Cadmos l'égorge et l'offre en sacrifice à Minerve. Mais il n'y a point d'eau : comment se purifier ? Il envoie ses matelots chercher une source. Ils la trouvent. Or, c'était la source de Dircé. Le dragon qui la garde se jette sur les matelots et les dévore.

Inquiet de ne pas voir ses hommes revenir, Cadmos se met sur leur trace. Il parvient à la source. Le monstre qui digérait relève sa gueule ensanglantée. Cadmos invoque Minerve, tire son glaive : le monstre est tué.

« Arrache-lui les dents, commande la déesse, et sème-les sur la terre. » Et voici que chaque dent se transforme en guerrier. « Lance une pierre au milieu d'eux, » lui ordonne encore Minerve. Et voici que les guerriers se jettent les uns sur les autres. Massacre. Il n'en reste que cinq. Ils offrent à Cadmos de l'aider à édifier la ville.

Cette ville fut Thèbes. Minerve en donna au jeune prince la royauté. Après quoi, il choisit comme épouse Harmonie, fille de Mars et de Vénus. Tous les dieux furent des noces. Cérès fit à Cadmos le don du blé, Mercure, de la lyre, Minerve, de la flûte. Vénus lui enseigna le culte de Cybèle. Minerve, elle, fit présent à la nouvelle reine d'un péplos et d'un collier. Symboles d'une civilisation naissante.

De ce mariage naquirent deux filles : Ino, puis Sémélé. Ino est à l'origine d'un autre grand mythe :

celui de la toison d'or. Sémélé, aimée de l'insatiable Zeus, eut de lui Dionysos-Bacchus. Ino et Sémélé finirent l'une et l'autre d'une manière tragique. Cadmos, à qui un oracle avait prédit ces malheurs, se retira en Illyrie pour ne pas les voir. Les dieux lui firent la grâce de le métamorphoser en serpent.

*

Mais les fils et descendants d'Europe, quel fut leur destin ?

Minos devint le successeur d'Astérios sur le trône de Crète. Il fut le roi législateur et justicier. Tous les neuf ans, son père Zeus descendait de l'Olympe pour venir conférer avec lui dans une grotte sacrée. La sagesse et la piété de Minos étaient si grandes que, tout de suite après sa mort, il fut établi par Zeus juge des enfers. C'est ainsi qu'il apparaît au chant XI de l'Odyssée : « Alors, je vis Minos, le noble fils « de Zeus. Tenant le sceptre d'or, ce roi siégeait « pour rendre aux défunts la justice. »

Minos eut pour fils et successeur Lycaste, et celui-ci, Minos II. Ce quatrième roi fut détesté de son peuple. Il était fourbe, avide et cruel. Il finit par s'attirer la colère et la vengeance de Poséidon, et voici pourquoi :

Pour appuyer ses prétentions au trône, il avait demandé au dieu de la mer de faire sortir des flots un taureau blanc, et il s'était engagé à le lui sacrifier. Le miracle s'accomplit, mais le taureau était si beau que le roi le garda pour lui et en immola un autre à Poséidon. Alors, celui-ci embrasa le cœur de la reine Pasiphaé, fille du Soleil, d'un amour contre-nature mais irrésistible pour le taureau blanc. De cet amour

naquit le Minotaure, monstre au corps d'homme et à la tête de taureau. Afin de cacher cette honte aux regards des hommes, Minos II relégua le Minotaure au fond du Labyrinthe qu'il avait fait construire par Dédale. On y nourrissait le monstre de chair humaine. Chaque année, selon les uns, tous les neuf ans, selon les autres, la ville d'Athènes était obligée pour cela de livrer au roi Minos un tribut de sept vierges et de sept éphèbes. Or, Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Ethra, Thésée qui avait été élevé par le centaure Chiron, Thésée l'impavide et le fort, résolut de mettre fin à cette servitude. Il prend la place d'un des sept éphèbes, débarque en Crète. Ariane, l'une des deux filles du roi, tombe amoureuse de lui, se jure de le sauver. Elle lui livre le fil qui va lui permettre de sortir du Labyrinthe, s'il arrive à tuer le monstre. Thésée le tue, sort, enlève Ariane sur son vaisseau. Puis, il l'abandonne à Naxos, sur une roche déserte :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

En réalité, Dionysos vint à son secours, l'épousa parce qu'elle était douce et belle, et la fit prêtresse de son temple.

Ajoutons que Minos avait une seconde fille, Phèdre :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

Tous les lecteurs de Racine connaissent son fatal amour pour son beau-fils Hippolyte.

*

Le deuxième fils d'Europe fut Rhadamanthe. A la mort d'Astérios, Rhadamanthe disputa le trône à son frère Minos I. Vaincu, il dut s'expatrier. Il civilisa les Cyclades, puis il passa en Béotie où il épousa la veuve d'Amphitryon, roi de Thèbes : Alcmène. Celle-ci avait été aimée de Zeus dont elle avait eu pour fils Hercule. Quant à Rhadamanthe, il fut un roi si sage que son père Zeus l'établit, lui aussi, juge dans les enfers à côté de Minos : réconciliation posthume entre les deux frères. Mais Rhadamanthe fut spécialisé, comme nous dirions aujourd'hui : il ne jugeait que les causes asiatiques. Détail : il était blond, comme un Nordique. « Les dieux t'emmèneront chez le blond Rhadamanthe où la plus douce vie est offerte aux humains, » dit Protée à Ménélas dans l'Odyssée.

Le troisième fils, Eaque, gouverna l'île d'Egine dont il était roi, avec tant de justice et clémence pour les hommes, tant de piété pour les dieux, qu'après sa mort il mérita de rejoindre Minos et Rhadamanthe aux enfers. Il y fut chargé des causes européennes. Lui-même eut pour fils Pélée, le père d'Achille. Et nous voici au seuil de l'Iliade.

Nous allons y entrer avec le quatrième fils, Sarpédon.

Sarpédon ne fut pas juge, mais soldat. Il commence, lui aussi, par se brouiller avec Minos et s'exile en Lycie avec sa mère Europe dont il est le cadet chéri. Durant la guerre de Troie, il sert dans l'armée de cette ville. Au chant cinquième du poème, il se dispute avec Hector : d'où un conflit entre les Troyens et leurs alliés. Au chant douzième, il combat près des murs avec Glaucos, à la tête des Lyciens. Au

chant seizième, il est tué par Patrocle : « Il tomba « comme tombe un chêne ou un peuplier, ou un pin « très vigoureux, que, sur les monts, des hommes « charpentiers ont coupé avec des haches aiguisées « de neuf, pour qu'il soit une poutre de navire. « Ainsi, il gisait allongé devant ses chevaux et son « char, rugissant, saisissant la poussière sanglante. » Sarpédon était le géant de la famille.

III

Toute cette mythologie, comment l'interpréter ? Comment découvrir, et le fond historique où elle repose, et les croyances primitives qu'elle a revêtues de ses formes ?

Si l'on reprend ces légendes pour les comparer entre elles, on découvre aisément leur parenté.

Elles portent toutes une empreinte maritime. Elles ont leur point de départ sur la côte asiatique de la Méditerranée. Elles arrivent en Crète. Là, le couple Zeus-Europe apparaît comme le mythe ancestral d'une dynastie. De Crète, le cycle s'étend sur la mer Egée jusque dans la Grèce continentale, jusques à Troie. Enfin, on aura tout de suite remarqué le rôle joué dans ces fables par le taureau, ou le monstre homme-taureau, ou la vache.

Encore un coup, de quelle manière, avec quelle méthode les expliquer ?

La méthode qui s'impose spontanément à l'esprit est l'historique. Aussi est-elle la plus ancienne. En présence de fables comme l'enlèvement d'Europe, on cherche tout naturellement à interpréter par

l'histoire des faits dont on rejette la vraisemblance et le caractère surnaturel, mais sous lesquels on pressent un fond de vérité. C'est l'attitude que les historiens et les géographes de l'antiquité grecque ont prise, c'est la méthode qu'ils ont appliquée. Pendant des siècles, leurs textes ont fait loi. Puis sont venus les témoignages archéologiques. Alors, Hérodote, Thucydide, Strabon et tous les autres ont dû se taire. Tout le monde savant s'est mis d'accord pour les tenir en suspicion. Aujourd'hui, on revient à eux, avec prudence, mais on y revient. On ne se sent plus autorisé à récuser, sans appel, des hommes beaucoup plus près que nous des faits historiques ou religieux, dont l'érudition et le sérieux sont incontestables, et dont l'information mérite autre chose que notre dédain. Leurs explications et commentaires reprennent ainsi de la valeur, car nous avons appris, à force d' « erreurs scientifiques », le respect des traditions, non pour les accepter aveuglément, mais pour nous en servir comme on se sert d'une boussole en pleine mer. « Le cas n'est pas si rare, dit M. Glotz, où le suprême effort de l'histoire aboutit à réaliser la tradition. » D'ailleurs, l'archéologie a fini par « confirmer toutes les données de la légende et de l'érudition antiques. »

*

Les premiers textes à citer sont ceux du « père de l'histoire » : Hérodote.

C'est dès les premières lignes de son premier livre dédié à Clio, la muse de l'histoire, qu'Hérodote tente de nous interpréter le mythe Zeus-Europe. Voici de quelle manière :

Lorsque les Phéniciens furent venus de la mer Erythrée — mer Rouge, golfe Persique, Océan Indien — sur les bords de la Méditerranée, ils entreprirent, sitôt établis, de grandes navigations commerciales. Ils transportaient en Grèce, outre les produits de leur industrie, des marchandises égyptiennes ou assyriennes. Or, il arriva cet incident : un vaisseau phénicien se trouvait au port d'Argos depuis quatre ou cinq jours, et l'équipage avait vendu presque toute la cargaison, lorsqu'une nombreuse troupe de femmes se rassembla au bord de la mer. Avec elles, il y avait la fille du roi Inachos, Io. Mais laissons parler Hérodote :

« Tandis que ces femmes se tenaient près de la « poupe du navire et faisaient emplette des marchan- « dises dont l'achat leur agréait le mieux, les Phé- « niciens, s'étant encouragés les uns les autres, se « précipitèrent sur elles. La plupart des femmes « prirent la fuite ; mais Io et d'autres furent ravies. « Les Phéniciens, les ayant embarquées sur leur « vaisseau, partirent en cinglant vers l'Egypte. C'est « ainsi, disent les Perses, et non pas comme préten- « dent les Grecs, qu'Io vint en Egypte ; et ce fut là « le premier incident qui commença la série des « torts. Plus tard, disent-ils, certains Grecs — ils « ne peuvent pas préciser leur nom — abordèrent « en Phénicie, à Tyr, et ravirent la fille du roi, « Europe ; ce pouvaient être des Crétois. A ce « moment, on était à égalité ; mais, par la suite, « les Grecs se rendirent coupables de la seconde « offense. Ils gagnèrent par mer avec un vaisseau « long Aia de Colchide et les rives du fleuve Phase, « et de là, après avoir mené à fin les autres affaires

« pour lesquelles ils étaient venus, enlevèrent la « fille du roi Médée. Le roi des Colchidiens envoya « en Grèce un héraut pour demander satisfaction « de cet enlèvement et réclamer sa fille. Mais les « Grecs répondirent que les barbares ne leur « avaient pas donné satisfaction pour l'enlèvement « de l'Argienne Io, et que, dès lors, eux non plus ne « leur donneraient pas satisfaction. A la génération « suivante, Alexandre, fils de Priam (Pâris), qui avait « entendu parler de ces événements, prit fantaisie « de se procurer une femme en Grèce par le moyen « d'un rapt, bien persuadé qu'il ne serait pas puni, « puisque ceux dont on parlait ne l'étaient pas. « Lorsque, dans cette idée, il eut enlevé Hélène, « les Grecs décidèrent tout d'abord d'envoyer des « députés pour la réclamer et demander satisfaction « de son enlèvement ; mais, quand ils produisirent « ces demandes, on leur objecta l'enlèvement de « Médée, et que, sans avoir donné de satisfaction « pour leur compte, ni livré ce qu'on leur réclamait, « ils voulaient recevoir satisfaction d'autrui. Jusqu'a- « lors, il n'y avait donc que des enlèvements commis « par les uns chez les autres ; mais, à partir de ce « moment, les Grecs furent gravement coupables, « car ils commencèrent les premiers à porter la « guerre en Asie avant que les Asiatiques la portassent « en Europe. Or, au jugement des Perses, si enlever « des femmes est le fait d'hommes injustes, s'émou- « voir d'enlèvements et vouloir en tirer vengeance, « est le fait d'hommes déraisonnables, tandis que les « hommes de bon sens ne se souviennent nullement « des femmes enlevées ; car il est évident que, si « elles-mêmes ne le voulaient pas, on ne les enlèverait

« pas. Eux, disent-ils, les gens d'Asie, quand on leur « enlevait leurs femmes, n'en avaient fait aucun cas ; « au lieu que les Grecs, à cause d'une femme lacédé- « monienne, réunirent une grande expédition, puis « vinrent en Asie et renversèrent la puissance de « Priam. Aussi, depuis lors, ont-ils toujours pensé « que ce qui était grec leur était ennemi. Les Perses, « en effet, considèrent comme à eux l'Asie et les « peuples barbares qui l'habitent ; et ils tiennent « l'Europe et le monde grec pour un pays à part. »

« Voilà comment, poursuit Hérodote, à ce que « disent les Perses, les choses se sont passées : « c'est dans la prise d'Ilion qu'ils trouvent l'origine « de leur inimitié pour les Grecs. Au sujet d'Io, les « Phéniciens ne sont pas d'accord avec ce récit des « Perses ; ils prétendent qu'ils n'usèrent pas de « rapt pour l'emmener en Egypte, mais qu'elle avait « à Argos des relations avec le patron du navire, et « que, quand elle s'aperçut qu'elle était grosse, « craignant ses parents, elle s'embarqua alors de son « plein gré avec les Phéniciens pour n'être pas « découverte. »

Un mot de commentaire :

Dans ce passage, on trouve deux fois le nom d'Europe : pour désigner la fille du roi phénicien, pour désigner le continent. Pas la moindre allusion à un rapport quelconque entre celui-ci et celle-là. Pour Hérodote, ce sont deux entités différentes qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre. En tout cas, il en doute : « Quant à l'Europe, écrit-il au livre IV « dédié à Melpomène, il ne paraît pas que l'on sache, « ni d'où elle a tiré ce nom, ni qui le lui a donné, « à moins que nous ne disions qu'elle l'a pris d'Europe

« de Tyr, car, auparavant, ainsi que les deux autres « parties du monde, elle n'avait point de nom. « Il est certain qu'Europe était Asiatique et qu'elle « n'est jamais venue dans ce pays que les Grecs « appellent maintenant Europe, mais qu'elle passa « seulement de Phénicie en Crète et de Crète en « Lycie. » En effet, selon notre historien, les Lyciens seraient venus de Crète avec Sarpédon, lorsque celui-ci fut vaincu par Minos auquel il avait disputé la couronne. Europe, sa mère, l'aurait suivi sur la côte d'Asie mineure. Ce qui amène Hérodote à faire à propos des Lyciens une remarque intéressante : « Leurs coutumes sont en partie crétoises, en partie « cariennes. En voici une qui leur est particulière « et où ils ne se rencontrent avec aucun autre peuple : « ils se désignent par le nom de leur mère, non par « celui de leur père. Si l'un d'eux demande au voisin « qui il est, l'interrogé fera sa généalogie du côté « maternel et énumérera les ascendants féminins de « sa mère. » Nous savons, en effet, que la femme, dans la société crétoise, jouait un grand rôle, même politique, même aussi religieux. C'est peut-être à cause de cela que le culte d'Europe, l'ancêtre féminin des rois Minos, y a pris une telle importance.

Donc, pour Hérodote qui se propose d'écrire l'histoire des grandes guerres soutenues par ses compatriotes contre les Mèdes et les Perses, l'origine lointaine du conflit serait un enlèvement. Cela ne veut pas dire qu'il y croit. Mais il pense intéressant de rappeler — en toute objectivité, et non sans un peu d'humour et d'ironie — les traditions et les fables qu'il a recueillies chez les Perses et chez les Phéniciens. D'ailleurs, l'explication n'est pas invrai-

semblable. En ces temps de piraterie et de commerce réunis, la traite des belles esclaves était une opération aussi lucrative que le trafic de l'huile, du vin, du bois, ou de cette camelote phénicienne qui faisait accourir les femmes d'Argos auprès du vaisseau. Les enlèvements, les *vendette*, même les guerres à propos de femmes, étaient des incidents fréquents : l'enlèvement des Sabines.

*

Sur cette vie maritime, sur les mœurs encore barbares de ces demi-civilisés, sur le rôle de la Crète entre la Grèce et l'Asie, Thucydide nous apporte des détails complémentaires. On les trouve dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, dès le premier livre. Né à peu près un demi-siècle après la mort d'Hérodote, Thucydide marque sur ce dernier un grand progrès. Il est beaucoup plus historien. Il s'est débarrassé totalement des mythes et des légendes. Exact jusqu'à en être scrupuleux, il contrôle les témoignages. On peut donc se fier davantage à lui qu'à son précurseur.

Pour Thucydide, les premiers Grecs sont des guerriers, des brigands. Sitôt qu'ils ont appris à naviguer, ces guerriers deviennent des marins, ces brigands, des pirates. Leur gloire est de surprendre et de piller les villes sans murailles. Ils attaquent les barbares, c'est-à-dire les habitants des côtes asiatiques, mais ils s'attaquent aussi les uns les autres. Ce qui ne les empêche pas de commercer en même temps. Les plus adonnés à la piraterie sont naturellement les insulaires. D'où une insécurité générale. Alors

Minos I, le fils d'Europe, intervient et met fin à cet état de choses. « De tous les souverains dont nous « ayons entendu parler, écrit Thucydide, Minos est « celui qui eut le plus anciennement une marine. « Il dominait sur la plus grande partie de la mer que « l'on appelle maintenant hellénique. Il dominait sur « les Cyclades et fonda des établissements dans la « plupart de ces villes, après en avoir chassé les « Cariens. Il en donna le gouvernement à ses fils, et « les purgea sans doute, autant qu'il put, de brigands, « pour mieux s'en assurer les revenus. » Grâce à Minos, la navigation devint plus libre. Comme Hérodote, Thucydide nous évoque en Minos un puissant roi de la mer, un thalassocrate, un colonisateur et civilisateur.

❊

D'historien en historien, nous suivons le développement de l'esprit critique chez les Grecs. Filtrer les mythes pour qu'il n'en subsiste plus que le résidu historique, tel est l'effort. Les textes sont rares ; on se trouve enseveli sous une masse confuse de traditions orales, de récits, de légendes. Comment donc s'en tirer ? Ce qui manquait à nos Grecs, et ce qui ne pouvait pas ne pas leur manquer, c'était ce que nous avons mis nous-mêmes si longtemps à nous acquérir : la psychologie des peuples, le sens profond des symboles et des mythes. Ce qu'ils possédaient, en revanche, et plus que nous, c'était le sens des proportions et de la mesure, la raison et le goût réunis. Ils appliquèrent ces qualités esthétiques et philosophiques à l'interprétation de la mythologie. C'est tout ce qu'ils pouvaient faire, et ce n'était pas

rien. Mais voyons à quoi cette méthode va les conduire, eux et leurs successeurs.

Prenons, pour commencer, Ephore, cet élève d'Isocrate. Ephore, sur la vie duquel nous ne savons pas grand'chose, sauf qu'il est mort après 334, avait entrepris une vaste *Histoire du monde ancien*, en trente livres. Il disparut avant de l'avoir achevée, et il ne nous en reste que des fragments. En présence des fables qui obscurcissaient les origines, Ephore s'était imposé cette règle : plus un récit qui relate des faits très anciens est chargé de détails, plus il faut s'en méfier, parce que la connaissance exacte des détails est, dans ce cas, toujours invraisemblable. La règle est judicieuse. Mais choisissons un exemple d'application : pour Ephore, le serpent Python n'est qu'un brigand dont le repaire se trouvait dans le massif du Parnasse ; sa perfidie et sa férocité lui avaient valu ce surnom. Voilà comment une méthode excellente en principe aboutit à un simple procédé, à un jeu d'esprit. L'interprétation de la mythologie se confond avec l'art d'expliquer les rébus. On en arrive ainsi à introduire un rationalisme desséchant dans l'atmosphère de l'Antiquité. Résultat : substituer des invraisemblances à des invraisemblances.

Tel est le cas d'Evhémère. Ephore était plat mais sérieux. Evhémère, lui, va être amusant mais fantaisiste. Il systématise l'idée déjà contenue dans Hérodote, d'après laquelle tous les personnages de la mythologie seraient, sans exception, des mortels divinisés. Ce système porte encore son nom : l'évhémérisme. Son inventeur était de Messine ; il vivait sous Cassandre, roi de Macédoine, lequel régna de 311 à 298 avant notre ère. Il avait écrit une sorte de

roman historique et géographique : *L'inscription sacrée*. Le texte en est malheureusement perdu. Ce que nous en savons nous vient de Lactance, et cet auteur chrétien ne connaissait lui-même *L'inscription sacrée* que par la traduction latine du vieux poète Ennius.

L'évhémérisme se répandit chez les savants et chez les lettrés, mais aussi chez les mondains, les snobs, à une époque où l'on avait cessé de croire aux dieux. Il dépasse alors l'esprit critique pour aboutir tout simplement à l'athéisme. Ajoutons que, dans la pratique, il superpose simplement de nouvelles fables aux anciennes, puisqu'il ne rejette pas la mythologie, mais qu'il l'humanise. Diodore de Sicile, ce contemporain de Jules César, ce compilateur de tous les historiens et de tous les géographes de l'Antiquité, nous le montre, d'une façon d'ailleurs fort divertissante, dans les premiers livres de sa *Bibliothèque historique*.

*

A travers les siècles, de l'Antiquité jusqu'à nos jours — comme disent les manuels — c'est-à-dire jusqu'au XVIII^me^, l'explication évhéméríste d'Europe et du taureau a sollicité les méninges ingénieuses et imaginatives des mythographes et des érudits. Amusons-nous à citer quelques exemples :

Nous empruntons le premier à Mercator. Mercator, c'est Gérard Kremer, mathématicien et géographe flamand, né à Rupelmonde en 1512 et mort à Duisbourg en 1594. Mercator, qui avait tout lu, ne cessa de marier la géographie et la théologie. Nous lui devons d'ailleurs la restitution des tables de

Ptolémée et un atlas célèbre. Mercator s'en tient strictement à la Bible. Pour lui, l'Europe, c'est la part de Japhet, fils de Noé. Il ne laisse point cependant de s'arrêter à notre mythe. Citons le passage :

« Aucuns, méprisants ces fables la (Europe) disent « avoir été ravie et enlevée en un navire, portant « en proue la figure d'un taureau. Et aucuns recon- « naissent la nef, portant l'effigie de Jupin tutélaire « et du taureau. Palephatus dit qu'un Candiot nommé « Taurus enleva d'Italie ou région des Tyrrhènes, « avec autres filles, Europe fille du roi prisonnières. « Y en a qui disent, qu'il y eut une légion de gens de « guerre, qui portait entre autres enseignes un « taureau. Quelques-uns disent qu'elle fut ainsi « appelée, à cause de sa beauté par la ressemblance « de cette fille ravie. Le taureau, certes, par lequel « ils veulent qu'Europe fût portée, ne représente pas « mal à propos les mœurs et naturel des Européens. « Il est d'un courage un peu élevé, insolent, embelli « par ses cornes, de couleur blanche, d'un gosier « large, d'un col gras, guide et commandeur des « haras ; de très grande continence, mais s'il est « amené à sexe dissemblable, il se montre être de « chaleur extrême, toutefois en après chaste et très « modéré. Tel est quasi le naturel des Européens, « nommément des plus Septentrionaux. »

*

Ouvrons maintenant le dictionnaire de Bayle. On connaît l'auteur. Esprit de transition entre le XVII^me^ et le XVIII^me^ siècle, érudit à la vieille mode — celle de Mercator — fureteur de bouquins, compilateur de textes, commentateur des commen-

tateurs, Bayle est un voltairien avant Voltaire, son œuvre, une encyclopédie avant l'Encyclopédie. Il enseigne à ne pas croire. Mais il est obligé d'être prudent dans ses leçons de scepticisme, si ce n'est d'athéisme. C'est pourquoi il se plaît à faire ses démonstrations sur la mythologie antique. En sus, il est volontiers grivois. Dans ces conditions, vous pensez bien qu'Europe fait son affaire. Suivant son procédé, il a sur elle un très bref article : dix lignes. Mais ce bref article est posé sur quatre longues notes en petits caractères. Elles démontrent l'érudition de Bayle. Il connaît tout ce que l'on a écrit sur le sujet, les Grecs et les Latins, les Anciens et les Modernes. Il cite Lycophron, Meursius, la Chronique alexandrine, Diodore de Sicile, Pline, mais aussi saint Augustin qu'il est singulièrement heureux de compromettre en passant. Pour notre homme, Europe fut enlevée par Taurus, général des Crétois, qui l'emmena dans l'île avec beaucoup d'autres captives, après avoir pris et pillé la ville de Tyr pour le compte du roi Astérius. Mais ce qui l'intéresse le plus, ce sont les circonstances dans lesquelles Europe a perdu sa virginité : « On prétendait que « Jupiter jouit d'elle la première fois sous un plane, « qui eut depuis ce temps-là un privilège tout par- « ticulier, c'est qu'il conservait son beau feuillage « toute l'année. On dit aussi qu'Europe, ayant perdu « son pucelage, s'alla promptement laver dans une « eau qui avait une merveilleuse propriété. » Il est certain que tout cela repose sur des textes, que Pline, par exemple, a disserté longuement sur le « plane », — le platane — mais on sent tout le plaisir qu'éprouve Bayle à être irrespectueux et grivois.

Bayle n'était pas sérieux. L'abbé Banier l'était, et comment ! Cet Auvergnat, qui vécut de 1673 à 1741, est le meilleur mythologiste — comme on disait alors — du XVIII^me^ siècle. On lui doit une *Explication historique des fables*, refondue sous le titre : *La mythologie et les fables expliquées par l'histoire* (1738-1740), plus une traduction des *Métamorphoses*. Banier reprend avec gravité les jeux d'Evhémère en s'appuyant sur une masse imposante de textes. Pour lui, voici comment il faut interpréter l'enlèvement d'Europe :

Jupiter Astérius était un roi de Crète qui vivait environ quatorze cents ans avant Jésus-Christ, plus de deux siècles avant la guerre de Troie, selon une chronologie fixée par le Hollandais Vossius dans son *Traité sur les idoles*. « Ce prince, si nous en croyons Diodore « de Sicile, était fils de Teutame qui, ayant épousé la « fille de Créteus, passa avec quelques Pélagiens dans « l'Ile de Crète, et en fut le premier roi. Ce principe « ainsi supposé, il est aisé de dépouiller la fable dont « il s'agit des ornements que le Poète y a mêlés. « Astérius ayant ouï parler de la beauté d'Europe, « fille d'Agénor, roi de Tyr, équipa un vaisseau pour « l'enlever. L'usage d'enlever de force les personnes « qu'on ne pouvait pas obtenir par la voie de la « négociation était fort commun dans ces siècles « grossiers, ainsi que nous l'apprenons d'Hérodote. « Autre usage fort ordinaire dans ces temps-là, les « vaisseaux portaient le nom des animaux qui étaient « représentés sur la proue... Le vaisseau qui con- « duisait Astérius avait sans doute sur la proue la « figure d'un taureau ; ce qui fit dire à ceux qui « écrivirent cet événement que Jupiter amoureux, « oubliant sa grandeur et sa majesté, s'était revêtu,

« pour enlever sa maîtresse, de la figure de cet animal. « Paléphate, après lui Tzetzès prétendent que ce « qui a donné lieu à cette Fable, c'est que le Général « des troupes d'Astérius se nommait Taurus ; mais « je m'arrête à la première explication, qui est plus « ancienne et mieux fondée. »

IV

Que reste-t-il de cette méthode historique, telle que les Anciens et, à leur suite, les humanistes et les érudits modernes l'ont appliquée ou plutôt déformée ?

Cette idée que l'enlèvement d'Europe correspond tout de même à des faits, que ce mythe a un contenu de réalité et qu'il est le miroir de toute une civilisation. Il fixe l'origine d'une dynastie crétoise ; il nous fait voir dans la Crète un point de rencontre entre deux mondes : celui des Hellènes et celui de l'Asie sémitique, Egypte et Phénicie.

Comment s'approcher davantage de la vérité ? Par la géographie et la topographie.

Déjà les Grecs en avaient eu l'intuition. Ils n'ont jamais séparé la géographie de l'histoire. Hérodote est géographe tout autant qu'historien. Il se donne la peine de visiter les lieux, d'aller se documenter sur place, en Egypte ou jusque chez les Scythes. Le manque de textes l'oblige à ces voyages. Et déjà l'on voit chez lui et chez Thucydide s'ébaucher une sorte de géographie humaine.

Strabon nous fait avancer dans cette voie. Sa *Géographie* nous donne de la Crète une description minutieuse. L'auteur a peu de goût pour les fables, comme il nous le déclare à la fin du troisième chapitre de son livre dixième. Il est un disciple d'Ephore qu'il

cite longuement. Mais on ne trouve jamais chez lui des interprétations évhéméristes. Strabon est un réaliste qui regarde la terre et les hommes. Il rattache l'histoire à la géographie aussi étroitement qu'Hérodote rattachait la géographie à l'histoire. Sa méthode consiste à s'en tenir aux traditions régionales ou locales et à l'autorité de ses prédécesseurs, tout en les discutant. Il croit donc à l'influence phénicienne sur la Grèce. Il croit que toute la science nautique des Grecs est venue des Phéniciens.

Donc, pour Strabon, les premiers marins grecs furent des Crétois. Ceux-ci exercèrent longtemps l'hégémonie maritime dans la Méditerranée orientale, jusqu'au fond de la mer Egée et jusqu'en Sicile. Leurs connaissances dans l'art de la navigation étaient si développées qu'elles étaient passées en proverbe. Lorsqu'un homme feignait d'ignorer ce qu'il savait très bien, on disait de lui : « C'est encore un Crétois qui ne connaît pas la mer. » Peuplée d'abord de barbares, c'est-à-dire d'Asiatiques, puis de Grecs, la Crète dut sa force et son rayonnement à la sagesse de ses lois et à son organisation sociale : avant d'être le législateur de Sparte, Lycurgue alla faire son apprentissage en Crète. Cette supériorité de civilisation a pour auteur Rhadamanthe. Car, pour Strabon, Minos ne fut point le frère de Rhadamanthe, mais son émule. Minos était-il d'origine crétoise ou d'origine phénicienne ? Strabon pose la question sans y répondre. D'ailleurs, il ne distingue pas Minos I le sage de Minos II le méchant, ce qui le gêne. Mais on voit qu'il ne met pas en doute un instant l'existence d'une grande dynastie, moitié grecque et moitié phénicienne, bien qu'il ne cite même pas le nom d'Europe.

V

Strabon est un esprit déjà critique. Il sait s'informer. Il s'efforce d'être précis. Il n'accepte une tradition que si elle est fortement enracinée dans le lieu auquel elle se rapporte, que si elle est conforme à la nature des choses. On comprend l'importance qu'un Victor Bérard accorde à son témoignage.

Il fut un temps — vers la fin du XIX^me^ siècle — où les archéologues, pris d'enthousiasme pour une science qui donnait de si beaux résultats, prêchaient le mépris des textes et le respect des fouilles. Après avoir admis les influences phéniciennes en Grèce, on les niait tout simplement. On proclamait l'autonomie du monde grec, presque son existence en soi. A lui seul tout l'honneur d'avoir découvert, colonisé, civilisé le monde méditerranéen.

Victor Bérard réagit contre cette exagération, d'ailleurs, en exagérant, lui aussi. Mais quel excitateur de l'esprit ! Bérard, qui possède le tempérament d'un vigneron bourguignon et l'imagination d'un Français, a quelquefois des hardiesses aventurières, comme les héros de cette Odyssée dont il reste le grand interprète. Mais on ne saurait nier ses qualités : une science de spécialiste baignant dans une vaste culture générale, un sentiment très paysan de la terre et du travail humain, ce bon sens que l'érudition n'a pas recouvert et qui trouve du premier coup d'œil la réalité ; enfin, l'expérience du voyageur qui a voulu voir les lieux et qui a caboté le long des côtes, autour des îles, comme les marins crétois. Rien de plus vivant que les livres de Bérard. Cet

homme vous apporte sans cesse des points de comparaison. Mais ouvrons l'ouvrage qui intéresse directement notre sujet : *Les Phéniciens et l'Odyssée* (1927) et singulièrement, au second volume, le chapitre intitulé : Europe et Minos, puis le chapitre sur la Crète qui le suit immédiatement.

La méthode de Bérard est topologique. C'est lui qui a trouvé le nom. Mais qu'entendre par topologie ?

« Il est des lois générales de domicile qui président « à la formation et à la durée des communautés « humaines, comme à leurs déplacements et dis- « persion. La prospérité ou la ruine d'une ville « peuvent sembler l'œuvre d'un homme. Alexandre « fonde Alexandrie. Scipion ruine Carthage. Mais « cette œuvre apparente n'est que le couronnement « du lent travail de mille forces obscures, sur les- « quelles la volonté des hommes n'intervient qu'en « conclusion soudaine... Ce sont les changements « du monde extérieur qui amènent les changements « de nos villes : l'Atlantique exploré fait la fortune « de Cadix ; l'Amérique du Nord colonisée fait la « fortune de Liverpool. » Quant aux ports méditerranéens, « le genre et le site de leur domaine, « la grandeur et l'orientation de leurs golfes et de « leurs mers, la faune et la flore de leurs terrains « imposent aux diverses humanités des conditions « d'habitat inéluctables, et ces conditions sont « régies par des lois aussi générales et aussi fixes « que tous les autres phénomènes terrestres. »

Ce sont les lois topologiques. Les unes sont fixes et générales, les autres, particulières et variables. C'est une loi générale, par exemple, que tous les grands et petits ports méditerranéens se trouvent

et doivent se trouver près des fleuves, et non pas sur les fleuves comme les ports atlantiques : question de marée. C'est une loi générale qu'à travers les siècles un village de pêcheurs n'aura pas les mêmes besoins, ni, par conséquent, le même site qu'un village de bergers. En revanche, suivant les circonstances, un village de bergers pourra se déplacer et devenir un village de pêcheurs. Telle est, selon Bérard, la topologie qui est à la topographie ce que la géologie est à la géographie.

*

Comment va-t-elle nous expliquer le mythe Europe ?

Le grand helléniste français, son inventeur, commence par nous rendre visibles et vivants les lieux de l'aventure et l'aventure elle-même.

Europe, venue de Phénicie, était arrivée en Crète par la côte Sud. Sur les quelque trois cent cinquante kilomètres de son développement, cette côte méridionale est une muraille presque continue. Ses hautes crêtes laissent voir derrière elles des sommets qui dépassent deux mille mètres. Inhospitalière, elle est sujette à de soudaines rafales qui tombent des montagnes et sont la terreur des marins.

A part quelques mouillages, c'est en son milieu seulement que cette façade ouvre une grande porte aux navigateurs : la baie de Messara. Par elle, on pénètre dans la Crète du centre. Celle-ci est un « plateau d'altitude médiocre, mais de sol très « tourmenté, qui descend vers la mer du Nord, en « cascade de vignes et d'olivettes, en couloirs de « torrents et de terres coulantes, mais que le fossé

« profond d'une plaine intérieure et le brusque « relèvement d'une chaîne côtière séparent de la « mer méridionale. »

Cette plaine porte le même nom que la baie : Messara. Longueur, quarante kilomètres ; largeur, de six à huit kilomètres. Le pays de Gortyne. Le Léthaios le traverse et l'arrose. Il descend par une suite de rapides jusqu'à un défilé que l'ancienne Phaestos commandait.

Ce défilé met en communication le pays de Gortyne avec la plage et le golfe. « La blancheur est le « caractère dominant de cette plage, de la plainette « et des collines côtières : par opposition aux calcaires « noirs ou gris, aux marnes dorées, et aux argiles « rouges et très rouges, qui forment la masse des « montagnes voisines ou qui en tapissent les pentes, « c'est le pays blanc. » Blanc comme Europe la blanche.

Donc, sur cette plage blanche, le taureau blanc a pris terre, juste à l'endroit où, au moyen âge, les Vénitiens bâtiront une forteresse, et non loin d'un petit palais que les rois minoens de Phaestos s'étaient construit au pied de leur Acropole. Puis, il remonte l'Electras ; il entre dans ce Léthaios « qui semble un proche parent du fleuve infernal, Léthé, où les morts buvaient l'oubli avant d'entrer dans les enfers. » Il gagne la plaine intérieure. Alors, il s'arrête sous le platane, au pied de l'Acropole de Gortyne dite la Suspendue, à cause de sa hauteur. Plus tard, au pied de cette Acropole, on construira la ville d'Europe. Et le platane sera toujours là.

*

Bérard, avec de nouveaux moyens, renoue donc la suite d'Hérodote, Thucydide et Strabon. Il reprend la tradition selon laquelle l'Egypte et la Phénicie ont exercé une influence déterminante sur la civilisation hellénique. De cette influence, l'enlèvement d'Europe est le symbole.

Qui est-elle, en réalité, pour Victor Bérard ? Une Phénicienne d'abord, une « princesse enlevée ». Mais cette belle Europe qui séduisit Zeus ne serait-elle point la même personne qu'une déesse égyptienne, celle que le *Livre des morts* appelle la Belle Amentit ? Amentit est le symbole du couchant, du lieu où les morts vont prendre leur éternel repos : les Champs-Elysées des Egyptiens. Et il y a un taureau divin, le taureau d'Amentit, le taureau du Ciel, devenu Osiris lui-même. Et il y a aussi la bonne vache Hathor, la « dame d'Occident », qui, lorsque le défunt a franchi les pays d'épouvante, le prend, s'il sait la prier selon le rite voulu, et l'emporte au galop à travers des contrées maudites, jusqu'au lac de Kha d'où l'on aperçoit au loin la silhouette des Iles bienheureuses. Les sarcophages égyptiens représentent fréquemment cette scène : la vache au galop, la momie couchée sur son dos.

VI

Victor Bérard se trouve ainsi ramené par sa méthode topologique à l'histoire comparée des mythes et des religions. Mais cette méthode archéologique, dont il dit tant de mal, y mène également par un autre chemin.

Ici, nous quittons Victor Bérard pour suivre M. G. Glotz.

Son livre sur la civilisation égéenne a paru en 1923 dans la « Bibliothèque de synthèse historique ». Cette civilisation fut découverte dès 1876 dans la Grèce continentale et en Asie mineure. Mais, seules, les fouilles entreprises en Crète par Evans, à partir de 1900, la révélèrent dans toute son ampleur, car la longue île en fut le centre propagateur. « De toutes les terres égéennes, nous dit M. Glotz, la Crète est celle qui présente la civilisation la plus ancienne. » Elle remonte à l'époque néolithique, soit à quelque six mille ans avant notre ère. Cette civilisation, le professeur français nous la décrit longuement. Il précise ainsi tout ce qu'il y a encore de vague dans la tradition telle que nous l'ont rapportée Hérodote, Thucydide, Strabon. Il nous explique pour quelles raisons les Crétois étaient prédestinés à l'hégémonie maritime. Mais, ce qui nous intéresse, c'est comment, grâce à sa méthode archéologique, M. Glotz va éclairer le mythe Europe.

Que les Crétois aient fait à la religion égyptienne de nombreux emprunts, la chose, pour M. Glotz, est indéniable. Va-t-il confirmer Bérard ? Non, car tout en puisant dans l'imagerie pieuse et la symbolique des Egyptiens, les Crétois ont su conserver à peu près intacte l'originalité de leurs croyances. Quelles sont-elles ?

Leur divinité première, c'est la Grande Mère. Déesse de la fécondité, elle fait fructifier la nature entière. A la saison des prémices, elle vient s'asseoir sous l'arbre sacré, et ici reparaît le platane d'Europe. L'émanation de la Grande Mère, c'est la colombe qui sanctifie tous les êtres et tous les objets sur lesquels elle se pose.

La divine Mère possède une fille divine, Britomartis. Ce nom veut dire la douce vierge, la bonne vierge. Britomartis est la déesse de la jeunesse et de l'amour. C'est pourquoi tout un cycle de mythes nous l'évoque poursuivie et gagnée par l'amour : sous le nom d'Europe, c'est donc elle qui est enlevée par le dieu-taureau ; sous le nom de Pasiphaé, c'est elle qui se livre au taureau et qui enfante le Minotaure. Car la vierge Britomartis engendrera : n'est-elle pas une avec la Grande Mère ? Une dans la même essence, deux par la distinction des personnes. L'une et l'autre s'incarneront ensemble dans Ariane la très sainte.

Enfin, la Grande Déesse est associée à un dieu. Le principe femelle exige pour être fécond le principe mâle. Ce dieu qui lui est inférieur, ce dieu satellite est à la fois fils et amant, homme et bête. Comme puissance céleste, son nom est Astérios : on reconnaît le roi de Crète que Zeus aurait imposé pour mari à Europe. Mais, comme dieu de la fécondité, comme pluie bienfaisante qui rafraîchit la terre et donne la vie aux germes, il s'appellera lui-même, plus tard, Zeus.

Ce dieu, pour mieux exprimer sa vigueur créatrice, revêt une forme animale. Homme, il est Minos ; bête, il est taureau ; homme et bête, et toujours dieu, il est le Minotaure. « En Crète, dit M. Glotz, « le culte du taureau remonte à une si lointaine « antiquité que la période subnéolithique symbolisait « déjà l'animal par les cornes de consécration et « déjà peut-être le représentait comme un monstre « à moitié humain... Son principal sanctuaire était « le palais même de Minos, et ceux qui en franchis-

« saient l'entrée étaient saisis d'une terreur sacrée, « en le voyant se dresser au-dessus d'eux, rugissant « et formidable. Il demandait des victimes, comme « toute divinité ; mais ce n'est pas la mythologie des « Crétois, c'est la légende des peuples étrangers qui « fit de lui un dieu avide de sang humain. Le sacrifice, « c'est l'immolation du dieu lui-même, en vue de « communier avec lui et de lui prendre sa force. « Au Minotaure, on offrait donc des taureaux. » Ces grandes fêtes étaient précédées de *corridas*, et les toreros exposés à la mort étaient choisis parmi les prisonniers et les esclaves des deux sexes.

Au Minotaure, on consacrait spécialement la *labrys*. On désignait ainsi la double hache de bronze avec laquelle on l'immolait. Symbole de la foudre qui fend les arbres, la labrys, lorsqu'elle répand le sang du Minotaure et « dompte ses cornes », lui prend sa force guerrière, son énergie génératrice pour la transmettre aux hommes. Voilà pourquoi la demeure du Minotaure, où l'on conservait la labrys sacrée, s'appelait labyrinthe.

Quant à Minos, ce n'était point un personnage unique, mais un titre dynastique. On était Minos en Crète, comme on était Pharaon en Egypte, comme on sera César à Rome. C'est vers 1450 avant l'ère chrétienne, selon M. Glotz, que la dynastie des Minos, après de longues luttes contre les villes et les princes locaux, parvient à s'imposer à toute l'île. Minos est donc roi, mais roi-prêtre. Comme tel, il est l'incarnation du Minotaure. « Quand le taureau « divin eut reçu le nom de Zeus, ou, d'après la « légende, quand Zeus eut pris la forme du divin « taureau, Minos fut le fils et, selon l'Odyssée, le

« compagnon du grand Zeus. » Nous comprenons pourquoi Minos apparaît dans notre mythe comme le fils d'Europe et de Zeus, et aussi d'Astérios, puisque Astérios et Zeus ne font qu'un.

Ce prêtre-roi était désigné par le ciel pour une durée de neuf ans. « Au bout de neuf ans, la puissance « divine qui lui avait été insufflée était épuisée ; il « devait la renouveler. Il gravissait la montagne « sainte, pour converser, pour communier avec le « dieu. Il entrait dans la grotte redoutable du « Minotaure, il pénétrait dans le plus mystérieux « des labyrinthes : il venait rendre des comptes à « son père, se soumettre au jugement de son maître. « A ce moment, l'île était dans l'angoisse ; tous ceux « de qui le sort dépendait de la décision attendue « offraient, haletants, des victimes de choix : c'est « pour ces fêtes peut-être qu'était réservé le tribut « de sept jeunes gens et de sept jeunes filles exigé « tous les neuf ans. Si le dieu était mécontent de son « élu, il le gardait, et nul n'entendait plus jamais « parler du réprouvé. Si le dieu était satisfait, Minos, « rajeuni pour neuf ans, redescendait parmi les siens « avec une nouvelle provision de puissance. Traduite « en langage moderne, la légende semble dire que « le roi-prêtre tenait ses pouvoirs d'une investiture « religieuse, qu'il était nommé pour neuf ans et « rééligible. »

Et voici un dernier détail : si Minos portait la labrys comme prêtre et le sceptre comme roi, son emblème était la fleur de lys. Le royaume de Crète est donc le premier royaume des fleurs de lys.

*

Une autre interprétation, la plus récente, part, elle aussi, de l'archéologie pour s'élever à l'histoire des religions. Elle est due à un savant allemand, M. Werner Technau.

En 1937, dans le cinquante-deuxième volume du *Jahrbuch des deutschen archäologischen Institutes*, M. Technau publiait une étude qui porte ce titre : « La déesse sur le taureau ». Elle est pour notre sujet d'une très grande importance.

Le savant allemand constate d'abord que la figure de la déesse sur le taureau se rencontre très fréquemment dans l'art grec depuis l'époque archaïque, qu'elle est passée aux Romains, et même qu'elle revient encore jusque dans le moyen âge chrétien.

La déesse sur le taureau : la première interprétation qui s'impose, c'est l'enlèvement d'Europe. Mais, à regarder de plus près les figures que nous montrent les vases, les bronzes, les statuettes, les monnaies, on s'aperçoit tout de suite que l'on a sous les yeux d'autres divinités. Pour qu'il s'agisse d'Europe, il faut que le taureau soit représenté en pleine course, le galop de l'enlèvement. Mais, quand il va au pas ou qu'il reste immobile, on a, suivant les attributs, Aphrodite, Astarté, Artémis ou Déméter.

On se trouve en présence d'une série, d'une famille. Europe s'y rattache, mais de quelle manière ? Quel est le lien qui réunit toutes ces figures ? Quelle est l'origine commune ? C'est, nous dit M. Technau, la Grande Mère, la Grande Déesse de laquelle toutes les divinités femelles des Grecs dérivent et à laquelle elles doivent leur caractère commun : la fécondité naturelle, la force génératrice, la puissance végétative. Panthéisme primitif, impersonnel, dont les Grecs

se sont emparés et que leur anthropomorphisme a individualisé sous différents aspects, mais qui n'est pas d'origine hellénique.

La déesse sur le taureau, c'est donc bien le principe femelle et le principe mâle tels que les Crétois les adoraient. Les Grecs ont emprunté ce mythe à la religion égéenne qui le tenait sans doute, selon M. Technau, des religions asiatiques : ici, notre auteur rejoint Victor Bérard.

En définitive, l'histoire d'Europe, c'est le mythe oriental du taureau céleste qui descend retrouver la déesse terrestre et la féconde en des noces sacrées. La civilisation grecque, après avoir adopté ce symbole asiatique, vraisemblablement par l'intermédiaire de la Crète, l'a propagé à son tour dans le monde méditerranéen.

Et voici la conclusion de M. Technau : « De « l'hénothéisme préhellénique au synchrétisme gréco- « romain, en passant par les mystères d'Eleusis, de « Dionysos et d'Orphée, il y a une ligne droite. Les « anciens dieux, les cultes primitifs, ces représen- « tations des religions orientales qui pénètrent les « unes après les autres jusques en Grèce, tout cela « survit dans l'oubli et dans l'ombre sous les formes, « les noms, les légendes, les contes, les mythes du « polythéisme. Tout cela, devenu religion populaire, « est le décor de fond devant lequel se meuvent les « figures spirituelles des nouveaux dieux olympiques « dont les grands poètes grecs se sont faits les « annonciateurs. L'antiquité classique est le domaine « propre de ces dieux. Le reste n'est plus que « préhistoire ou folklore. »

VII

Jusqu'à présent, nous n'avons vu que l'aspect asiatique de ce mythe à double face. La tradition des historiens et des géographes de l'antiquité, la topologie de M. Bérard, la méthode archéologique de MM. Glotz et Technau nous ont fait partir d'Asie et ne nous ont guère conduits plus loin que la Crète. Voyons, pour finir, où une dernière méthode, la méthode étymologique, va nous mener.

Pendant longtemps, les étymologistes ont donné au mot Europe une origine sémitique. Johannes Goropius, surnommé Becanus, érudit fantaisiste et médecin pratiquant, Brabançon d'origine, né en 1518 et mort en 1572, propose une explication tirée de l'hébreu. Il dit, selon Mercator : « Nous voyons « qu'à Japhet est promise dilatation ou, comme « d'autres l'interprètent, joie, laquelle il devait « obtenir lorsque le Christ nous aurait rachetés par « sa mort. *E* donc signifie un mariage légitime ; « *Vr*, excellent, *Hop*, espoir : d'où réussit qu'*Europ* « soit espoir excellent d'un mariage légitime, lequel « a été propre de cette portion des terres, laquelle « Noé donna à Japhet pour sa demeure. Car combien « que la postérité de Sem a été par plusieurs siècles « alliée avec Dieu en la race d'Abraham, si a elle « toutefois été répudiée. Mais le mariage, par lequel « le Christ s'est adjoint l'Europe son Eglise, ne sera « jamais rompu : de sorte qu'à bon droit la portion « de Japhet est dite Europe. »

Beaucoup plus tard, en 1829, dans leur *Atlas de géographie ancienne et moderne*, Lapie père et Lapie

fils donnaient en 1829 au mot Europe une étymologie celtique : *wrab*, occident. Leur excuse est qu'ils vivaient en un temps où l'on croyait encore qu'Adam parlait bas-breton, au moins depuis son expulsion du paradis terrestre.

Cependant, la seule étymologie sémitique, regardée comme sérieuse et admise presque jusqu'à ce jour, fut « ereb », avec ses variantes, qui veut dire soir. L'Europe, c'est le pays du couchant, de la nuit et du froid. Et voici un commentaire de l'historien roumain, Nicolas Jorga, le maître à la barbe fleurie :

« Pour les anciens peuples orientaux qui vivaient « dans les pays d'où se lève le soleil, c'est-à-dire en « Asie, par le mot Europe, on entendait le pays où « le soleil se couche. De leur côté, la lumière ; du « nôtre, l'obscurité, les ténèbres, l'*Arip*, mot que « l'on doit mettre à côté du sombre Erèbe de la « mythologie grecque. En effet, ne pouvant pas « déplacer encore davantage vers l'occident le soleil « dans son déclin, il n'y avait qu'à le faire descendre « sous terre, dans l'obscurité absolue des fantômes « humains et des condamnations éternelles.

« Naturellement, remarque Jorga, le pays « noir », « sombre, était en même temps celui où l'esprit « humain était aussi enténébré ; Europe et absence « de civilisation signifiaient la même chose. » Ce qui nous étonne aujourd'hui.

Et Jorga de se demander : « Comment cela s'est-il « fait que les termes se sont renversés et que le « mouvement de l'esprit humain est allé en sens « contraire à celui du soleil, père de tout ce qui vit ? »

*

Il est certain que, pour les grandes civilisations orientales — pour l'Assyrie, la Perse, l'Egypte, pour les Phéniciens et les Carthaginois — l'Europe, c'était, géographiquement, l'occident ou le septentrion, les terres inconnues, de plus en plus froides et de plus en plus vides.

Et pourtant, l'étymologie plausible qui inspirait encore à la date de 1932 Nicolas Jorga, est aujourd'hui abandonnée, bien que Victor Bérard esquisse parfois le geste de la reprendre.

On ne croit plus à la parenté d'Erèbe et d'Europe. Ou du moins, plus d'une manière immédiate.

Erebos, en mythologie, c'est le fils du Chaos et de la Nuit. Le Chaos — l'Abîme, selon la Théogonie d'Hésiode — engendra la Nuit ; puis, ayant connu sa propre fille, il eut d'elle de terribles enfants : la Détresse, le Trépas, la Mort, les Parques, Némésis ; mais encore le Sommeil, les Songes ; mais enfin l'Ether et la Lumière du jour, cette lumière victorieuse qui naît de la nuit pour la tuer. Puis Erèbe prit un sens dérivé : les profondeurs ténébreuses sous la terre, le « fond des morts », comme dit Hésiode. *Erebos* a pour origine le verbe *erephô*, couvrir, ombrager, ou encor *era*, qui est un terme poétique pour désigner la terre. Il est donc possible qu'il soit venu, directement ou indirectement, du sémitique *ereb*, soir.

En revanche, *Eurôpè* est, sans doute, le pendant féminin d'*euruopa* ou, plus rarement, d'*euruopè*, une des épithètes homériques de Zeus. *Euruopa* se relève plusieurs fois dans l'Iliade et l'Odyssée ; *euruopè* ne se trouve que deux fois chez des mythographes relativement récents. Ces formes sont des vocatifs. Celle d'*euruopa* est également employée

comme nominatif éolien ou bien comme accusatif. Régulièrement, le nominatif devrait être : *euruopès*, ou *euruops* ; mais ces deux formes sont hypothétiques ; autrement dit, on ne les trouve nulle part dans les textes. On les a déduites par déclinaison. Quant à l'étymologie, elle est facile. Nous avons là des composés de deux autres mots grecs : l'adjectif *eurus*, large, ample, spacieux ; le substantif *ops*, terme poétique pour œil, regard. Zeus *euruopé*, c'est Zeus qui voit au loin. *Eurôpè*, c'est une femme aux larges yeux, donc au beau regard. La parenté d'Europe avec l'épithète homérique de Zeus est ainsi évidente : y aurait-il eu un dédoublement ? Question sans réponse.

Eurôpè, de son côté, n'a point tardé à produire son masculin *eurôpos*. « Zeus qui voit loin » a sa cité divine sur l'Olympe : dans le massif de l'Olympe, le Pénée prend sa source, et il a pour affluent l'Europos.

*

Nous le savons maintenant : le couple Zeus-Europe, c'est la Grande Mère et son dieu mâle, tour à tour amant et fils. Mais voici que s'opère un renversement dans la hiérarchie des deux principes. Les religions asiatiques, et encore la religion crétoise à ses origines, au principe femelle subordonnent le principe mâle. Avec l'apparition de Zeus, le principe mâle va l'emporter sur le principe femelle et se le subordonner.

C'est que nous avons franchi la frontière. En Crète, nous sommes passés, par-dessus les montagnes, de la côte méridionale où prit terre le couple Zeus-Europe, à la côte septentrionale qui regarde vers la

mer Egée et qui subit le vent du nord : du versant asiatique nous voici donc au versant hellénique.

Or, le génie grec affirme en toutes choses et dans tous les ordres la prédominance de l'homme. C'est déjà le génie européen, qui est viril par essence, par excellence.

La religion des Grecs substitue au panthéisme, à l'hénothéisme de l'Asie un polythéisme anthropomorphique. Elle est comme un artiste en face d'une matière molle encore, chauffée par le soleil, alourdie par l'humidité ; une matière où de vagues formes s'ébauchent et se confondent « dans une ténébreuse et profonde unité, vaste comme la nuit et comme la clarté, » pour citer Baudelaire. De cette masse, elle fait sortir des divinités qu'elle sculptera dans le marbre ou coulera dans le bronze. A chacune de ces divinités, elle donnera taille, corps et visage humains, beauté humaine. Les dieux grecs détruisent les monstres. Ils entrent dans la vie sociale et politique des hommes. Les dieux grecs sont des personnes. Parce qu'ils sont des personnes, ils ont des généalogies, des vies, des histoires distinctes. La confusion cesse entre le principe mâle et le principe femelle, le un et le tout.

D'où vient donc Zeus ?

Il y a des traditions différentes. La première lui donne la Crète pour berceau. Au vers 477 de sa *Théogonie*, Hésiode le fait naître en Crète, mais ce n'est peut-être qu'une interpolation. La mythologie classique lui attribue l'île comme refuge de sa première enfance et de son adolescence. Il est certain que la Crète fut un des tout premiers centres de son culte : on y montrait son berceau et sa tombe ; il

y est le dieu satellite de la Grande Mère, il y prend ses premiers noms : Asterios, Zeus. D'où l'explication evhéméristе qui avère en lui un roi crétois, le fondateur de la dynastie des Minos. Mais il y a encore une autre explication, une autre tradition : celle qui l'importe d'Egypte en Grèce, avec tous les autres dieux. « Les Egyptiens ont divinisé chaque élément, « nous rapporte Diodore de Sicile, et leur ont « assigné primitivement des noms particuliers à « leur langue. Ils ont donné à l'esprit le nom de « Jupiter, qui signifie principe psychique de la vie, « et ils l'ont regardé comme le père de tous les êtres « intelligents. » C'est encore une tradition historique, une explication evhéméristе. Aujourd'hui, nous sommes beaucoup plus tentés d'en admettre une troisième. D'après elle, Zeus-Jupiter serait la divinité que les Pélasges auraient apportée avec eux du Nord, lorsque, environ trois mille ou deux mille cinq cents ans avant notre ère, ils envahirent l'Egéide, l'Hellade centrale, le Péloponnèse. Ces fondateurs de la première civilisation grecque, avant les Hellènes, n'étaient pas encore des Aryens. Ils ont été chassés de leur habitat primitif, dans le bassin du Danube, par une poussée de nomades sortie des steppes russes. Le dieu, dont ils vont propager peu à peu le culte, serait donc un dieu nordique. On l'adore dans les immenses plaines, traversées de fleuves navigables, qui relient la mer Noire à la Baltique, le monde grec au monde scandinave. On l'adore chez ceux qui seront plus tard les Slaves ou les Germains. Quand il s'appelle Thor, il est le dieu de la foudre et de la puissance ; quand il s'appelle Odin, il est le dieu royal qui gouverne le monde : force naturelle et intelligence

humaine. Zeus-Jupiter les réunit. Zeus-Jupiter, c'est la rencontre, la fusion, sans doute en Crète, de la divinité asiatique et de la divinité européenne.

Zeus-Jupiter devient alors le dieu par excellence, le principe, la racine de tout le polythéisme grec. Il maintient l'unité entre toutes ces divinités qui se multiplient et toutes ces traditions locales qui se diversifient. En lui se termine et s'achève la longue et obscure évolution durant laquelle les énergies élémentaires, d'hypostase en hypostase, sont arrivées à se concrétiser, à s'humaniser. Mais avec lui commence une autre évolution qui mène des dieux aux hommes. Dans le Cronide Zeus apparaît le dieu-homme dont la mission est de dominer le monde et de le gouverner, afin que les hommes y puissent vivre. Il prendra pour première femme l'Océanide Métis, qui est la raison ; mais il l'absorbera en soi, dans la crainte d'en avoir un fils plus fort que lui-même, et il engendrera par la tête Athéné-Minerve, qui est l'intelligence inventrice, active et artiste — le symbole du génie hellénique —. Sa deuxième épouse sera Thémis, la justice. Plus tard, il prendra pour femme Mnémosyne, la mémoire, et il en aura les Muses. Et la dernière, Junon la jalouse, Héra-Junon, sera la morale. Ces mythes ne font-ils pas de lui le symbole de la grande civilisation génératrice de toute la civilisation européenne ?

Quelle que soit son origine et où qu'il soit né, Zeus-Jupiter est né pour la lutte contre les forces élémentaires que son intelligence doit dominer. Lorsque son père Cronos-Saturne, fils du Ciel et de la Terre, se met à dévorer ses propres enfants, sa femme et sœur Rhéa-Cybèle sauve le petit Zeus

et le transporte dans l'île de Crète : cette fuite en Crète, nous en comprenons le symbole. Là, les nymphes le recueillent ; la chèvre Amalthée le nourrit de son lait, Amalthée dont la corne sera la Corne d'Abondance. Le dieu sauvé grandit en paix jusqu'au moment où, tout jeune encore, il sera contraint à livrer contre son père et contre Titan une lutte sans merci. Victorieux avec l'aide des Cyclopes, il sera le maître du monde.

Voilà ce que nous apprend la mythologie classique. Elle nous montre en Zeus-Jupiter le monarque des dieux : « Lorsque Zeus, porteur d'égide, a décidé, quel moyen pour un dieu de lui résister ou de se dérober, » soupire Calypso, dans l'Odyssée, lorsque Hermès lui apporte l'ordre de laisser partir Ulysse. Ce monarque, dès qu'il est au pouvoir, commence par ordonner le monde. Tout en gardant la suprématie, il partage les éléments avec ses frères Pluton et Poséidon-Neptune : à celui-là, les profondeurs de la terre, les enfers ; à celui-ci, la mer, l'eau. Mais, lui, se réserve l'air, l'éther, le ciel. C'est là où il établit son règne, tantôt dans les nuages, tantôt dans l'azur. Il siège sur les lieux élevés, surtout sur l'Olympe où il fonde sa cité divine, où il se dérobe aux yeux des mortels dans l'orage et dans la foudre. Et sans doute n'est-il pas encore un roi absolu, mais un roi grec qui ne fait pas toujours ce qu'il veut, qui est souvent obligé de discuter avec les autres, comme on le fait à l'agora : on le voit bien dans l'Iliade. Absolu, il le deviendra en se latinisant, en quittant le nom de Zeus pour celui de Jupiter, avec les Césars et les Augustes, très auguste lui-même. Mais il est la source de la royauté, la source de la loi et du droit.

Tout roi, tout empereur est son prêtre, son image, son incarnation. « Zeus, Zeus, fils de Cronos, prend soin des rois vénérables, » chante Théocrite dans son *Eloge de Ptolémée.*

*

Au culte de Zeus, celui d'Europe est associé, mais comme une manifestation secondaire. Comment va-t-il évoluer ?

Si nous consultons à l'article Europe la grande *Real-enzyklopädie der classischen Altertumswissenschaft*, de Pauly et Wisowa, nous y trouvons des détails intéressants sur le culte d'Europe dans le monde hellénique.

Nous verrons ce culte monter vers le nord, se répandre peu à peu dans l'Hellade entière. De Crète, il prend trois directions : vers Corinthe, la Thessalie, puis, à travers la Thrace, jusqu'à la partie septentrionale de l'Asie mineure ; — vers la Béotie, la Locride, la Phocide, jusque dans cette Epire montagneuse dont Europe sera l'éponyme ; — enfin, par les îles et le long des côtes, jusque dans les régions syriennes et phéniciennes où le mythe retrouve son point de départ. Cependant, les légendes et les traditions s'embrouillent, se compliquent, s'effacent. Tandis que disparaît la déesse, paraît le continent.

*

J'ai pour principe d'insister sur les origines, même les plus lointaines, même les plus fabuleuses. Les origines contiennent l'embryon, et déjà tout l'être se reconnaît dans l'embryon.

Avec le mythe Europe, nous entrons d'abord dans l'inexplicable, dans le monde obscur des peuples primitifs et des premières croyances. D'où le scepticisme dont il faut assaisonner toute interprétation : conjectures qui reposent sur des indices, hypothèses qui se haussent sur des conjectures. Mais il y a de la grandeur à faire naître notre continent de ce mystère, à dévoiler son origine sacrée.

Pour éclairer le mythe, j'ai projeté sur lui des lumières divergentes. Elles nous ont permis de voir et d'évoquer le milieu où Europe est née.

Europe nous est venue d'Asie, mère de toutes les grandes religions, génératrice de tous les grands mythes. Europe est une des formes prises par le premier de ces mythes, par le panthéisme primitif et informe : l'adoration de la terre et de la fécondité, la Grande Mère où tout est un et divers à la fois.

Dès que ce mythe arrive au bord de la Méditerranée orientale, il se rencontre avec une intense vie maritime, une vie de piraterie et de commerce, de conflits et d'échanges, une vie dont il se colore à tel point que l'on a longtemps cru facile de l'expliquer par l'histoire et par les mœurs.

Sitôt méditerranéen, le mythe Europe passe en Crète. Il y devient le symbole de toute une civilisation intermédiaire entre la Grèce et l'Asie.

Etat puissant par son organisation, ses lois, ses arts, ses richesses. Etat maritime et colonisateur, la Crète des Minos répand le culte d'Europe associé à celui de Zeus dans le monde égéen, dans la Grèce continentale. Et voici le moment où le génie grec s'en empare pour le faire entrer dans son polythéisme et pour l'humaniser. Alors, le principe mâle l'emporte

sur le principe femelle, par une remise en place des valeurs qui est déjà européenne.

Qu'est-ce que l'Europe ?

La réponse mythique est la même que la réponse géographique : Europe est venue d'Asie.

Elle a été enlevée à l'Asie par un dieu.

CHAPITRE III

La réponse des navigateurs grecs

« Ils revinrent, portant leurs charges qu'ils posèrent sous les bancs du navire, aux endroits que leur indiquait le fils d'Ulysse. Télémaque embarqua. Toujours le conduisant, Athéna fut s'asseoir sur le gaillard de poupe. Il prit place auprès d'elle. Les amarres larguées, les hommes embarqués, quand chacun à son banc fut assis, Athéna, la déesse aux yeux pers, leur envoya la brise, un droit zéphyr chantant sur les vagues vineuses. Télémaque empressé commanda la manœuvre ; les hommes de répondre à son empressement. On dressa le sapin du mât qui fut planté au trou de la coursive. On raidit les étais, et la drisse de cuir hissa les voiles blanches. La brise alors s'en vint taper en pleine toile, et le vaisseau partit dans les bouillons du flot qui sifflait sous l'étrave. »

Odyssée, trad. Victor Bérard. Ch. II v. 415-430.

Donc, l'Europe, en tant que personnalité géographique, est la fille de l'Antiquité. On ne saurait comprendre la fille si l'on ne connaît pas la mère.

Ce sont les Hellènes qui ont découvert l'Europe, lui ont donné son nom. Les premiers, ils l'ont séparée de l'Asie. Les premiers, ils ont eu d'elle une idée continentale. Les Hellènes étaient des marins. Ils ont exploré l'Europe par les côtes, ils en ont dessiné le linéament.

Encore une histoire à raconter.

I

Il faut repartir du chapitre précédent, de la mythologie. C'est, je le rappelle, dans la *Théogonie* d'Hésiode, au vers 357, que le nom d'Europe se trouve mentionné pour la première fois. Europe y figure comme la fille de l'Océan et de Thétys. Mais elle a quelque trois mille sœurs, les Océanides, parmi lesquelles l'Asie, mentionnée au vers 359. Quant à la Libye, elle n'est, d'après le mythographe Andron d'Halicarnasse, que la demi-sœur d'Europe parce que fille d'Océan et de Pompholyge, divinité marine dont le nom évoque le bouillonnement écumeux des flots.

Les trois continents apparaissent donc comme trois sœurs qui se tiennent par la main autour d'un long bassin où elles se mirent : la Méditerranée, mer intérieure, unitive, de l'Asie, de la Libye et de l'Europe.

Europe : d'où vient ce nom et ce qu'il veut dire, nous croyons le savoir. Mais il n'est pas inutile de nous renseigner sur les autres, brièvement.

*

Pour les Anciens, Asie — en grec Asia, avec la forme secondaire Asis — est femme ou mère de Prométhée. Hérodote nous le rapporte dans son livre quatrième, mais il propose une autre origine : Asie viendrait d'Asias, fils de Cotys, petit-fils de Manès et, par Manès, arrière-petit-fils de Jupiter. Ce sont des généalogies royales. Elles nous font descendre de la mythologie à l'histoire. Les étymologistes nous ont fourni d'autres explications. On a voulu tirer Asie de l'hébreu, avec le sens de « pays du milieu » ou aussi de « pays limitrophe ». Puis on est retourné au grec avec Baunack : Asie viendrait d'*assa*, eau, d'où *assios*, région entourée d'eau. Quoi qu'il en soit, Hérodote, Eschyle et Pindare appliquent déjà le nom à un continent.

Voilà pour la sœur Asie. Quant à la troisième sœur, ou plutôt demi-sœur d'Europe, quant au troisième continent, son premier nom, Libye, viendrait d'une tribu indigène, les *Libuss* ou *Lobou*, qui occupait l'arrière-pays de Cyrène. La frontière de la Libye était, à l'est, le cours du Nil et le bras oriental de son delta. L'Egypte et l'Ethiopie se

trouvaient donc rangées en Asie, au moins pour leur partie située sur la rive droite du père des eaux. Cette distinction se retrouve dans les noms des hauteurs entre lesquelles descend le fleuve : monts libyques d'un côté, monts arabiques de l'autre.

Comment le terme d'Afrique s'est-il substitué à celui de Libye ? L'origine étymologique est incertaine. Afrique a d'abord désigné le domaine carthaginois avec, plus tard, les peuples voisins, puis la province romaine érigée en l'an 146 avant notre ère, après la ruine de Carthage : à peu près la Tunisie. On l'accrut dans la suite de la Numidie : à peu près l'Algérie. Auguste fit de l'Afrique une province sénatoriale. Réduite par Septime-Sévère, puis par Dioclétien, l'Afrique devint, dans l'empire byzantin, le centre d'un diocèse allongé sur la côte méditerranéenne, entre la Mauritanie tingitane — à peu près le Maroc — rattachée elle-même au diocèse d'Espagne, et la Libye, rattachée au diocèse d'Orient. A la longue, le nom d'Afrique s'étendit à l'ensemble des terres situées derrière la côte, et remplaça celui de Libye pour désigner le continent. Mais ce n'est guère avant l'ère chrétienne que l'on reporta définitivement à la Mer Rouge et à l'isthme de Suez la limite entre l'Afrique et l'Asie.

« Marins et terriens, remarque Victor Bérard, « étendent volontiers aux contrées étrangères, et « souvent très loin, parfois même jusqu'aux limites « de leur horizon, les noms qu'ils rencontrent auprès « ou en face d'eux, sur une côte ou sur une frontière : « toute l'Allemagne est pour les Alsaciens le pays « des Souabes ; tout l'archipel britannique est pour « les Français l'Angleterre. » Bérard aurait pu

rappeler aussi que le nom d'Italie fut d'abord appliqué par les Grecs à l'extrême pointe de la Péninsule, et qu'Hellas fut d'abord le nom d'une petite vallée dans la région d'Ephèse.

II

Après ces préliminaires, la question se pose : comment et d'où le nom d'Europe s'est-il appliqué à tout le continent ?

La réponse est différente selon que l'on se range à l'opinion d'après laquelle ce nom est d'origine sémitique, phénicienne, ou à celle d'après laquelle il est grec.

*

Selon la première, Europe signifierait le pays du couchant, de la nuit, du nord. Si l'on accepte cette théorie abandonnée mais que Victor Bérard a reprise, Europe a un sens étendu et vague, Europe a désigné tout de suite un continent.

Pour citer un texte à l'appui, j'emprunte au vieil Elisée Reclus ce passage. Il est extrait de la *Nouvelle géographie universelle* :

« Dès leurs premières expéditions de guerre ou de « commerce, les habitants des rivages orientaux de « la Méditerranée devaient apprendre à distinguer les « trois continents qui viennent s'y rencontrer. Dans « cette région centrale de l'ancien monde, l'Afrique « tient à peine à l'Asie par un étroit ligament de « sables arides, et l'Europe est séparée de l'Asie « mineure par une série continue de mers et de « détroits aux courants dangereux. La division de la « terre connue en trois parties distinctes s'imposait

« donc à l'esprit des peuples enfants, et, lorsque, en « pleine virilité de la race hellénique, l'histoire écrite « vint remplacer les mythes et les traditions orales, « le nom d'Europe était probablement déjà transmis « par une longue suite de générations. Hérodote « avoue naïvement que nul mortel ne saurait espérer « d'en connaître jamais la vraie signification. »

Reclus veut dire que les premiers navigateurs en Méditerranée s'orientaient d'après la position des terres continentales : Europe au nord, Asie à l'est, Libye au sud. A l'ouest, c'était la mer extérieure, le dangereux Océan.

Il est certain qu'aux yeux des Asiatiques, Phéniciens, Assyriens, Egyptiens, la péninsule hellénique, avec tout ce qu'il y avait derrière elle, était le pays du couchant, de la nuit et du nord. Cette évidence géographique appuiera toujours l'opinion qui donne au mot Europe une origine sémitique, phénicienne. Et l'histoire, à son tour, appuiera toujours la géographie : les thalassocrates phéniciens ont précédé les thalassocrates grecs, s'ils sont venus après les Crétois. Aussi bien Europe, sur le dos de Jupiter taureau, s'en fut-elle du levant au couchant, d'un continent à l'autre, de Phénicie en Crète.

*

Nous savons, cependant, qu'Europe est un nom grec, quelle qu'en soit l'origine, l'étymologie première, phénicienne ou préhellénique. En outre, il est plus conforme à ce que l'on pourrait appeler la loi d'extension des noms géographiques, d'estimer que le nôtre s'est d'abord appliqué à une partie

restreinte du monde grec avant de s'étendre au continent tout entier.

Or, où découvrons-nous pour la première fois, d'une manière certaine, le nom d'Europe ? A cette extrémité de la Thrace qui, toute proche du Bosphore et de la Propontide, fait face à l'Asie qu'elle touche presque : rive d'Europe, rive d'Asie. Précisément, Hégésippe de Mékiberna — historiographe peu connu de l'époque hellénistique, du troisième siècle avant le Christ — nous rapporte une tradition d'après laquelle Europe serait arrivée de Crète dans ce pays où elle serait morte. C'est l'indice d'un culte local. Europe est une déesse éponyme. Cela veut dire qu'elle a donné son nom à un lieu dont elle était la patronne.

Nous tenons ainsi l'angle de terre où s'est fixé le nom d'Europe. Il y est même resté des siècles après qu'il se fût étendu à tout le continent : encore sous l'empire d'Orient, la division administrative, dans laquelle rentrait cette partie septentrionale de la Thrace, avait gardé, spécialement, le nom d'Europe. Sous Dioclétien, en effet, la Thrace fut divisée en petites provinces dont celle d'Europe : Byzance et la zone dont on l'entoura.

Nous avons ainsi le même phénomène que pour Libye et pour Afrique. D'une manière générale, Europe, c'est, aux yeux des Grecs, la terre ferme opposée aux îles et aux presqu'îles : Chersonèse, Chalcidique, Péloponnèse.

*

Quand donc le nom d'Europe serait-il devenu celui de tout le continent ?

A cette question, une autre tradition apporte la réponse. La tradition selon laquelle Hippias d'Elis aurait été le premier à désigner les deux continents par les noms d'Europe et d'Asie. Ces noms, il les aurait empruntés à la *Théogonie* d'Hésiode. Disons d'Hippias, pour qu'il ne demeure pas un nom sans vie, qu'il avait beaucoup fréquenté le monde athénien, rempli des missions pour la république, connu Socrate, rédigé de nombreux ouvrages, tous perdus ; disons encore de lui qu'il prétendait à l'omniscience, possédait une mémoire prodigieuse et passe pour avoir été l'inventeur de la mnémotechnie.

Cette tradition repose sur la simple affirmation d'un écrivain byzantin du XII^me^ siècle, Eustathe. Celui-ci enseigna longtemps à l'Université de Constantinople, puis fut élu en 1175 archevêque de Thessalonique. Dix ans plus tard, cette ville fut prise par les Normands : carnage et pillage dont l'archevêque nous a laissé le récit.

Eustathe vivait sous la dynastie des Comnène. A ce moment, il se produit à Byzance un retour à l'hellénisme classique. Il en est un des principaux représentants. Il commente Homère et Pindare. Il commente aussi Dionysios le Périégète, auteur d'un Périple en vers grecs, du premier siècle après le Christ, et c'est dans cet ouvrage qu'il fait la remarque suivante : « Hippias a nommé les parties du monde « d'après Asie et Europe, les Océanides. »

Respectons la tradition et laissons à Hippias cette gloire posthume. Nous savons, d'ailleurs, que ces trois noms : Europe, Asie, Libye, étaient déjà employés pour désigner, non pas seulement les trois littoraux méditerranéens, mais encore les vastes

étendues de terres qui se trouvent derrière eux, au temps d'Héraclée de Milet. Né vers 540 avant notre ère, Héraclée est le père de la géographie grecque. Il avait rédigé une *Description de la terre* qui est malheureusement perdue. Il n'en reste que des fragments informes. Elle était en deux livres : l'un consacré à l'Europe, l'autre à l'Asie et à la côte libyenne. La gloire d'Hérodote a largement bénéficié de cette disparition.

*

Le monde grec s'étendait sur les deux rives de la Mer Egée. Il passait d'Europe en Asie sans rupture de continuité, grâce aux chaînes d'îles. Il occupait le pourtour de l'Asie mineure d'où sa civilisation tendait à pénétrer dans l'intérieur des terres. En Europe, il s'élargissait assez pour devenir continental. Malgré cette unité, l'Egée ne laissait pas de le diviser en deux parties distinctes. L'asiatique était nécessairement la plus faible, car elle subissait la pression des peuples orientaux. Lorsqu'elle y céda momentanément, la distinction géographique entre l'Europe et l'Asie devint, avec les guerres médiques, une distinction politique. Le sentiment panhellénique fut ainsi la première forme du sentiment européen. L'Europe apparaît, dès lors, comme le continent opposé à l'Asie.

*

La première forme qu'a prise l'Europe, c'est donc la forme grecque. La première Europe, c'est le monde grec et son extension progressive au nord-est et à l'ouest de la Méditerranée. Aussi peut-on dire

que les Hellènes ont à la fois inventé et découvert l'Europe.

Eux seuls pouvaient le faire. Je m'amuse à citer ici, pour la seconde fois, le vieux géographe C. Brun. Voici comment il s'exprime dans son introduction à la *Géographie universelle* de Mentelle et Malte-Brun : « On a souvent dit que l'Europe était à l'égard « de la terre ce que la Grèce fut jadis à l'égard de « l'Europe. La Grèce a le sol médiocrement fertile, « la surface variée et coupée, des limites naturelles : « entourée de mers, baignée de golfes profonds, « elle tenait un heureux milieu entre l'hiver de la « Scythie et les ardeurs de l'Egypte. Elle dominait « alors les mers les plus connues. Mais ce parallèle « entre l'Europe et la Grèce doit être étendu à des « rapports plus nobles que ceux de la nature cor- « porelle. Le jeu mutuel de plusieurs caractères « nationaux différents et même opposés ; l'esprit « de liberté tant civil que politique : voilà les deux « grands points de ressemblance. » C'est exprimer en style académique — Brun rédigeait vers 1816 — les deux avantages naturels que, dans le monde ancien et méditerranéen, possédait la Grèce : un climat tempéré, une terre toute pénétrée par la mer. Or, ce sont les deux principaux caractères de l'Europe en général. Le monde grec, comme l'Europe, était un monde maritime. Et il était, comme elle et avant elle, un monde humain. L'ancienne Grèce, c'est donc la Protoeurope : tout nous autorise à l'appeler ainsi.

III

Cependant, ce ne sont pas les Hellènes qui ont les premiers exploré la Mer Intérieure, ont eu les premiers la hardiesse d'entrer dans l'Océan ; ce ne sont pas eux non plus qui ont établi les premiers comptoirs et les premières colonies dans les îles et sur les côtes.

Victor Bérard raisonne ainsi dans son ouvrage sur les *Phéniciens et l'Odyssée* : « Il y a cinquante ans « encore, l'histoire écrite de la Méditerranée com- « mençait avec les Grecs. Si haut que l'on remontait « dans la notion commune des navigations méditer- « ranéennes, c'étaient les Grecs qui en occupaient « l'arrière-fond. Leurs héros navigateurs semblaient « perdus dans la brume des mythes, dans le cré- « puscule des dieux. On croyait, d'une foi plus ou « moins raisonnée, mais assez générale, qu'au « commencement, il y avait les Grecs et que les « Grecs avaient tout fait pour l'aménagement com- « mercial de cette mer. A la réflexion, pourtant, « quelques impossibilités apparaissaient : l'histoire « grecque ne remonte qu'à une dizaine, une douzaine « de siècles avant notre ère ; après les milliers « d'années des chronologies chinoises, assyriennes « ou égyptiennes, cette histoire grecque est au début « des temps modernes et, vraiment, l'histoire mo- « derne s'ouvre aux guerres Médiques. Etait-il « croyable que, jusqu'à des temps si proches de nous, « la Méditerranée n'eût pas eu de navigateurs ? « Découpée par ses péninsules, ses îles et ses « promontoires, en un nombre infini de grands et

« de petits bassins, la Méditerranée a une ceinture de « côtes hospitalières, une multitude de rades et de « ports. Ses chapelets d'îles sollicitent la curiosité « du terrien et créent chez lui l'esprit d'aventures. « Elle a un régime de vents stables et modérés, avec « ses tempêtes et ses dangers, mais sans les cyclones, « ni les récifs des grands océans. Pour une période « de mauvais temps, qui occupe les quatre ou cinq « mois de son hiver, elle offre, au cours de son été, « sept ou huit mois de beau temps presque fixe. « Cette alternance de saisons tranchées est faite pour « inspirer la confiance aux barques les moins stables. « Dressez le compte d'autres facilités encore : « voisinage des forêts, abondance des bois résineux « et faciles à travailler, absence des marées, faiblesse « des courants et, surtout, rareté de ces barres et « mascarets qui, dans les océans, dressent un mur « entre la batellerie fluviale et la navigation mari- « time, etc. Conclusion à peu près inévitable : « la Méditerranée n'a pas pu demeurer, durant des « vingtaines de siècles, une mer désertée des hommes, « abandonnée aux troupes des oiseaux et des « monstres marins. »

On peut tenir pour certain, avec Bérard, que les premiers habitants des côtes méditerranéennes furent déjà des marins, des explorateurs, tout comme « ces populations malaises dont les guerriers, armés « de silex et outillés de bois, sillonnaient les immen- « sités du Pacifique, bien avant que nos grands « voiliers d'Europe en eussent découvert le chemin. »

*

Bérard évoque la préhistoire. Mais, au seuil de l'histoire, si les premiers dominateurs de la mer, les premiers thalassocrates furent les Crétois, ceux qui les dépassèrent furent les Phéniciens.

Venus, d'après une tradition recueillie par Hérodote, des bords qui dessinent le golfe Persique, les Phéniciens se fixèrent sur la côte méditerranéenne. Leur premier établissement dans le voisinage de la mer les avait préparés à être des navigateurs. Ils fondèrent Sidon, puis Tyr. Ces deux villes furent à peu près, en ces âges lointains et obscurs, ce que Venise et Gênes seront au moyen âge : des métropoles commerciales et des ports internationaux. Les Phéniciens commencèrent par être des pêcheurs et finirent par être des trafiquants : ils suivirent la même évolution que suivront les Hollandais, par exemple. Ils étaient en même temps pirates, comme tous les autres avant, pendant et après eux. De proche en proche, ils étendirent leurs relations sur toutes les côtes et toutes les îles de la Méditerranée, jusque dans le Pont-Euxin et jusques aux Colonnes d'Hercule. Ils arrivèrent ainsi aux portes de la Mer Extérieure, de l'Océan. Quand les Phéniciens furent-ils poussés à les franchir et à s'engager dans l'Atlantique ? Ce fut aussitôt qu'ils eurent transformé en colonie une factorerie qu'ils avaient établie à Gadir, dans le pays de Tharsis. Gadir, dans leur langue, signifiait un lieu fermé, entouré d'une enceinte. La Gadir des Phéniciens devint successivement la Gadeïra des Grecs, la Gadès des Romains, la Cadix des Espagnols. C'est de là qu'ils eurent le courage et l'audace d'affronter la Mer Extérieure. Au sud, ils descendirent le long de la côte africaine, et il semble qu'ils n'aient point

ignoré les îles Canaries. Au nord, en suivant les côtes de l'Ibérie, puis de la Gaule, jusqu'à l'actuelle Bretagne, ils parvinrent à la côte méridionale de l'Angleterre d'où ils découvrirent le petit groupe des îles Silly, en français Sorlingues. Cette découverte devait avoir une grande importance commerciale. En effet, les îles Silly possédaient des gisements d'étain. Ce sont les Silliae des Romains. Les Phéniciens leur avaient donné le nom de Cassitérides, ce qui veut dire îles à étain. Ils avaient établi également, par la Mer Rouge que leur marine contrôlait, un trafic avec les Indes. Nous savons par la Bible que Hiram, roi de Tyr, envoyait ses vaisseaux jusqu'à Ophir, centre d'échanges d'où ils rapportaient de l'or pour le compte du roi Salomon. Ils allèrent même beaucoup plus loin, le long de la côte africaine, mais pour le compte des Egyptiens. Car les Phéniciens fournissaient des marins et des vaisseaux aux empires qui en manquaient.

*

Carthage qui fut deux fois fondée, colonie de Sidon, puis colonie de Tyr, dépassa ses deux cités-mères, grâce à plus de méthode et de « modernité », dans la voie des découvertes. Le court fragment connu sous le nom de Périple d'Hannon, qui est une traduction grecque, nous raconte, d'une manière succincte, comment cet amiral carthaginois, ayant reçu l'ordre d'explorer la côte africaine, parvint bien au-delà du fleuve Sénégal. Hannon avait accompli ainsi en un seul voyage ce que, dix-neuf siècles plus tard, les navigateurs portugais mettront vingt-huit

années à faire, de 1434 à 1462. C'est au cinquième sicèle avant notre ère qu'eut lieu ce fameux périple.

Dans le même temps qu'Hannon descendait la côte africaine, un autre amiral carthaginois, Himilco, avait mission de remonter les côtes atlantiques de l'Europe. Sur cette seconde entreprise nous sommes moins bien renseignés que sur la première. Aucun périple n'est parvenu jusqu'à nous. Mais nous avons deux témoignages : celui, très bref, de Pline, au livre deuxième, chapitre soixante-septième de son *Histoire naturelle*, puis celui d'Avienus.

Pline est toujours la brièveté même. Donc son témoignage tient en quelques mots. Le savant romain se demande si l'Océan entoure la terre. A propos de quoi il rappelle que, du temps où Carthage était puissante, Hannon avait navigué de Gadès jusqu'à l'extrémité de l'Arabie — il veut dire l'Afrique — et qu'il en avait laissé une relation écrite. Et Pline ajoute simplement : « De même et dans le même « temps, Himilco avait été envoyé reconnaître les « parties extérieures de l'Europe. *Sicut ad extera « Europae noscenda missus eodem tempore Himilco.* »

Pline l'Ancien vivait au premier siècle de notre ère, à l'époque de Vespasien et de Titus. Il est le type de l'auteur sérieux, scrupuleux ; il est même toute la science romaine. Quant à Rufius Festus Avienus, qui fut proconsul en Achaïe en 372, il représente la décadence de la poésie profane à laquelle est en train de succéder la poésie chrétienne. C'est un érudit qui se consacre au genre descriptif comme le feront, tout à la fin de la poésie classique, les Saint-Lambert, les Roucher, les Esménard et les Delille. Mais c'est le meilleur auteur didactique de son temps. La

géographie est sa spécialité. Il a composé une *Descriptio orbis terrae* d'après Dionysos le Périégète — l'auteur que l'archevêque Eustathe commentera — plus une description de l'*Ora maritima* — rivage maritime — dont il ne nous reste que des fragments.

C'est dans ces fragments que se trouvent de poétiques mais vagues indications sur le périple européen du Carthaginois Himilco. Nous apprenons par Avienus que celui-ci avait rédigé un mémoire sur son voyage, ou du moins qu'il existait sous son nom un livre. Nous pouvons donc admettre que le poète latin avait eu connaissance de ce texte punique et qu'il s'en inspire avec plus ou moins de fidélité.

D'un bond, Avienus transporte ses lecteurs de Gadir et des Colonnes d'Hercule au pied d'un promontoire que les anciens nommaient Oestrymnis. Ce promontoire est orienté au sud. A son pied, s'ouvre le golfe Oestrymnique. Plus loin, se trouvent les îles Oestrymnides, riches en étain et en plomb. Elles sont fort peuplées. Les hommes qui les habitent sont énergiques, industrieux, habiles au trafic. Ils ont des barques, recouvertes de peaux, « et c'est sur un cuir léger qu'ils sillonnent la mer. »

Où situer ce promontoire ? C'est, sans doute, la pointe qui termine au sud-ouest la côte anglaise. Et quelles sont ces îles ? Evidemment les Silly ou Sorlingues, les Cassitérides. Mais voici la suite :

« De là, deux jours de navigation conduisent à
« l'île Sacrée, comme l'ont nommée les Anciens.
« Cette île étend ses plaines verdoyantes au sein
« des ondes ; elle a pour habitants les Hiberniens.
« Non loin de là est l'île d'Albion. C'était la coutume
« des Tartessiens (les Phéniciens de Tharsis), d'aller

« trafiquer aux Oestrymnides ; les colons carthagi-
« nois, et la multitude qui fréquente les Colonnes
« d'Hercule, visitaient aussi ces mers. Le Cartha-
« ginois Himilco assure, d'après sa propre expérience,
« que le navigateur peut à peine en quatre mois en
« franchir l'étendue, tant les vents sont calmes et
« la mer paresseuse. »

Enfin ce passage :

« Au-delà des Colonnes, sur les plages d'Europe,
« les Carthaginois eurent autrefois des établisse-
« ments et des villes. Leur coutume était de cons-
« truire des navires à carène plate, propres à glisser
« sur une mer peu profonde. Himilco rapporte qu'en
« dehors des Colonnes, à l'occident de l'Europe,
« s'étend une mer sans limites ; l'Océan s'y déploie
« vers des horizons sans fin. Nul n'a jamais pénétré
« dans ces eaux inconnues. Nul n'y a dirigé ses
« navires dont un vent propice ne soulèverait jamais
« la poupe ; jamais le vent du ciel ne gonflerait la
« voile. Aussi l'air y est-il enveloppé comme d'un
« manteau de brouillards ; une brume épaisse cache
« en tout temps les flots, et de sombres vapeurs y
« voilent la clarté du jour. »

Nous avons dans ce récit carthaginois, mis en vers latins par Avienus, l'évocation de l'Irlande et de l'Angleterre, de la Manche et de la Mer du Nord. Himilco et ses marins sont les premiers qui se soient risqués dans ces parages. Ce qui les a frappés, ce sont les brumes, les brouillards. Cette vision pourra se préciser par la suite : elle restera la même. La Mer du Nord sera encore pour les Romains la mer épaisse, paresseuse, gelée, morte : *concretum*, *pigrum*, *cronium*, *mortuum mare*.

*

Les audacieuses explorations des Phéniciens et des Carthaginois furent sans lendemain. La disparition de toute littérature phénicienne ou punique n'en est point la seule cause. Phéniciens et Carthaginois gardaient jalousement leurs secrets. En bons trafiquants, ils craignaient les concurrents. Ce qu'ils avaient découvert, il faudra le redécouvrir. Ce sera l'œuvre des Grecs.

Ici, on me demandera : « Et les Egyptiens ? » Malgré leur civilisation supérieure et la puissance de leur empire, les Egyptiens n'ont en rien contribué à l'exploration de l'Europe. Même, ils ne semblent guère avoir dépassé la Méditerranée orientale. Ils étaient des conquérants, non des colonisateurs. Certes, ils possédaient une marine. Formée de vaisseaux pontés et naviguant à la voile, elle était plus lourde et moins mobile que les vaisseaux creux, où l'on employait surtout la rame, des Phéniciens et des Carthaginois. D'ailleurs, ce qui intéressait au premier chef les Egyptiens, c'était la Mer Rouge, puis la côte de Syrie. Dès Sésostris, ils ont le projet de creuser un canal entre Mer Rouge et Méditerranée.

Mauvais marins, les Egyptiens prenaient des Phéniciens à leur service. C'est pour Nécos, un de leurs rois, que, selon Hérodote, des Phéniciens auraient contourné toute l'Afrique, doublé le cap de Bonne-Espérance et seraient revenus en Egypte par les Colonnes d'Hercule. Le fait n'est pas impossible, mais il est invraisemblable. Il n'est pas impossible parce que ces marins antiques se bornaient à pratiquer le cabotage, c'est-à-dire à suivre les côtes : question de

temps. Il est invraisemblable parce qu'un pareil exploit aurait laissé d'autres traces qu'une vague tradition rapportée en quelques lignes sceptiques par le « père de l'histoire ».

IV

Les concurrents et successeurs des Phéniciens dans la Mer Intérieure vont être les Grecs.

Les Grecs doivent beaucoup aux Phéniciens. Ils n'ont cessé de le reconnaître et de leur rendre hommage. Il semble bien que ces Sémites furent les maîtres des Hellènes dans l'art de la navigation. Telle était du moins la tradition, recueillie, à l'époque romaine, par Posidonios et par Strabon. On disait que le calcul et l'arithmétique avaient pris naissance chez les Phéniciens. On louait leurs qualités d'observateurs. Par exemple, ils auraient observé les premiers la période annuelle des marées, utilisé les premiers la seconde Ourse pour la direction des vaisseaux. Homère tenait d'eux toutes ses connaissances géographiques, tant de la Mer Intérieure que de la Mer Extérieure. Il est vrai qu'on les accusait volontiers d'être fourbes et hâbleurs. « Ces Phéniciens qui « savent en conter, » dit Ulysse — qui le savait encore mieux — au chant XIV de l'Odyssée.

Les Phéniciens de Tyr avaient commencé par étendre leur trafic, et aussi leur piraterie, dans les eaux grecques. Ils avaient établi des comptoirs et des colonies, d'abord à Chypre où ils avaient fondé plusieurs villes, puis, en Crète, puis à Rhodes, enfin dans toutes les autres îles de la Mer Egée. La

colonisation phénicienne avait également touché les côtes du Péloponnèse. On peut croire que les villes de Corinthe et de Thèbes lui doivent leur origine. Au nord, les gens de Tyr exploitaient les mines d'or de Thasos et du Pangée. Le trafic s'était établi avec les peuples de la Thrace. Il est même possible que les navires phéniciens aient franchi la Propontide et se soient aventurés dans le Pont-Euxin.

*

C'est l'époque de la grande puissance égyptienne et de la Grèce primitive, celle que nous révèlent les ruines de Mycènes, de Tirynthe et d'Ilion. Il se produit alors une poussée des Préhellènes, puis des Hellènes vers le sud et vers la mer. Car tout prédestinait ces guerriers, ces montagnards, ces barbares, ces paysans, à devenir, eux aussi, des marins, des pirates, des trafiquants et des colonisateurs : il suffit de regarder la carte pour le comprendre. C'est ainsi que les Grecs se heurtèrent aux Phéniciens. Ils forcèrent Sidon et Tyr d'abandonner successivement les colonies et les comptoirs qu'elles possédaient dans la Grèce continentale, ensuite ceux qu'elles possédaient dans les îles. Vers le XIII^me^ siècle, des Achéens s'étaient installés déjà dans la partie septentrionale de Chypre, refoulant les Phéniciens dans la partie méridionale. Vers le X^me^ siècle avant notre ère, les Phéniciens ne tenaient déjà plus guère que Rhodes et Thasos. Bientôt, les populations grecques vont essaimer sur les côtes de l'Asie Mineure. Dès lors, les Phéniciens perdent leurs marchés, leur thalassocratie, dans la Méditerranée orientale. Ce qui les

oblige à chercher vers l'ouest de nouveaux débouchés. Au cours du VIIIme siècle, l'empire assyrien absorbera la Phénicie. Mais elle se survivra et se continuera dans Carthage.

*

C'est donc à partir du VIIIme siècle avant notre ère que la colonisation grecque sort du monde grec, ou plutôt commence de l'étendre à toute la partie septentrionale de la Méditerranée. Découverte progressive de l'Europe par les Européens.

L'expansion se fit, et ne pouvait se faire, que dans deux directions : au nord, sur le rivage du Pont-Euxin et du Palus Maeotis, de l'embouchure du Danube jusqu'au pied du Caucase ; à l'ouest, jusques aux Colonnes d'Hercule, puis au-delà vers le septentrion. Ces directions, nous allons les suivre l'une après l'autre.

V

Auparavant, cherchons à nous représenter comment les Grecs voyaient le monde, et jusqu'où, avant les guerres médiques.

Le premier témoignage que nous possédions est celui d'Homère. Ce n'est point ici le lieu de discuter la question homérique. Mais, si nous acceptons Homère tel que les Anciens nous le donnent, nous constatons qu'ils le regardent comme la source de la poésie, de la philosophie et de la science. Ils le regardent aussi comme le fondateur de la géographie. Telle est du moins l'opinion de Strabon qui ne cesse de le citer, de le commenter, de le justifier.

En effet, l'Iliade et l'Odyssée — surtout l'Odyssée — contiennent, sous une forme poétique, légendaire, une véritable géographie, une description totale du monde connu, mais aussi du monde entrevu, deviné des Anciens.

*

Strabon pense qu'Homère n'ignorait point la sphéricité de la terre. Il appuie cette opinion sur un vers de l'Odyssée : « Il est évident, dit-il, que la « courbure de la mer empêche seule le navigateur « d'apercevoir au loin les lumières placées à la hauteur « ordinaire de l'œil, et qui n'ont besoin que d'être « un peu haussées pour devenir visibles, même « à une distance plus grande... Homère en avait « déjà fait la remarque, car tel est le sens de ce vers : « *Une fois soulevé par la vague immense, il (Ulysse)* « *peut porter très loin sa vue perçante.* »

Laissons à Strabon la responsabilité de ce commentaire : il aime et admire tant son maître qu'il en fait un oracle omniscient. En réalité, Homère voyait le monde comme on le voyait en ces temps reculés : sous la forme d'un disque encadré par l'Océan. Le disque, c'est le bouclier rond d'Achille, au chant XVIII de l'Iliade. Héphaistos, au feu de ses soufflets, le fit « grand et fort, l'ornant de tout côté. » Il y représenta la terre, le ciel et la mer, et il plaça « la grande force de l'Océan à la bordure « extrême du bouclier bien fabriqué. »

L'Océan qui entoure la terre est un fleuve mystérieux et redoutable. Il roule sans fin sous les brumes et les nuages chargés de pluie. « Fleuve Océan, qui « est la genèse de tout ; Océan au cours profond, de

« qui découlent tous les fleuves, toutes les mers, « toutes les sources et les grands puits », il marque la limite entre la « terre nourricière » et les enfers stériles, entre la vie et la mort. Au-delà se trouvent les régions cimmériennes qu'habitent les ombres : « Le soleil se couchait, raconte Ulysse, et c'était « l'heure où l'ombre emplit toutes les rues, lorsque « nous atteignîmes la passe et les courants profonds « de l'Océan où les Cimmériens ont leur pays et « leur cité. Ce peuple vit couvert de nuées et de « brumes que n'ont jamais percées les rayons du « soleil, ni durant sa montée vers les astres du ciel, « ni quand, du firmament, il revient à la terre : une « nuit de mort pèse sur ces infortunés. » En fait, les Anciens plaçaient les Cimmériens au nord du Bosphore et de la Propontide, dans une région brumeuse qui serait à peu près la Roumanie. Selon Strabon, c'est pour se venger d'eux et parce qu'en sa qualité d'Ionien, il se souvenait de leurs incursions, qu'Homère les a mis au seuil des enfers.

Au centre du bouclier rond, Homère place le monde civilisé, le monde grec, le sien : d'abord la mer Egée avec ses îles ; puis, à l'ouest, l'Hellade proprement dite ; enfin, à l'est, les côtes de l'Asie Mineure, le royaume de Priam, l'Ionie. L'Iliade n'est pas autre chose qu'une lutte entre ces deux parties dont l'une est habitée par les « Achéens chevelus », forte race de féodaux conquérants, et l'autre, par les Troyens et leurs alliés, déjà une Grèce semi-asiatique, celle de l'autre côté, le plus riche et le plus fertile. Première poussée européenne en Asie. Le poète nous décrit ces deux parties du monde hellénique au chant second de l'Iliade, lorsqu'il

établit le catalogue des vaisseaux achéens et, moins longuement, passe en revue les Troyens et leurs alliés.

*

Autour de ce monde connu, s'étendent vers les quatre horizons des contrées de plus en plus incertaines, à mesure que l'on s'éloigne du centre.

A l'orient, la géographie d'Homère ne nous apporte des détails précis que sur les côtes de l'Asie Mineure, de la Lycie à la Cappadoce : Troie « aux larges rues » et ses alliés. Le poète ne nous dit rien de l'empire des Assyriens, ni de celui des Mèdes. Les ignorait-il vraiment ? « Lui qui nomme Thèbes aux cent portes, « qui exalte ses richesses et celles de la Phénicie, « eût-il omis de célébrer de même les richesses de « Babylone, de Ninive, d'Ecbatane ? » C'est la question que Strabon se pose. La réponse est dans une remarque de Vivien de Saint-Martin, précisément à propos de la géographie homérique : « A l'époque « où nous sommes arrivés, vers le neuvième siècle « avant notre ère, quatre centres d'action existent « dans le monde occidental, l'Egypte, l'Assyrie, la « Phénicie et la Grèce ; mais chacun de ces centres « a sa sphère propre et presque exclusivement indi- « viduelle, sa sphère géographique aussi bien que sa « sphère politique : elles ne se touchent et ne se « pénètrent pas. Les communications propres à « élargir le domaine intellectuel des peuples et à « grossir la somme de leurs connaissances extérieures « sont rares et accidentelles. »

Au nord, la géographie homérique se perd dans les brumes, les ombres et les légendes. Pour Homère, « l'Hellespont immense » est un golfe de l'Océan.

Il nomme d'abord les alliés que les Troyens se sont faits dans la Grèce continentale : les « Thraces cavaliers », de la Thrace très fertile, mère des troupeaux ; les Pélasges ; les Cicones, pillés par Ulysse et ses compagnons au retour de Troie et qui, par une impétueuse contre-offensive, les obligent à reprendre la mer, « l'âme navrée, pleurant les amis, « mais contents d'avoir échappé à la mort ». Il nomme ensuite, derrière ces peuples, au chant XIII de l'Iliade, « les magnifiques Hippémolges qui vivent de « lait », et les Abrès, « les plus justes des hommes » : première vision des Scythes. A-t-il connu l'Ister ? Strabon le prétend, puisque Homère mentionne les Mysiens, riverains de ce fleuve ; mais les Anciens n'étaient pas d'accord sur les limites de la Mysie. En revanche, nous savons par un vers de l'Odyssée — le vers 70 du chant XII, selon l'édition Bérard — qu'Homère n'ignorait point la légende de la nef Argo : l'Europe septentrionale, il la voyait par les yeux de Jason.

Au sud, sa géographie est plus ensoleillée. Je range dans le sud l'île de Crète, qui appartient encore au monde grec et dont le contingent, sous les ordres d'Idoménée, renforce l'armée achéenne ; puis l'île de Chypre, mentionnée dans l'Odyssée par Ménélas ; enfin, la Phénicie, l'Arabie, l'Egypte, l'Ethiopie, la Libye.

Homère connaît bien les Phéniciens, ces concurrents des Grecs. C'est pourquoi ils ne jouent pas un beau rôle dans l'Odyssée : les « Phéniciens rapaces » d'Eumée le porcher. Tyr n'est pas mentionnée. En revanche, Sidon, qui est une ville d'artistes. Dans le récit d'Eumée, on voit apparaître une Sido-

nienne, « grande et belle fille, artiste en beaux ouvrages », pour tout le malheur du porcher. Il vient de Sidon, le cratère forgé « dont la panse est d'argent et dont les lèvres sont de vermeil », que Ménélas donne à Télémaque. Détails pour illustrer les rapports des Hellènes avec les Phéniciens, pirates et fournisseurs.

L'Arabie n'est désignée qu'en passant, et sans épithète, dans le récit de Ménélas. En revanche, la Libye figure dans ce même passage comme un pays riche « où les agneaux ont des cornes dès leur « naissance, où, du prince au berger, tout homme a « son content de fromage, de viande et de laitage « frais. » A la Libye également appartiennent les fabuleux Lotophages dont la seule nourriture est la fleur du lotus qui fait oublier tout : Bérard reconnaît en eux ces « mangeurs de dattes » qui vivaient de leurs troupeaux et de leurs palmiers, quelque part dans le Sud tunisien.

L'Egypte apparaît plus fréquemment. Ménélas y est poussé de Crète avec cinq vaisseaux. A l'embouchure du fleuve Egyptos « dont les eaux nous viennent des dieux » — le Nil — il trouve, dans l'île Pharos où Bérard veut reconnaître la « marine » d'Alexandrie, Protée, le mage d'Egypte et le pasteur de phoques. Homère ne mentionne d'ailleurs qu'une seule ville égyptienne : Thèbes « où les maisons regorgent de richesses », Thèbes « qui a cent portes, « et deux cents hommes peuvent passer par chacune « avec des chevaux et des chars. » Mais on respire dans l'Iliade comme dans l'Odyssée une profonde influence égyptienne. Par exemple, celle de sa médecine : « Pays de médecins, les plus savants du

monde, » dit Hélène à Télémaque en jetant une drogue apaisante dans le vin du cratère. Les Grecs, d'ailleurs, ne se gênaient pas pour faire, dans le Delta facile à surprendre, des expéditions de pillage : Ulysse en raconte une au vieil Eumée.

Enfin, derrière l'Egypte, Homère connaît l'Ethiopie, le pays des nègres. C'est là où le soleil se lève et d'où il prend sa course vers l'occident. Dans l'Iliade et l'Odyssée, le substantif Ethiopien est toujours suivi de l'adjectif irréprochable, à cause du zèle que met ce peuple à offrir des hécatombes de taureaux et d'agneaux aux dieux immortels. « Ils sont répartis au bout du genre humain, dans leur double domaine, les uns vers le couchant, les autres vers l'aurore. »

*

Mais c'est à l'ouest que la géographie d'Homère est, pour nous, le plus merveilleuse. L'ouest, c'est la Méditerranée occidentale. Et la Méditerranée occidentale, c'est le théâtre des aventures odysséennes. On les connaît par les récits du « héros d'endurance » à ses hôtes phéaciens, ce peuple d'armateurs. Sous les légendes, Victor Bérard a retrouvé ce qu'il appelle « un poème des portes ». Ulysse, au chant XII, vers 259, ne nous dit-il point que la cause de toutes ses aventures, c'est la recherche des passes ? On le voit aller, selon Bérard, de détroit en détroit. Ceux de Cythère, d'Ithaque, de Corfou ; ceux de Djerbah, de Messine, de Lipari et des Sirènes ; ceux du golfe de Naples ; celui de Sardaigne, celui enfin de Gibraltar : ils apparaissent tous aux yeux du grand helléniste français. Car Bérard identifie

tous les lieux. L'île de Calypso, la « déesse bouclée », est située près des Colonnes d'Hercule, et il y voit l'origine de l'Atlantis. Les Cyclopes habitent des cavernes dans la région de Naples. Le pays des Lestrygons, c'est la côte sarde, en face de la Corse. Les deux Ecueils sont Charybde et Scylla. L'île de Circé, c'est le Monte Circeo qui se trouvait alors séparé de la terre. L'île du Soleil, c'est Messine avec sa campagne aux bœufs roux. Enfin, l'île d'Eolie, c'est Stromboli qui fume et lance des pierres.

Ces identifications de Bérard sont parfois contestables et on n'a point manqué de les contester. Mais déjà Strabon et Polybe se plaisaient à retrouver dans les aventures d'Ulysse un fond de vérité géographique. Strabon voulait qu'Homère eût fait entrer son héros jusque dans l'Océan. Plus prudent, l'historien Polybe se borne à le laisser naviguer dans les parages de l'Italie et de la Sicile. En réalité, à l'époque d'Homère, au-delà d'Ithaque et de la Phéacie, c'était l'inconnu. Il ne semble pas que les Grecs se soient encore hasardés en Méditerranée occidentale. Ce qu'ils en savent, sous le voile des mythes, vient probablement des Phéniciens.

*

Pour en finir avec la géographie homérique, il me reste à signaler qu'au temps d'Homère, la division du monde en trois continents n'était pas encore en vigueur. Strabon en fait la remarque. Il dit : « Du « temps d'Homère, ni l'Europe, ni l'Asie n'avaient « reçu encore leurs noms respectifs ; l'Oecoumène « ou Terre habitée n'avait pas encore été partagée

« en trois continents distincts, fait trop marquant « qu'il n'eût certes pas négligé de mentionner. » Et Strabon signale qu'Homère parle de la Libye comme d'une simple région côtière, non comme d'un continent. Il semble, cependant, avoir eu la notion de l'Europe, lorsque, dans l'Iliade, au chant XIV, il raconte d'Hypnos et de la déesse Héré : « Tous deux allèrent sur le continent, et le haut « des forêts s'agitait sous leurs pieds. »

*

Un siècle plus tard, Hésiode, fils d'un marin d'Eolide, mais lui-même élevé en paysan, nous apporte dans ses poèmes une géographie qui est encore celle d'Homère. Elle dépasse toutefois celle-ci au nord où elle mentionne deux noms nouveaux : celui des Scythes et celui de l'Ister ; à l'ouest, elle cite la mer Tyrrhénienne avec ses îles sacrées où régnèrent les enfants qu'Ulysse avait eus de Circé, parmi lesquels Latinus : première, lointaine, fugitive apparition de l'Italie et des Latins.

Je dois beaucoup dans ce chapitre à Vivien de Saint-Martin. *Son Histoire de la Géographie* est de 1873 ; elle est dépassée, mais elle est très précise et n'a pas encore, en langue française, d'équivalent.

VI

Deux remarques générales :

Quand on parle de la découverte progressive, par les Grecs, de l'Europe, il faut distinguer deux sources de renseignements : les points que les navigateurs

et voyageurs hellènes ont atteints eux-mêmes, ce qu'ils y ont vu, ce qu'ils y ont fait ; et les renseignements que de là ils ont recueillis sur d'autres contrées et d'autres peuples. Ces deux sources ne sont point également pures. L'une nous apporte des témoignages personnels, des choses vues ; la seconde ne nous transmet que des « on dit », des fables. Il n'en est pas moins vrai que l'attirance du merveilleux et de l'inconnu préparait, souvent grâce aux erreurs mêmes, une nouvelle découverte. Voilà notre remarque première.

Et voici la seconde : à chaque extrémité de l'expansion grecque, au nord-est comme à l'ouest, on trouve un cycle de légendes, de récits fabuleux derrière lesquels toute une partie de l'Europe se cache. A l'ouest, c'est l'Odyssée ; au nord-est, ce sont les Argonautes.

Quand on parle des Argonautes, il ne faut pas songer seulement au poème d'Apollonios de Rhodes. Celui-ci était un Alexandrin qui vivait à l'époque où Ptolémée III Evergète, c'est-à-dire le bienfaisant, régnait sur l'Egypte. Ce qui nous fait descendre fort loin du primitif, jusqu'à cet âge hellénistique, lequel est, pour la civilisation grecque, celui d'une modernité extrême, d'une décadence : la fin du troisième siècle avant notre ère. Non, il faut remonter à la légende primitive, c'est-à-dire au treizième siècle avant le Christ.

On attribuait à Orphée, l'ancêtre mythique des Aèdes, un premier poème argonautique dont le caractère est didactique et le procédé, énumératif, comme c'est le cas pour la Théogonie d'Hésiode. Il y a, dans ce texte primitif, un élément de réalité et

un élément de fable. Jason et ses compagnons, montés sur la nef Argo, partent d'Iolcos, le port thessalien, remontent la mer Egée, traversent la Propontide, entrent dans le Pont-Euxin fertile en naufrages. Ils arrivent jusqu'au Phase, le Rioni actuel, petit fleuve côtier de la Transcaucasie, qui séparait autrefois l'Arménie de la Colchide. Jusque-là, on navigue dans la réalité. Mais, à partir du Phase, on entre dans les brumes où se meuvent vaguement des ombres. On traverse des peuples étranges pour tomber dans la mer hyperboréenne. On évite de justesse l'île fatale d'Iernis — l'Irlande — et le promontoire sacré — l'extrémité sud-ouest de la Grande Bretagne. Tout à coup, on se retrouve aux Colonnes d'Hercule d'où l'on rentre dans la Méditerranée, dans le réel.

Pourquoi ai-je cité ce poème primitif ? Parce qu'il nous révèle combien, au-delà du monde hellénique, au nord de la Mer Intérieure, ce qui sera le continent européen était encore inconnu. Inconnu et mystérieux comme l'intérieur de l'Afrique au XVI^me^ siècle ou comme l'Amérique au moment des premières colonisations.

*

Cependant, l'expansion au nord-est a déjà commencé.

Son point de départ fut la Carie. Cette région est située au contour sud-ouest de l'Asie Mineure, entre la Mer Egée et la Méditerranée. Situation singulièrement propice à l'établissement d'un Etat maritime. Là vivait, avant les Grecs, une vieille population indigène, les Cares. Les montagnes et la mer leur avaient permis de maintenir leur indé-

pendance, malgré d'incessantes querelles avec leurs voisins. Les Cares étaient déjà des thalassocrates ; ils figurent comme tels dans la liste établie par Eusèbe, d'après Diodore de Sicile : Eusèbe fut évêque de Césarée, de 313 à sa mort en 340 ; favori de l'empereur Constantin et fort mêlé aux luttes entre l'orthodoxie et l'arianisme, il ne fut pas seulement l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, mais d'une *Chronographie* également célèbre.

Donc, nos Cariens étaient, comme tous les thalassocrates, des trafiquants et des pirates réunis. Il semble bien que, dès le neuvième, en tout cas dès le huitième siècle avant notre ère, ils aient déjà exploré la Propontide et soient entrés dans le Pont-Euxin. A cette époque, on croyait encore que cette mer était ouverte et, par le nord, rejoignait l'Océan : d'où le mythe primitif des Argonautes. Peu à peu, en avançant le long des côtes à l'est et à l'ouest du Bosphore, on reconnut qu'elle était close. Par la côte orientale, on arriva au Caucase, par l'occidentale, on parvint jusqu'à l'Ister, le Danube, où l'on rencontra les Scythes, ces barbares sur qui l'on n'avait jusques alors que des notions vagues et fabuleuses.

Les Cariens avaient déjà fondé sur le pourtour de la Mer Noire des comptoirs et des colonies. Ce fut l'œuvre des Milésiens de développer ces premiers établissements et d'implanter la civilisation hellénique au nord du Pont-Euxin.

*

Milet était la métropole de la Grèce asiatique. Origine incertaine. Strabon nous rapporte qu'elle aurait été fondée par Sarpédon. Nous retrouvons

ainsi le mythe Europe. Cela peut signifier un premier établissement crétois. Au neuvième siècle, Milet est une colonie ionienne, sur un promontoire de la Carie, à l'embouchure du Méandre, à l'aboutissement aussi de grandes routes asiatiques. A cette époque, la concurrence phénicienne était très forte dans la Méditerranée et même dans la Mer Egée. C'est pourquoi Milet dut chercher des débouchés dans le septentrion. Son domaine propre fut le Pont-Euxin. Disons, à ce propos, que Pont-Euxin est un euphémisme : le premier nom grec de la Mer Noire fut Pontos Axenos, mer inhospitalière, mais Euxenos veut dire hospitalier.

Dès la fin du septième siècle, les navigateurs et les marchands de Milet affrontent, à la suite des Cariens, cette inhospitalière hospitalité. Dès le commencement du siècle suivant, ils fondent des colonies au nord de l'Ister. Les deux premières sont Olbia et Odessus. Odessus n'est pas autre chose que Varna, ou du moins ce port bulgare s'élève près de l'emplacement d'Odessus. Quant à Olbia, ou Miletopolis, c'est aujourd'hui Orchakov : nous sommes sur la côte russe, entre le Boristhène et l'Hipanis, autrement dit entre le Boug et le Dniepr. Mais il est encore d'autres colonies milésiennes : par exemple, Panticapaion, à l'entrée du lac Maeotis ou Mer d'Azov, et, tout à l'extrémité de cette mer, Tanaïs, à l'embouchure du Don.

Désormais, la civilisation grecque borde toute la Mer Noire. Rien ne l'en délogera plus, car les Romains ne feront que prendre sa suite en ces lieux. Par le trafic, le monde grec, ionien, entre en contact avec les barbares, les Scythes, l'Asie centrale. Ainsi, au nord du Pont-Euxin, s'ouvre un immense et vague horizon.

Des relations d'échanges, des relations commerciales s'établirent tout de suite entre les colons grecs et les indigènes. Voici ce que nous en dit le grand historien russe Platonov, dans son histoire dont la traduction française a paru en 1929 chez Payot.

« Colonisant le littoral, les Grecs ne s'aventuraient « généralement pas dans l'hinterland ; ils préféraient « attirer les indigènes dans leurs emporiums mari- « times. Il en fut de même sur les bords de la Mer « Noire : les cités dont nous venons de parler « (Olbia, Thalais et les autres) n'étendirent pas leur « domination à l'intérieur du continent ; néanmoins, « elles répandirent leur culture parmi les indigènes « et développèrent chez eux les échanges commer- « ciaux. Les barbares qui habitaient le pays, et que « les Grecs appelaient les Scythes, leur fournissaient « les produits locaux, surtout le blé et le poisson « que les colons expédiaient en Grèce ; ils leur « vendaient en échange les produits de l'industrie « hellénique (tissus, vin, huile, objets de luxe). « Le commerce rapprocha Grecs et indigènes à tel « point qu'il se forma une population mélangée « connue sous le nom d' « helléno-scythe » et qu'au « cinquième siècle avant Jésus-Christ apparut à « Panticapée un Etat considérable, dit Bosphorien « (du nom du détroit appelé le Bosphore Cimmé- « rien). Les souverains du Bosphore, tantôt grecs « d'origine et tantôt indigènes, réunirent ainsi sous « leur sceptre un certain nombre de cités du littoral « et de populations locales échelonnées sur le bord « de la mer, depuis la Crimée jusqu'aux premiers « contreforts du Caucase. »

Ce *Regnum bosphoranum* eut des rois particuliers à partir du cinquième siècle avant notre ère, jusqu'à l'an 115 où le dernier d'entre eux désigna Mithridate pour son successeur. En 63, Pompée en fit don à Pharnasse, fils de Mithridate. A demi indépendant des Romains, le royaume du Bosphore végéta jusqu'au moment où les Goths le rayèrent de la carte, accident qui arriva au troisième siècle de notre ère. Cet Etat mixte, gréco-asiatique, eut donc la vie longue. Mais n'anticipons pas.

Car ce qui doit nous intéresser et nous retenir, c'est, après le fait des établissements grecs au nord du Pont-Euxin, celui de l'influence hellénique à travers les plaines de la Russie actuelle jusques à la Baltique et peut-être jusque dans la péninsule scandinave. De marché en marché, de mains en mains, des objets de fabrication hellénique remontaient le long des fleuves, jusqu'à l'extrême nord. Ils propageaient autour d'eux l'influence de leurs formes et de leurs décors. Et l'on sait combien loin peut voyager une telle influence.

*

Ce qui nous intéresse et doit nous retenir encore davantage, ce sont tous les renseignements, toutes les notions nouvelles que les Grecs ne laissèrent point d'acquérir sur le monde des Scythes. Nous en avons le témoignage par Hérodote. Celui-ci, comme nous le savons, voyageait beaucoup afin de se renseigner sur place. C'est ainsi qu'il visita la Colchide et les colonies grecques au nord du Pont. A quelle date, il est difficile de le préciser : autour de 448 avant notre ère. Mais peu importe ici.

En revanche, ce qui importe, ce sont tous les détails que l'historien voyageur a recueillis sur les Scythes, leur manière de vivre, le pays qu'ils habitaient et les autres peuples de l'actuelle Russie. Ces détails remplissent, avec le récit de l'expédition de Darius contre les Scythes, les trois quarts de son quatrième livre, dédié à Melpomène. Ils ont fait l'objet de nombreuses études. Il est naturel que les historiens et archéologues russes s'y soient d'abord intéressés : Hérodote ne leur apporte-t-il pas le premier témoignage écrit sur les origines de leur pays ? Il en inaugure l'histoire. De l'ouest à l'est, l'aire géographique des informations rassemblées par Hérodote va de l'Ister, le Danube, à la Mer Caspienne dont il sait qu'elle est une mer isolée : jusqu'à lui, on la regardait comme l'extrémité d'un long golfe ouvert sur l'Océan extérieur ; après lui, on reviendra pour longtemps à cette erreur. Du sud au nord, cette aire hérodotienne s'étend jusqu'aux Hyperboréens, c'est-à-dire jusqu'aux Finnois de la Russie septentrionale. La configuration de la terre russe, Hérodote en a même une idée assez juste : « La Scythie étant « tétragone, et deux de ses côtes s'étendant le long « de la mer, l'espace qu'elle occupe vers le milieu « des terres est parfaitement égal à celui qu'elle a « le long des côtes. » Vision première de l'immense plaine russe, amorphe et massive, pareille à un quadrilatère mal dessiné. Hérodote sait également que la Scythie est le pays des grands fleuves. Il les énumère. Il commence par l'Ister, « le plus grand « de tous les fleuves que nous connaissions », et il en cite les affluents. « Au reste, on ne doit pas « s'étonner que l'Ister reçoive tant de rivières

« puisqu'il traverse toute l'Europe. Il prend sa source « dans le pays des Celtes... Et, après avoir traversé « l'Europe entière, il entre dans la Scythie par une « de ses extrémités. » Après l'Ister, le plus grand du pays est le Boristhène, le Dniepr. « Il est aussi « le plus fécond de tous les fleuves, non seulement « de la Scythie, mais du monde, si l'on excepte le « Nil. » Le dernier des huit fleuves cités par Hérodote est le Tanaïs, le Don. Son hydrographie ne va pas plus loin. Notons, cependant, qu'il connaît l'existence des vastes lacs qui sont devenus plus tard les marais de Pinsk.

Hérodote a rassemblé des renseignements exacts sur le sol et le climat. Il distingue les « terres noires », fécondes en blé, de la steppe où vivent les Scythes nomades avec leurs troupeaux. Plus au nord, il sait qu'il y a des forêts. Toujours plus au nord, sont les pays où l'hiver est rude et dure huit mois entiers. Les Scythes racontent que, là-bas, l'air est rempli de plumes blanches : c'est, interprète Hérodote, la neige qui tombe à gros flocons, et s'amoncelle tandis que les fleuves gèlent. Ainsi, nous devons à l'historien grec la première vision de l'hiver boréal et des régions arctiques.

Quelles sont maintenant les tribus qui peuplent ces plaines et ces espaces infinis ? Hérodote est abondant sur les Scythes qu'il établit entre l'Ister et le Tanaïs. Il les divise de la manière suivante : les Gréco-Scythes où nous reconnaissons la population déjà mêlée de la zone ionienne ; les Scythes laboureurs, leurs voisins les plus immédiats, dont la culture et le commerce de blé forment la principale ressource ; les Scythes cultivateurs qui sont des

fermiers sédentaires et les Scythes nomades qui sont des pasteurs de troupeaux, au service, les uns et les autres, des Scythes royaux. Ceux-ci forment un Etat organisé, descendant jusqu'au lac Maeotis et à la Taurique, entre le Dniepr et le Don. Guerriers redoutables : Darius ne parvint point à les vaincre. Hérodote nous décrit leurs coutumes barbares, les crânes dont ils se font des coupes, les sanglantes funérailles des rois et les « kourganes » qu'on leur élève.

Quant aux autres peuplades, Hérodote n'en a parlé que par ouï-dire. Le fabuleux se mêle au réel dans ce qu'il nous en rapporte. On reconnaît des tribus qui ne sont pas iraniennes comme celles des Scythes, par exemple, mais qui sont soumises à l'influence de cette race dominante. Qui sont ces êtres chauves de naissance, nez aplati, menton allongé, vivant au pied des montagnes, se nourrissant d'un fruit d'arbre dont ils expriment une liqueur noire et épaisse qu'ils mélangent avec du lait ? On les appelle Argipéens, et ils demeurent toute l'année chacun sous un arbre. Ce sont les Finnois établis dans les régions frontières de l'Oural. Hérodote relate que les Scythes ont besoin de sept interprètes pour commercer avec eux. Cela signifie que les Finnois parlent des dialectes très différents. Ils sont, nous dit encore notre historien, habillés à la mode scythe : cela veut dire qu'ils sont inscrits dans la « zone d'influence » iranienne. Et pourquoi les Scythes commercent-ils avec eux ? C'est parce que les Finnois occupent des terres dont le sous-sol contient du cuivre, de l'argent et de l'or.

Avec Hérodote — complété quant aux Scythes par les détails que renferme le *Traité sur l'air et sur*

les eaux du célèbre médecin Hippocrate — nous avons atteint l'extrême limite des connaissances que le monde grec avait rassemblées sur le nord-est de l'Europe. Connaissances de plus en plus fabuleuses et qui finissent par se perdre dans l'inconnu.

*

Ici, une question : où se trouvait pour les Grecs la limite entre l'Europe et l'Asie ?

Il est possible que, dès le VI^me^ siècle au plus tard, on ait désigné sous le nom d'Europe l'ensemble des terres situées au nord de la Mer Intérieure, des Colonnes d'Hercule jusques au petit fleuve appelé Phasis ou Phase. Rappelons que, tributaire du Pont-Euxin, le Phase, au versant méridional du Caucase, appartenait à la Colchide. Un vers devenu proverbe : « Jusqu'au Phase où des vaisseaux vient s'arrêter la course », vers dont l'auteur est inconnu, nous apprend que parfois l'on appliquait poétiquement son nom à la Colchide entière ; c'est du moins l'opinion de Strabon. L'Europe donc s'arrêtait à la rive droite du Phase ; sur la rive gauche, commençait l'Asie.

L'école ionienne, dont le fondateur fut Thalès et qui fit tant progresser la géographie et l'astronomie, vint introduire d'autres délimitations. Pour Héchatée de Milet, la première ville d'Asie est Phanagoreia sur le Bosphore Cimmérien, à l'entrée du lac Maeotis, en face de la Chersonèse, aujourd'hui Crimée. Pour Hippocrate, c'est le lac Maeotis qui sépare l'Europe de l'Asie. Quant à Hérodote, après avoir mentionné les trois continents, Europe, Asie et Libye, il ajoute : « Je ne puis conjecturer pourquoi

« la terre étant une, on lui donne trois différents « noms, qui sont des noms de femmes, et pourquoi « on donne à l'Asie pour bornes le Nil, fleuve « d'Egypte, et le Phase, fleuve de Colchide, ou, « selon d'autres, le Tanaïs, le Palus Maeotis, et la « ville de Porthmies en Cimmérie. »

Il résulte de ce passage qu'au temps du grand historien, on avait à peu près abandonné la limite du Phase pour celle du Tanaïs et du Bosphore Cimmérien. Beaucoup plus tard, on revint au Phase. Ce fut avec Eratosthène, en vertu de sa théorie des zones. Après lui, à l'époque romaine, Polybe reprend la frontière ionienne, c'est-à-dire le Tanaïs. Désormais, l'Antiquité s'en tint là. Seuls, quelques géographes rejetèrent l'idée de se servir de fleuves comme limites naturelles. C'est le cas de Strabon et c'est le cas de Ptolémée, avec Eratosthène, les deux plus grands géographes de l'Antiquité. Tout en adoptant le Tanaïs, Strabon, au livre XI de sa *Géographie*, constate l'existence d'un isthme entre la Mer Noire et la Mer Caspienne (il croit encore que celle-ci est un golfe de l'Océan), et il propose cet isthme comme zone intermédiaire entre l'Europe et l'Asie. Ptolémée, lui, fait passer la frontière entre l'Océan au nord et le Palus Maeotis au sud : tout comme Strabon et les autres, il se figure que l'Océan est beaucoup plus proche qu'il ne l'est en réalité. La carte arabe du XII^me^ siècle, qui se trouve reproduite dans l'*Atlas de géographie historique* de Schrader, nous montre encore à peu près de quelle manière les Anciens se figuraient le plateau russe : une sorte d'isthme allongé, le tétragone d'Hérodote, entre la Mer Noire et l'Océan avec lequel ils confondaient la Baltique.

VII

Retournons-nous maintenant dans l'autre direction, celle de l'ouest. De quelle manière, par quelles étapes successives, l'expansion grecque s'est-elle faite de ce côté ?

*

Ce sont encore les Ioniens, les plus intelligents et les plus hardis des Hellènes, qui ont joué le premier rôle. L'invasion des Doriens dans le Péloponnèse les avait chassés de la Grèce continentale et les avait obligés à s'installer dans les îles, puis sur les côtes de l'Asie Mineure. C'est ainsi qu'ils avaient fondé Milet. Or, ce que cette colonie ionienne fit pour l'expansion au nord-est de l'Europe, une autre colonie également ionienne va le faire pour l'ouest : Phocée.

Cette ville s'était édifiée sur la côte ouest de l'Asie Mineure, à l'embouchure du Caïque, entre le golfe d'Elée et le golfe d'Hernus ou de Smyrne. Elle tirait son nom de la Phocide, province grecque située sur le golfe de Corinthe, parce que son fondateur, l'Athénien Philogène, avait amené avec lui, lors de son émigration d'Europe en Asie, des Athéniens et aussi des Phocidiens. Phocée, qui avait deux bons ports, était située ainsi au nord de Milet, dans une situation analogue. Comme les Milésiens, les Phocéens furent donc des thalassocrates.

Leur courant se porta d'abord vers l'Adriatique. Leurs navigateurs furent les premiers à reconnaître qu'elle formait un golfe. C'était une mer que l'on évitait généralement. On s'en méfiait, on avait peur

d'être entraîné par elle dans l'Océan. On la coupait au sud, de Corcyre à la côte italienne. Pour le dire tout de suite, les Grecs ne commencèrent à s'établir sur la côte illyrienne, en la remontant, que relativement tard : au IVme siècle avant notre ère. Ce qui les attirait, ce qui attirait les Phocéens, c'était la Sicile. Elle fut bientôt garnie de villes sur les trois côtes. Puis la colonisation se porta sur l'Italie dont la pointe extrême reçut la première ce nom. Les nouveaux venus entrèrent tout de suite en contact avec les indigènes. Il en résulta un rapide essor de la civilisation urbaine dans ce que, dès le Vme siècle, on appellera la Grande Grèce : que l'on pense à l'importance de Crotone, célèbre par son école de médecine. Cette colonisation de la Sicile et de la Grande Grèce nous ramène au VIIIme siècle avant notre ère.

*

Or, au VIIIme siècle, commence en Italie, et d'abord dans le centre, la puissance des Etrusques. C'est du VIIIme au Vme siècle que leur civilisation atteint à son apogée. Les Etrusques ont fini par s'étendre sur presque toute la Péninsule, des Alpes au Golfe de Salerne. Mais c'est sur la côte de la Mer Tyrrhénienne, de la Méditerranée occidentale, qu'ils se sont établis. Ils ont négligé la côte adriatique parce qu'elle offre peu de bons ports, sauf aux deux extrémités : raison naturelle pourquoi la côte occidentale de l'Italie a joué un rôle historique bien plus important que l'orientale, Venise à part.

Les Etrusques, qui n'étaient pas un peuple marin, se trouvaient pris entre deux thalassocraties : celle

des Grecs, celle des Phéniciens, puis des Carthaginois. Au début, avec les Hellènes, les relations furent pacifiques. Les premiers colons n'étaient encore que des trafiquants, il y avait tout avantage à commercer avec eux. Peu à peu, ils tournèrent aux conquérants. Ce qui obligea les Etrusques à pratiquer une autre politique : ils s'allièrent avec les Carthaginois contre les Grecs. Ceux-ci, remontant la côte occidentale jusqu'à la hauteur de Naples, commençaient de s'installer dans le bassin de la mer Tyrrhénienne, ce qui était inquiétant pour la domination étrusque en Italie et pour le monopole carthaginois dans le bassin. A l'école des Carthaginois, les Etrusques, qui étaient d'abord des guerriers, devinrent eux-mêmes des marins. Ils arrivèrent à fournir à leurs alliés une flotte d'appoint contre celle des Grecs, des Phocéens. Vers le milieu du VI^me^ siècle, les Perses ayant attaqué les cités helléniques de l'Asie Mineure, les Phocéens avaient essayé de s'implanter en Corse où ils avaient déjà installé une colonie agricole, celle d'Alalia. Mais les Etrusques possédaient le reste de l'île et les Carthaginois tenaient la Sardaigne. D'où une bataille navale où l'on vit, pour la première fois dans l'histoire, une flotte européenne, celle des Etrusques, une flotte africaine, celle des Carthaginois, attaquer une flotte helléno-asiatique, celle des Phocéens. Celle-ci gagna la bataille, mais avec de telles pertes que les Phocéens préférèrent se retirer momentanément de la mer Tyrrhénienne. Voici ce que nous en dit Strabon : « Antiochus raconte qu'après la prise de Phocée « par Harpagus, lieutenant de Carus, tous ceux « d'entre les Phocéens qui purent s'embarquer avec « leurs familles et leurs biens le firent, et, sous la

« conduite de Creontiadès, cinglèrent d'abord vers « Cyrnos et vers Massalia ; mais ils en auraient été « repoussés et seraient venus alors fonder la colonie « d'Elée. » Elée ou Hyélé fut donc une position de repli. Cette colonie phocéenne se trouvait en Grande Grèce, en Lucanie, à l'embouchure du petit fleuve Helès, sur la côte tyrrhénienne. Elle est célèbre dans l'histoire de la philosophie grecque, parce qu'elle fut la patrie de Parménide et de Zénon, ainsi que le siège de l'école des Eléates dont l'influence sera si forte sur l'école platonicienne.

*

En citant Strabon, j'ai transcrit le nom de Massalia. C'est Marseille.

Marseille est la principale colonie phocéenne en Méditerranée occidentale, celle qui va jouer le plus grand rôle dans la découverte de l'Europe. Comme toutes les autres, elle débuta par n'être qu'un point de débarquement où les Phocéens venaient trafiquer avec les indigènes liguro-celtes. Comme l'endroit était extrêmement propice au commerce avec l'arrière-pays, grâce à la proximité du Rhône, les Phocéens y installèrent une factorerie. Celle-ci devint peu à peu une cité. Strabon nous la décrit en son livre quatrième, avec son temple consacré à Diane et sa constitution aristocratique dont il affirme qu'elle est le modèle des gouvernements. Il nous parle également de ses cales à vaisseaux et de son arsenal.

L'origine de Marseille remonte au VI^me^ siècle, son développement, au V^me^. Elle atteint son apogée au IV^me^. Elle ne tarda point à entrer en rivalité avec

Carthage, ce qui la rapprocha de Rome et la mit peu à peu sous la dépendance de celle-ci.

Marseille essaima tout le long de la côte, mais surtout en direction de l'ouest, de Monoecos, Monaco, jusqu'à Emporie qui est déjà en Hispanie, au sud du Promontium pyraeneum, le Cap Creux. De là, les Massaliotes s'installèrent peu à peu au milieu de la côte ibérique elle-même, dans la région de Valence ; enfin, entre deux territoires phéniciens-carthaginois, ils prirent pied dans la région de Malaga. Ils étaient donc tout près des Colonnes d'Hercule. Ils ne devaient point tarder à les franchir.

Auparavant, il faut noter que le rôle de Marseille dans la découverte de l'Europe ne se borne point à essaimer le long des côtes par le moyen du cabotage, mais à commercer avec l'intérieur par le moyen des cours d'eau. Je fais ici allusion d'abord au Rhône. En remontant le fleuve, la civilisation hellénique importa des « valeurs » jusque dans les Gaules, tout comme elle avait fait dans le pays des Scythes grâce aux colonies du Pont : nous savons par César que les Helvètes employaient l'alphabet grec. En même temps, les trafiquants et les voyageurs phocéens acquéraient des connaissances exactes sur la partie méridionale des Gaules, et rassemblaient des renseignements sur ce qui se trouvait au-delà. C'est probablement de cette manière qu'ils ont appris la présence dans l'Océan d'îles riches en étain.

C'était un secret commercial que les Phéniciens, puis les Carthaginois avaient jalousement gardé. Sitôt qu'ils furent en état de l'entreprendre, les Massaliotes se mirent sur leur trace. Ils organisèrent

deux expéditions maritimes sur le modèle de celle dont Carthage avait chargé Himilco.

*

Celui qu'ils envoyèrent fut Pythéas. Cet enfant de Massalia, pour ne pas dire Marseille, était un géographe et un astronome de génie. Avec un gnomon qu'il avait élevé, il était parvenu à déterminer pour sa ville une latitude dont celle de Gassendi, en 1638, ne diffère que de quelques secondes.

C'est sans doute pour cela qu'il fut choisi comme chef d'une mission chargée d'explorer les mers du Nord. Il s'embarqua donc, franchit les Colonnes, s'engagea dans l'Océan, suivit les côtes de l'Ibérie et de la Celtique, traversa la Manche, gagna la grande île des Bretons, retrouva les Cassitérides, poussa jusqu'en Irlande, entra dans le canal de Bristol et, à l'embouchure du Severn, fit des observations sur les marées qu'il attribua, deux mille ans avant Newton, à l'attraction lunaire.

Aux Cassitérides, Pythéas avait retrouvé l'étain. Il s'agissait de trouver l'ambre, second but du voyage. Il remonta la côte anglo-écossaise le plus au nord possible. Il en atteignit l'extrémité : cette pointe de l'Ecosse qui fait face aux Orcades. On a prétendu que, de là, il affronta l'Océan jusqu'à Thulé, c'est-à-dire jusqu'en Islande, ce qui est totalement invraisemblable. Il fut arrêté par des brumes épaisses qu'il compare à la substance du poumon marin.

Tel fut le premier voyage.

Le second voyage eut pour but la recherche de l'ambre. Ne l'ayant pas trouvé sur les côtes de la

Grande-Bretagne, Pythéas l'alla chercher sur celles de la Scandinavie et de la Baltique. Sans doute, avant d'affronter les détroits qui mènent dans cette mer inconnue, s'était-il muni de renseignements. Le fait est que, selon Pline, il arriva jusque chez les Guttons, peuple de la Germanie qui occupait alors la région actuelle de la Pomérélie et de Dantzig : précisément le pays de l'ambre. Pythéas, continuant à longer la côte, parvint même jusqu'en Esthonie et jusqu'à la Duna à laquelle il donne le même nom que le Don : Thanaïs. Il toucha également à l'île de Bornholm, en latin Abalus ou Baltia, aussi riche en électrum que les Cassitérides l'étaient alors en étain.

Pythéas avait écrit deux relations : c'est ce qui a permis de conclure à deux voyages. Elles sont malheureusement perdues l'une et l'autre. Les détails grâce auxquels on a pu reconstituer l'expédition, ce sont Plutarque, Strabon et Pline qui les ont sauvés. Mais Pythéas joua de malheur. La postérité lui fut contraire. Ses découvertes choquèrent-elles les idées reçues ou gênèrent-elles certains intérêts commerciaux ? Le fait est que, durant des siècles, l'opinion antique fut unanime à les contester. Il faut voir, par exemple, avec quel mépris Strabon parle de Pythéas. Il l'appelle « le plus menteur des hommes », le « charlatan de profession ». Polybe n'est guère plus tendre lorsqu'il affirme : « Hermès lui-même ne serait « pas cru, s'il prétendait avoir fait ce dont se vantait « Pythéas. » Le grand explorateur subit donc le sort d'Hérodote et de Marco Polo, mais d'une manière plus cruelle, car les récits d'Hérodote et de Marco Polo sont parvenus jusqu'à nous, tandis que les siens ont disparu. La géographie moderne

n'a point eu de peine, avec les moyens dont elle dispose aujourd'hui, à démontrer l'exactitude générale de Pythéas. Justice boiteuse. Mais le résultat de l'injustice qu'elle répara si tard fut que la brume du Nord et de l'oubli retomba tout de suite sur les découvertes du savant grec. Durant quatre siècles, jusqu'aux Romains, aucun navigateur ne pénétrera plus dans les mers qu'il avait explorées au quatrième siècle avant notre ère.

VIII

Pythéas est donc, de tous les Hellènes, celui qui pénétra le plus avant dans le Nord européen et à qui nous devons la plus grande étendue d'explorations et découvertes. Il a élargi, mais en vain, l'horizon continental. Cependant, pour nous rendre compte de l'effort grec, il faut, sans s'y arrêter, mentionner à quels autres élargissements d'horizon il parvint en Afrique et en Asie. L'Hellade était admirablement située pour que cet effort géographique réussît. Carrefour maritime des trois continents, elle-même à cheval sur l'Europe et l'Asie, elle était toute proche de l'Afrique ou du moins de ce qui était la porte d'entrée en Afrique : l'Egypte.

L'expansion grecque en Asie fut avant tout l'œuvre d'Alexandre le Grand. Mais il serait injuste d'oublier ses successeurs. Les conquêtes et les expéditions d'Alexandre incorporèrent à la géographie grecque les Indes et la Taprobane, c'est-à-dire l'île de Ceylan. Après lui, la ville qui porte son nom, Alexandrie, en devenant le foyer de la civilisation hellénistique, devint en même temps le grand centre des échanges commerciaux et des renseignements géographiques.

Quant à l'Afrique ou, comme on disait encore, la Libye, elle s'ouvrit aux Grecs à partir du moment où ils évincèrent les Phéniciens d'Egypte et intégrèrent celle-ci dans la zone de leur expansion commerciale.

Dès le VI^me^ siècle, les Hellènes sont attirés par le Delta du Nil, puis ils commencent d'essaimer sur la côte de Libye. Thalès, citoyen de Milet, mais d'origine phénicienne, semble être le premier qui soit allé puiser à la source de la civilisation égyptienne. Il en rapporta des connaissances astronomiques grâce auxquelles il put enseigner la sphéricité de la terre et la vraie cause des éclipses : rappelons ici qu'il fut le fondateur de l'école d'Ionie, et qu'il ne laissa point de donner à la géographie une impulsion décisive. Cependant, la grande colonie grecque de Cyrène est fondée en 631. La *Géographie* d'Héchatée renfermait des détails abondants sur toute la côte de Libye jusques aux Colonnes d'Hercule. C'est vers 448 qu'Hérodote séjourne en Egypte sur laquelle il nous a laissé la relation la plus complète de toute l'Antiquité. Il vit de loin l'Erythrée et l'Ethiopie ; à Cyrène, il récolta une moisson de renseignements sur la Libye. C'est lui qui nous relate la tradition — ou la légende — suivant laquelle les Phéniciens auraient fait le tour du continent noir. A peu près en même temps que Pythéas entreprenait ses explorations dans le Nord, et pour des raisons commerciales analogues, la riche et entreprenante colonie grecque de Marseille envoyait Euthymène explorer la côte extérieure de la Libye, au sud des Colonnes. Ce « chef de mission » parvint jusqu'au Sénégal. Ce que Hannon avait fait pour les Carthaginois, Euthymène le refit donc pour les Massaliens, de

même que Pythéas avait refait pour eux l'expédition d'Himilco : le parallélisme est évident ; il indique une vive concurrence économique entre les deux métropoles rivales, l'une au nord et l'autre au sud de la Méditerranée occidentale.

Les grandes explorations et les grandes découvertes de l'Antiquité grecque furent donc entreprises d'abord pour des raisons économiques. Mais les Grecs avaient le génie de la curiosité : c'est pourquoi ils furent les pères de l'esprit scientifique. Ce furent surtout l'esprit scientifique et la curiosité qui les poussèrent à explorer le monde : nous en avons la preuve vivante dans Hérodote. Il en résulte un progrès parallèle de l'astronomie et de la géographie. A son tour, ce progrès, traduit en moyens techniques, facilita, et la navigation, et les explorations. La doctrine de la sphéricité terrestre et la théorie des zones physico-géographiques développées par l'Eléate Parménide, la nouvelle carte établie par Erastothène, tout cela fut d'une importance décisive.

*

Qu'était l'Europe pour un Hellène cultivé, à partir du IV^me^ siècle avant notre ère, par exemple, pour un Aristote, mort en 321 ? La terre formait une sphère immobile au centre de l'univers, soutenue par le ciel. L'ensemble des régions habitables et habitées avait nom l'Oecumène. Les seules contrées où puissent vivre les hommes étaient celles de la zone tempérée. A vrai dire, on avait déjà l'idée qu'il y avait encore des sociétés humaines au-delà de l'Egypte et même de l'Ethiopie. Cependant, on

estimait que le Nord était trop froid et le Sud trop chaud pour que la vie humaine y fût possible. Les trois continents, on les voyait comme une île immense, baignée de tous côtés par l'Océan. Quant à l'Europe, on la regardait comme le plus grand des trois. On se la représentait étroite et allongée. D'ailleurs, on n'en connaissait bien que la partie méditerranéenne. Encore se trompait-on sur les formes. On comparait le Péloponnèse à une feuille de platane, la Sicile, à un triangle, la Sardaigne, à une semelle, l'Ibérie, à une peau de vache ; la péninsule italique, on la prenait pour un triangle.

En somme, l'Europe se ramenait à trois grandes presqu'îles séparées par des golfes profonds. Au-delà, on entrait peu à peu dans l'inconnu : le pays des Scythes et le pays des Celtes. Le pays des Scythes était moins vague que celui des Celtes. Autrement dit, le grand mystère, c'était l'intérieur de l'Europe occidentale, comme le sera encore au XIX^{me} siècle le centre de l'Afrique. Du lac Maeotis, par les Colonnes d'Hercule, jusqu'à l'Armorique, on distinguait assez bien les côtes. On n'ignorait pas l'existence des îles Britanniques, et l'on pressentait qu'il y avait encore d'autres îles dans l'Océan boréal : Thulé. Mais on n'était pas au clair sur la géographie de la Celtique. On disait que l'Ister, le plus grand des fleuves européens, la traversait, coulant comme tous les autres fleuves européens, du nord vers le sud, sur la pente arrondie de la sphère. Pour Aristote, l'Ister sortait de la Pyrène, la plus haute montagne de la Celtique : est-ce une confusion entre les Pyrénées et les Alpes ? Du mont Pyrène sortait également le Tartessos, lequel est le Guadalquivir. Pour d'autres,

Pyrène était une ville. On apprend dans les *Argonautiques* — cette fois-ci le poème d'Apollonios de Rhodes — qu'une rivière reliait l'Ister à l'Adriatique, et qu'il y avait, en outre, un grand fleuve à trois branches dont la première se nommait Eridan et se jetait dans l'Adriatique, dont la seconde se nommait Rhône et se jetait dans la Méditerranée, dont la troisième se nommait Rhin et se jetait dans l'Océan. Le poème panhellénique et quasi nationaliste d'Apollonios s'inspire des géographes et des voyageurs. On en retire l'impression que, par le Rhône et l'Eridan, le trafic arrivait à remonter jusque dans l'actuel Plateau suisse. Le fleuve à trois branches évoque entre ses sources la Doire baltée, la Dranse, l'Arve, les lacs Léman, de Neuchâtel et de Bienne que reliaient alors des étangs intermédiaires, la Venoge, la Thièle, l'Aar et le Rhin jusques au coude d'Istein : tout un complexe d'eaux alpines et subalpines, tout un puzzle de bassins. Même confusion en orographie. Aristote connaît cependant l'existence des Monts Arcyniens où il est facile d'avérer la Forêt hercynienne, la Germanie centrale. Enfin, on lui a relaté qu'au nord des Scythes, il y avait les Monts Riphées d'où sortaient tous les fleuves et rivières du tétragone hérodotique : sans doute l'Oural.

Voilà comment le monde grec voyait à peu près le monde au moment où les Romains entrèrent en scène.

*

Les Hellènes eurent-ils l'idée qu'il pouvait y avoir au-delà de l'Océan des terres inconnues, habitées par

des hommes ? Pour être complet, c'est la dernière question que nous avons à nous poser ici.

L'opinion des Anciens a, comme on le sait, beaucoup varié sur la forme de la terre. Pour Anaxagore, elle était plate, elle flottait dans l'air. Pour Anaximène, elle ressemblait à une table. Anaximandre se la représentait, lui, comme un disque convexe : on lui attribue, d'ailleurs, l'hypothèse que la terre est le centre du monde. D'autres, selon Platon, se la figuraient comme une « large huche ». Mais, à partir du moment où les Ioniens, les premiers, attribuèrent à la terre une forme sphérique, on devait nécessairement arriver à concevoir la possibilité d'autres continents.

Cette possibilité, Platon, dans le *Phédon*, la fait exprimer par Socrate : « Je me figure en premier « lieu », dit le Sage en conversant avec Simmas, « que, « si la terre est au milieu du ciel et de forme sphéri- « que, elle n'a aucun besoin, pour ne point tomber, « de l'air, ni d'aucune nécessité de ce genre ; mais « l'homogénéité du ciel avec lui-même suffit de « tous côtés à la soutenir, ainsi que l'équilibre de la « terre elle-même. » Socrate ajoute : « Je suis de « plus en plus convaincu que la terre est très vaste « et que nous qui habitons du Phase aux Colonnes « d'Hercule, nous n'en habitons qu'une petite partie, « vivant tout autour de la mer, comme des fourmis « et des grenouilles autour d'un marécage, et qu'il « y a par ailleurs divers et nombreux peuples qui « habitent beaucoup d'autres contrées semblables. »

Pour les Grecs, le monde nouveau et inconnu avait un nom : l'Atlantide. On racontait, Platon en particulier, que cette île immense était située en

face des Colonnes d'Hercule, qu'un peuple guerrier en était sorti pour attaquer les Grecs, que ceux-ci avaient eu beaucoup de peine à le repousser et qu'enfin, en une nuit et un jour, la mer avait englouti l'Atlantide. Selon Platon, ce cataclysme aurait eu lieu vers l'an neuf mille.

Il n'y a pas lieu, ici, de disserter sur l'Atlantide. Faut-il y voir, avec Bérard, l'île de Calypso ? ou une île réellement disparue sous les flots, dont les îles du Cap Vert, de Madère, des Canaries et les Sargasses marqueraient encore la place ? ou même encore le continent américain ? Ce qui nous intéresse, c'est l'idée, l'intuition dont l'Atlantide est le symbole.

Désormais, cette idée que le monde habité ne se limite point à l'Europe, à l'Asie et à la Libye, ne quittera plus l'esprit des hommes jusques aux grandes découvertes des XV^me^ et XVI^me^ siècles. Ce fut encore le mérite des Grecs de lui avoir apporté sa première base scientifique. Eratosthène, le célèbre bibliothécaire d'Alexandrie, né à Cyrène vers 276 avant notre ère et mort en 196, fit, en effet, accomplir à la géographie un progrès décisif. Ce disciple d'Aristote ne se contenta point d'adopter à la suite de son maître la théorie de la sphéricité. Il y ajouta, comme une conséquence à la fois logique et naturelle, la théorie des zones. Pour Eratosthène, si la terre est sphérique, la zone tempérée doit être habitée et habitable sur tout le pourtour, là du moins où elle n'est pas occupée par des mers.

Les Romains reviendront avec plus d'insistance encore et plus de précision, on dirait presque avec plus de nostalgie, sur cette idée du Nouveau Monde.

CHAPITRE IV

La réponse des conquérants romains

Fiat Urbs Orbis.

Donc, les Grecs, ces marins, ont découvert l'Europe de l'extérieur, par les côtes. Les Romains, ces soldats, vont achever de la découvrir de l'intérieur, par les terres.

Du Palus Maeotis jusques à la Baltique, les Grecs ont tracé le contour de l'Europe. Ce cadre, aux Romains de le remplir.

Les Grecs ont colonisé. Les Romains vont, eux, conquérir.

Les Grecs ont établi des lignes de navigation. Les Romains, eux, vont établir un système de routes.

I

Les Romains n'étaient pas des navigateurs. Mais il a bien fallu qu'ils le devinssent, car ils avaient besoin d'une flotte pour transporter leurs troupes, les convoyer, appuyer les opérations militaires, assurer les communications, faire la police de la Méditerranée quand elle sera un lac romain. Ils n'étaient pas non plus des inventeurs : ils ne feront accomplir aucun progrès à la marine ; ils n'ajouteront rien, ou presque rien, à l'art nautique de leurs maîtres, les Carthaginois et les Grecs. Au reste, la flotte romaine, c'est une flotte grecque. Dans ce domaine encore, les vaincus ont fait la conquête de leurs vainqueurs.

*

Comment les Romains furent-ils appelés à sortir de la péninsule, à inaugurer la conquête du monde ? Par leur lutte contre une puissance maritime, Carthage.

Rappelons ici quelques dates. La première guerre punique commence en 264 avant notre ère ; en 241, les Carthaginois abandonnent la Sicile ; en 238, ils perdent leurs deux colonies de Corse et de Sardaigne ; en 218, commence la seconde guerre punique; Hannibal passe les Pyrénées et les Alpes ; en 217, il est victorieux au lac Trasimène et en 216, à Cannes ; en 203, Scipion est en Afrique ; en 202, il bat Hannibal à Zama ; en 149, débute la troisième guerre punique ; en 146, Scipion-Emilien détruit la ville de Carthage.

Désormais, les Romains n'ont plus de rivaux sérieux dans le monde méditerranéen. En deux siècles, ils vont édifier leur empire. Ici, des dates encore. Dès 218, commence la longue et pénible conquête de l'Ibérie, intimement rattachée à la seconde guerre punique. A partir de la bataille de Pydna, en 168, les Romains prennent pied en Illyrie ; à partir de 157, pénétration en Dalmatie. En 148, les Romains réduisent la Macédoine. En 133, Attale III leur lègue son royaume de Pergame. A partir de l'an 100, on les voit entrer dans les régions du bas Danube. En 96, ils se font léguer le royaume de Cyrène en Afrique. De 88 à 63, leurs guerres contre Mithridate les amènent dans le Pont et l'Arménie. En 63, Pompée s'empare de Jérusalem, organise la Syrie en province, fixe l'Euphrate comme frontière entre les Parthes et les Romains. De 58 à 50, César conquiert les Gaules. En 31, Rome gagne

la bataille d'Actium et en 30, après le suicide d'Antoine et de Cléopâtre, l'Egypte est province romaine. En 29, dans la Thrace, Marcus Crassus défait les Gètes. De l'an 12 à l'an 9, ce sont les campagnes de Drusus en Germanie, et les Romains parviennent jusqu'à l'Elbe ; en 7, Auguste incorpore à l'empire la Rétie et la Vindélicie. Mais il faut nous arrêter au début de l'ère chrétienne.

A la fin de la République, toute la Méditerranée se trouve bordée de possessions romaines. Quant à la conquête impériale, sa plus grande extension ira de l'Ecosse au Golfe Persique, du Nil à l'Elbe, de l'Atlas au Danube et de l'Atlantique au Pont-Euxin.

Toute nouvelle conquête de Rome était en même temps une nouvelle conquête de la géographie. Elle étendait l'horizon de l'Europe et du monde. Comme le dit Vivien de Saint-Martin, « Rome se vit la « maîtresse de pays qu'elle connaissait à peine et « dont les Grecs eux-mêmes n'avaient qu'une très « faible notion. » Les Romains étaient des organisateurs et des constructeurs. Ils avaient le sens pratique des terriens et le génie gouvernemental des patriciens. On ne trouve guère chez eux la curiosité scientifique des Grecs, ni leur goût de la spéculation philosophique. C'est pourquoi ils font avancer l'Europe par d'autres méthodes et d'autres moyens. L'administration civile accompagne les armées romaines et commence derrière elles, immédiatement, son travail. Un service de renseignements, établi avec beaucoup de méthode et d'habileté, avait déjà préparé l'occupation tout en dirigeant les opérations militaires. On réunissait ainsi des informations de toute nature, notamment sur l'étendue et la con-

figuration du sol, sur les ressources naturelles, sur le chiffre de la population. Ces informations étaient transmises à Rome pour être étudiées, classées : des historiens comme Tite-Live ou Polybe ont certainement eu accès à ces archives. En même temps, sur place, on établissait des postes et le génie romain se mettait sans délai à la construction des voies. Chaque armée était accompagnée, en effet, d'ingénieurs et de *mensores*, d'arpenteurs. Enfin, dès qu'une région était occupée, on y établissait un service spécial de renseignements pour toutes les régions voisines qui ne l'étaient pas encore.

*

Grâce à de telles méthodes, il est facile de comprendre comment, en un temps relativement court, l'empire romain fut fondé et se confondit lui-même avec le monde : *fiat urbs orbis*. La centralisation et l'étatisme romain devinrent, à la longue, ruineux, épuisants pour l'Orbis et pour l'Urbs elle-même. Encore faut-il voir l'autre côté des choses et reconnaître ce fait historique : si l'empire n'avait pas eu pour capitale Rome, il n'aurait pu ni s'établir ni se maintenir, il ne serait pas devenu, peu à peu, l'Europe. Car l'Europe est l'œuvre de l'organisation romaine. Les voies impériales ont été son système sanguin. Mais tout système sanguin suppose un cœur.

C'est du cœur, de Rome, que partit l'ordre de procéder au relèvement topographique et au mensurage général de l'imperium. Cette opération gigantesque fut commencée en 44 avant le Christ,

par ordre de Jules César et l'année même de son assassinat ; elle fut poursuivie sous son neveu Auguste et fut achevée en l'an 19, Marcus Vipsanius Agrippa, gendre de l'empereur, étant premier ministre et chargé de la diriger.

Agrippa était l'homme qu'il fallait pour conduire et mener à chef une telle entreprise. Il avait décidé la victoire d'Actium. Il était le général à qui l'on confiait les expéditions difficiles et lointaines, en Grande-Bretagne comme sur le Pont-Euxin. Lorsque le travail fut achevé, il traça lui-même le plan d'un portique sous lequel on devait placer la première carte du monde romain, mais il mourut avant que ce monument d'architecture fût debout. De ce portique rien ne subsiste d'ailleurs. La carte est perdue, ainsi que les commentaires qu'Agrippa lui-même avait rédigés. Sur tout cela, nous n'avons que le bref témoignage de Pline et celui, un peu plus circonstancié, du cosmographe Ethicus, lequel vivait dans la seconde moitié du IV^{me} siècle après le Christ.

II

Donc, sous la domination romaine, la science géographique opère un nouveau bond en avant. Mais elle reste une science grecque. Lorsque Cicéron, à qui la politique imposait parfois des loisirs, songeait à composer un traité de géographie d'après Eratosthène, il écrivait en caractères grecs le mot dans une de ses *Epistolae ad Atticum*. De fait, les trois grands géographes de l'époque sont des Grecs : Polybe, Strabon et Ptolémée.

*

Polybe est né à Mégalopolis en Arcadie, entre 210 et 205 avant Jésus-Christ ; il est mort vers 125. En 168, il fut un des mille otages que le Sénat exigea des Achéens. Il vécut seize ans à Rome qu'il adopta et qui l'adopta. Il y fréquenta les Scipions, connut presque toute l'aristocratie. Lorsqu'il fut libéré, il rentra en Grèce, mais ne laissa point de retourner souvent dans la capitale. Polybe est donc un Grec romanisé. On le range parmi les grands historiens, mais il est aussi un grand géographe. Il adapte la géographie aux temps nouveaux, c'est-à-dire aux intérêts et aux exigences de la politique et du commerce. Entre les années 145 et 130, il a visité presque tous les pays du pourtour méditerranéen. Cet esprit sérieux, positif, un peu sec, est aussi sûr que possible. Il critique ses sources, contrôle ses renseignements. L'ouvrage qui l'a immortalisé porte comme titre *Istoriai*, « les Histoires ». Le sujet principal en est les événements des soixante-quinze années qui s'étendent entre la seconde guerre punique en 221 et la prise de Corinthe en 146. Les cinq premiers livres seulement nous sont parvenus au complet ; des treize suivants, nous possédons de longs extraits ; des vingt-deux derniers, nous n'avons que des fragments.

Polybe est un homme qui ne veut pas tirer la science des livres, mais de la vie. Ce principe l'a conduit à être autant géographe qu'historien. C'est ainsi que, pour étudier les opérations d'Hannibal, il a tenu à parcourir lui-même les Alpes. En son temps, on n'entreprenait de tels voyages que lorsqu'on y était forcé : dans ce cas, on se hâtait de traverser les cols et les vallées. Si les montagnes n'ont jamais arrêté les primitifs, les Anciens, en revanche, les

craignaient plutôt. Surtout les Alpes dont les Grecs ne se sont jamais approchés, sauf peut-être les Phocéens de Marseille. L'entreprise d'Hannibal, qui fut d'une audace inouïe, surprit les Romains, mais elle leur enseigna que ces hauteurs inaccessibles en apparence ne constituaient pas un obstacle insurmontable. On peut dire que le Carthaginois fit entrer les Alpes dans l'histoire romaine. Polybe, qui a donc vu les Alpes à sa suite, affirme en toute assurance que tout ce que l'on en a dit jusqu'alors est mensonge et rêverie.

*

Nous devons à Strabon le premier traité de géographie complet que l'Antiquité nous ait légué intégralement. Je l'ai déjà tant cité, j'y ai déjà tant puisé que je n'ai plus besoin de caractériser ici, et l'ouvrage, et l'auteur. Rappelons que l'ouvrage est en dix-sept livres et que l'auteur est un Grec du Pont, né vers l'an 60 avant notre ère. Disciple de Polybe, esprit positif comme lui, mais plus étroit, Strabon a vu tout le règne d'Auguste et une partie de celui de Tibère.

Ce qui nous intéresse dans Strabon, c'est qu'il nous a donné la première vue générale de l'Europe. Ce n'est pas une description suivie. Pour l'avoir au complet, il faut rassembler des passages qui se trouvent dans différents livres, mais surtout dans le second.

« Entourée d'eau, comme elle l'est, de tous côtés,
« notre terre habitée offre différents golfes ou
« enfoncements qui s'ouvrent sur la Mer Extérieure,
« c'est-à-dire sur l'Océan même. Dans le nombre,
« on en distingue quatre d'une très grande étendue :
« celui du nord a reçu le nom de Mer Caspienne

« (ici, l'on constate que Strabon est revenu à une « erreur qu'Hérodote avait réfutée, mais que les « explorateurs d'Alexandre avaient remise pour « longtemps en honneur) ; on l'appelle quelquefois « aussi Mer Hyrcanienne ; le second et le troisième, « appelés Golfe Persique et Golfe Arabique, sont « formés par la Mer du Sud et se trouvent situés « juste à l'opposite, l'un de la Mer Caspienne, « l'autre de la Mer du Pont. Quant au quatrième, qui « surpasse de beaucoup les autres en étendue, il « est représenté par la Mer Intérieure, que nous « nommons habituellement Notre Mer. Elle com- « mence à l'ouest, au détroit des Colonnes d'Hercule, « et se prolonge vers l'est, avec une largeur variable, « pour se partager à la fin en deux golfes ou bassins « distincts, l'un à gauche, qui est le Pont-Euxin, « l'autre à droite, qui comprend lui-même la Mer « d'Egypte, la Mer de Pamphylie et le Golfe d'Issus « (autrement dit, la Méditerranée orientale). Les « embouchures de ces différents golfes formés par « la Mer Extérieure sont extrêmement étroites, « surtout celle du Golfe Arabique (Mer Rouge) et « celle de la Mer Intérieure, laquelle avoisine les « Colonnes d'Hercule. Celles des deux autres le « sont comparativement moins. Et maintenant, les « terres qui enserrent ces grands golfes se divisent « en trois parties. De ces trois parties, l'Europe est « celle dont la forme est le plus irrégulière, et la « Libye, celle dont la forme l'est le moins. Quant à « l'Asie, on peut dire qu'à cet égard, elle tient le « milieu entre les deux autres. »

« En entrant dans le détroit des Colonnes d'Hercule, « on se trouve avoir, à droite, la côte de Libye qui

« s'étend ainsi jusqu'au Nil, et, à gauche, en face de « la Libye, la côte d'Europe, laquelle s'étend jusqu'au « Tanaïs, pour se terminer, comme la Libye, à la « frontière de l'Asie. »

« Le canal que forme l'embouchure du Maeotis, ou, « comme on l'appelle d'ordinaire, le Bosphore « Cimmérien, sert de limite entre l'Europe et « l'Asie. Et le cours du Tanaïs continue la séparation, « car ce fleuve, qui vient du nord, tombe dans le « Maeotis juste en face du Bosphore. » Ajoutons que, pour Strabon, la longueur de l'Europe est moindre que la longueur de la Libye et celle de l'Asie réunies.

Comment, toujours selon notre auteur, l'Europe fut-elle découverte ?

« Alexandre nous a révélé en quelque sorte une « grande partie de l'Asie et, dans le nord de l'Europe, « tout le pays jusqu'à l'Ister (Danube). Les Romains, « à leur tour, nous ont révélé tout l'occident de « l'Europe jusqu'à l'Albis (Elbe), fleuve qui partage « en deux la Germanie, sans compter la région qui « s'étend au-delà de l'Ister, jusqu'au fleuve Tyras « (Dniestr). Quant à la contrée ultérieure jusqu'aux « frontières des Maeotes et à la partie du littoral qui « aboutit à la Colchide, c'est par Mithridate Eupator « et par ses lieutenants que nous les connaissons. « Enfin, grâce aux Parthes, l'Hyrcanie, la Bactriane « et la portion de la Scythie qui s'étend au-dessus de « ces deux contrées. »

L'horizon géographique de Strabon est donc celui de l'empire romain au temps d'Auguste. C'est dire qu'il s'est considérablement élargi. Sur l'Ibérie, les Gaules, les Helvètes, les Rètes ; sur la Germanie, la région danubienne, la Thrace, notre géographe

nous apporte des renseignements abondants et généralement sûrs. Il est évident que les pays qu'il sait le mieux sont l'Italie, la Grèce, l'Egypte et l'Asie Mineure : il y a voyagé. Mais l'Europe de Strabon n'en a pas moins ses limites. Au nord, il connaît la Grande-Bretagne, il a quelque idée de l'île d'Ierné, qui est l'Irlande ; il a ouï dire de la mystérieuse Thulé. Du côté des Germains, il s'arrête à l'Elbe. Quant aux peuples qui habitent au-delà, il déclare qu'on les ignore.

« La Germanie septentrionale borde l'Océan et « nous est parfaitement connue depuis les bouches « du Rhin, où elle commence, jusqu'à l'embouchure « de l'Elbe. Ces principaux peuples sont les Sugambres « (Sicambres), et les Cimbres. En revanche, toute la « contrée au-delà de l'Elbe qui avoisine l'Océan nous « est complètement inconnue. Nous ne voyons pas, « en effet, qu'aucun des anciens navigateurs se soit « avancé vers l'est le long des côtes de l'Océan « jusqu'à l'entrée de la Mer Caspienne, et les « vaisseaux romains n'ont pas encore dépassé « l'embouchure de l'Elbe. »

Pour Strabon, en marchant toujours à l'est de l'Elbe, on doit arriver au Boristhène et au rivage septentrional du Pont-Euxin. « Mais quels sont les « peuples qui habitent au-delà des Germains propre- « ment dits et de leurs plus proches voisins ? » Il nomme les Bastarnes, tribus intermédiaires entre les Germains, les Slaves et les Celtes, et qui s'étendaient de la Vistule au Danube. Il nomme encore les lazigues, qui étaient des Sarmates établis entre les Carpathes et le Danube. Strabon, d'ailleurs, est prudent quand il s'agit de fixer l'habitat de ces peuples.

Il se demande « s'ils descendent jusqu'au bord de « l'Océan, ou s'il existe le long de l'Océan comme une « zone intermédiaire que le froid ou telle autre cause « rend inhabitable. » Il se demande encore « s'il n'y « aurait pas, à partir des bouches de l'Elbe, entre « la mer et les Germains orientaux, des peuples « d'une autre race établis là à demeure : » c'est pressentir les Slaves. Il ajoute enfin « que la même « obscurité plane sur toutes les nations du Nord « faisant suite aux Germains. » Ce qui l'amène à rejeter comme des mensonges les renseignements de Pythéas et même d'Hérodote.

N'empêche que Strabon est, après Hérodote, mais avec plus de précision, de vérité que lui, le géographe de l'Antiquité qui a le mieux connu et le mieux rendu le « monde russe ». A son époque, ce monde a subi une transformation profonde : les Sarmates ont remplacé les Scythes, les Germains se sont avancés vers les terres noires. C'est au temps de Strabon que le nom de Sarmatie commence de se substituer à celui de Scythie. Il est d'ailleurs excusable de confondre Sarmates et Scythes, car ces peuples, tous deux d'origine iranienne, se ressemblent.

Les Sarmates ont refoulé alors les Scythes vers le Danube. Leur tribu la plus importante est celle des Roxolans, sur laquelle Strabon nous apporte des détails inquiétants pour ses lecteurs. Les Roxolans appartiennent aux races *hamaxèques*, c'est-à-dire nomades. Ils ont une réputation de grande bravoure. Ils portent des casques et des corselets en cuir vert. Leurs armes offensives sont la lance, l'arc et l'épée. Leurs tentes sont en feutre et « solidement fixées sur « les chariots dans lesquels ils passent leur vie. Tout

« autour sont les troupeaux qui leur donnent le « lait, le fromage et la viande dont ils se nourrissent. « Ils ne font guère eux-mêmes que de les suivre de « pâturage en pâturage, quittant au fur et à mesure « les lieux dont l'herbe est épuisée et campant, « l'hiver, dans les marais qui bordent le Maeotis, « l'été, au beau milieu des plaines. »

Une autre tribu sarmate est celle des Alains. Strabon ne la voit pas encore. Celui qui la décrira, au moment où l'empire commencera de s'écrouler, aura nom Ammien Marcellin. Mais déjà, en lisant Strabon, l'on sent que les invasions se préparent.

En résumé, l'Europe de Strabon n'est guère que la moitié de l'Europe totale. Elle restera celle des Romains jusqu'au grand ébranlement du V^me^ siècle.

Strabon n'en a pas moins reconnu les avantages naturels de notre continent. Il est pour lui le premier des trois. La raison en est « les conditions éminem- « ment favorables dans lesquelles la nature l'a placé « pour le développement moral et social de ses habi- « tants, conditions qui lui ont permis de faire partici- « per les autres continents à ses propres avantages. »

Grâce au climat, en effet, l'Europe est tout entière habitable, « à l'exception d'une faible portion de son « étendue, où le froid empêche qu'on habite. Cepen- « dant, même dans les régions froides et monta- « gneuses, l'intelligence des habitants et leur ingé- « niosité ont vaincu la nature et permis à la civilisa- « tion de se développer. » Il faut citer la suite, une page entière, parce que cette page, d'ailleurs fort belle, est la première expression complète que nous ayons rencontrée dans les auteurs anciens, du sentiment européen, de l'unité européenne :

« C'est ainsi que les Grecs ont réussi à faire des « montagnes et des rochers où ils étaient confinés « un beau et agréable séjour, grâce à leur adminis- « tration prévoyante, à leur goût pour les arts et « à leur parfaite entente de toutes les conditions de « la vie matérielle. Les Romains, de leur côté, après « avoir incorporé à leur empire maintes nations « restées jusque-là sauvages par le fait des pays « qu'elles occupaient et que leur âpreté naturelle, « leur manque de ports, la rigueur de leur climat ou « telle autre cause rendaient presque inhabitables, « sont parvenus à les tirer de leur isolement, à les « mettre en rapport les unes avec les autres, et à « ployer les plus barbares aux habitudes de la vie « sociale. Mais, dans le reste de la partie habitable, « là où le sol de l'Europe est uni et son climat tem- « péré, la nature semble avoir tout fait pour hâter « les progrès de la civilisation. Comme il arrive, en « effet, que dans les contrées riantes et fertiles, les « populations sont toujours d'humeur pacifique, « tandis qu'elles sont belliqueuses et énergiques dans « les contrées les plus pauvres, il s'établit entre les « unes et les autres un échange de mutuels services, « les secondes prêtant le secours de leurs armes aux « premières qui les aident à leur tour des pro- « ductions de leur sol, des travaux de leurs artistes « et des leçons de leurs philosophes. En revanche, « on conçoit tout le mal qu'elles peuvent se faire « pour peu qu'elles cessent de s'entraider ainsi, « l'avantage, dans le cas d'un conflit, devant être, « à ce qu'il semble, du côté de ces populations tou- « jours armées et toujours prêtes à user de violence, « à moins pourtant qu'elles ne succombent sous le

« nombre. Eh bien ! à cet égard, là encore, l'Europe « a reçu de la nature de grands avantages. Comme « elle est, en effet, toute parsemée de montagnes « et de plaines, partout les populations agricoles et « civilisées y vivent côte à côte avec les populations « guerrières, et les premières, j'entends celles qui « ont le caractère pacifique, étant les plus nom- « breuses, la paix a fini par y prévaloir universelle- « ment, d'autant qu'on peut dire que les conquêtes « successives des Grecs, des Macédoniens et des « Romains n'ont fait elles-mêmes que la servir et « la propager. Il s'ensuit aussi qu'en cas de guerre, « l'Europe est en état de se suffire à elle-même, « puisque, à côté d'une population nombreuse de « cultivateurs et de citadins, elle compte beaucoup « de soldats exercés. Un autre de ces avantages, c'est « qu'elle tire de son sol les produits les meilleurs et « les plus nécessaires à la vie, et de ses mines les « métaux les plus utiles. Restent donc les parfums « et les pierres précieuses qu'elle est obligée de tirer « du dehors, mais ce sont là des biens dont on peut « être privé sans mener pour cela une existence plus « misérable que ne l'est en somme celle des peuples « qui en regorgent. Ajoutons enfin qu'elle nourrit « une très grande quantité de bétail et fort peu de « bêtes féroces, et nous aurons achevé de donner de « la nature de ce continent une idée générale. »

*

Strabon est, pour la connaissance du monde romain, de l'Europe au temps d'Auguste, l'auteur le plus important de l'Antiquité. Mais il est encore un nom plus grand que le sien : celui de Ptolémée.

Claude Ptolémée vécut autour de l'an 140 après le Christ. C'est un Grec de la Basse-Egypte. Il ne sortit guère d'Alexandrie. Sous la domination de Rome, cette ville gréco-asiatique maintenait toujours son rang de centre commercial et scientifique.

Ptolémée passe pour le plus grand géographe de l'Antiquité. En réalité, il n'était pas géographe, mais astronome et géomètre. C'est par la géométrie et l'astronomie qu'il fut amené à faire œuvre géographique.

Cette œuvre est célèbre sous le nom de *Géographie de Ptolémée*. J'ai sous les yeux son édition moderne la plus récente, par Charles Muller : deux volumes édités à Paris chez Firmin Didot, en 1883. Auparavant, Ptolémée avait publié un *Traité complet d'astronomie*, traduit en arabe au IX^me^ siècle et qui passa en Occident avec son titre arabe, l'*Almageste*. Jusques à Copernic, Ptolémée resta, grâce à cet ouvrage, l'oracle de l'astronomie.

Mais qu'est-ce que la *Géographie* ? C'est la carte du monde au temps de Ptolémée. De même que l'*Almageste* reprend l'œuvre d'Hipparque, le plus grand astronome grec avant notre Alexandrin, et encore après lui (Hipparque découvrit la précession des équinoxes et construisit l'astrolabe), de même la *Géographie* reprend, corrige et augmente l'œuvre de Marin de Tyr, géographe phénicien qui vivait entre Pline et Ptolémée. Marin nous donne, en huit livres, d'abord une introduction à l'art de dresser ou de lire les cartes, puis le catalogue de toutes les localités de quelque importance du monde connu. Ptolémée, lui, a enregistré dans ses tables environ huit mille noms, chacun avec sa latitude et sa longitude.

« C'est, écrit Vivien de Saint-Martin, la conversion « perpétuelle des éléments itinéraires en notations « astronomiques qui constitue la méthode de Pto- « lémée. »

Peu importe que celui-ci ait accumulé les erreurs. A un moment de l'histoire où l'horizon géographique ne cessait de s'ouvrir, où ne cessaient d'affluer des renseignements nouveaux et des connaissances nouvelles, son mérite fut d'avoir refait la carte du monde en utilisant d'une manière scientifique tout cet amas de matériaux. « Si l'on n'avait pris le soin, écrit Vidal « de Lablache, de recueillir et de consigner des « renseignements que livraient au jour le jour les « expéditions commerciales ou militaires, d'en déga- « ger les données géographiques précises, il ne serait « résulté de ces découvertes qu'un fatras de noms « que la carte n'aurait su comment rapporter à ses « cadres, une confusion qui aurait compromis « l'œuvre scientifique dont Ptolémée, si sobre « d'ordinaire, parle avec un véritable accent d'enthou- « siasme. » Les cartes qui accompagnent les éditions de Ptolémée élargissent dans toutes les directions les limites du monde connu : en Asie, jusque vers Singapour, et même au-delà encore, jusqu'à Java et Sumatra, en Afrique, jusque vers le sud-ouest du Fezzan et Zanzibar. Au Nord européen, des peuples que n'avait pas connus Tacite, apparaissent sur la Baltique orientale, ainsi que les Slaves dans les plaines sarmates, sans oublier que Ptolémée trace le cours de la Volga et refait de la Caspienne une mer intérieure.

Désormais, pour des siècles, il n'y aura qu'un atlas : celui de Ptolémée. Et voici une généalogie à

établir. On ne peut douter que des cartes n'aient complété, dès l'origine, l'œuvre du grand Alexandrin. Il semble que des copistes ultérieurs aient négligé de les reproduire. Au V^me^ siècle, trois cents ans après Ptolémée, un nommé Agathodaemon entreprit de les reconstituer. Vers le milieu du XV^me^, le bénédictin Donis en dessina d'autres, plus nettes, qui furent gravées sur bois pour l'édition latine imprimée à Ulm en 1482. Quatre ans plus tôt, Arnold Buckinck les avait déjà gravées sur cuivre. En 1540, Sébastien Munster refit tout le travail pour l'édition de Bâle. Enfin, en 1578, Mercator reprit l'ensemble : son œuvre rejeta dans l'oubli les autres éditions.

Jusqu'au XVIII^me^ siècle, jusqu'à la réforme de la Mappemonde qu'entreprit Delisle, de 1700 à 1723, et que Bourguignon d'Anville mit au point en 1761, l'atlas de Ptolémée a régné souverainement sur tous les autres. Même ceux du XVII^me^, qui marquent pourtant un tel progrès, dépendent encore de lui. On le complète, on le pousse plus avant, on le rectifie ; généralement, on trouve dans le même recueil de cartes celles de Ptolémée et de plus modernes, ce qui permet d'amusantes comparaisons ; mais on reste dans le sillage du maître. Que j'en ai feuilleté, en préparant ce livre, de ces lourds et magnifiques atlas du XVI^me^ et du XVII^me^ siècle, coloriés à la main, ornés de vignettes et de cartouches, avec des pages de titres chargés de figures mythologiques, d'allégories et d'écussons ! Une de ces éditions « en partie double » est l'*Atlas de Ptolémée*, de Waldseemuller, 1522. Dans la partie « ptolémaïque », on voit une Ecosse perpendiculaire à l'Angleterre et

qui dessine avec elle une équerre, de telle façon que l'Islande se trouve au nord-est. La Mer Noire et la Mer d'Azov forment une sorte de poire qui pend à la tige du Don. La Crimée est une île. Une chaîne de montagnes partage la Russie en deux, comme si, en diagonale, elle joignait l'Oural aux Carpathes. La Baltique, longue et mince comme un canal, est presque parallèle à la Méditerranée. Le Groenland sort de la Russie et, formant golfe avec la péninsule scandinave, s'allonge comme une saucisse vers une Amérique invraisemblable. On voit combien, au XVI^me^ et au XVII^me^ siècle, les géographes hésitaient encore sur la limite entre l'Europe et l'Asie, tantôt poussant la première jusqu'à l'Obi, tantôt prolongeant la seconde jusqu'à la Volga.

*

La trace profonde de l'histoire et de la géographie antiques, on la suit donc jusque vers le milieu du XVIII^me^ siècle. C'est une double piste : scientifique, fabuleuse. On dépendra, non seulement de Ptolémée, de Strabon, de Polybe, de Pline, mais encore d'un compilateur, d'un abréviateur — et combien long ! — nommé Diodore de Sicile. Celui-ci a rassemblé dans les quarante livres de sa *Bibliothèque historique* toute l'œuvre des historiens, des voyageurs et des géographes qui l'avaient précédé. Sans discernement aucun, avec une totale absence d'esprit critique. Mais ce Sicilien, né vers 90 avant notre ère, est encore un de ces Grecs de l'empire romain dont le latin est la seconde langue. Au début d'un monde nouveau, le monde impérial, il a voulu rédiger une œuvre aux

dimensions de celui-ci : une histoire universelle. Elle est la première du genre. Il y a fait entrer tous les siècles et même tout ce qui était avant les siècles, des origines fabuleuses jusqu'au jour où lui-même commença de compiler. « C'était, écrivent les frères « Croiset dans leur histoire de la littérature grecque, « une grande encyclopédie historique qu'il avait « en vue, et on ne peut nier qu'il n'y eût dans ce « projet même une certaine grandeur et un sentiment « juste des besoins du temps. » Il faut reconnaître aussi à Diodore le mérite scientifique d'avoir fixé les époques et d'avoir cherché à établir une concordance entre les divers systèmes chronologiques. De ce lourd monument, près des deux tiers sont perdus.

Diodore de Sicile complète donc l'école de ces Grecs romanisés qui ont cherché à faire œuvre impériale. A ce titre, il devait trouver sa place après Polybe, Strabon et Ptolémée. Mais une place sur un escabeau, au bout de la rangée. Car, s'il complète l'école, tout de même il la rabaisse. Cependant, la lecture de ses cinq premiers livres est amusante comme celle d'un roman héroïque et merveilleux. Elle est aussi d'un grand intérêt géographique si l'on veut admettre que la géographie légendaire des Anciens est un aspect de leur univers. Derrière le décor de cette géographie fabuleuse se cache une géographie réelle. L'imagination des Anciens n'est, très souvent, pas autre chose qu'une forme de leur instinct géographique. Ils pressentaient au travers d'un mirage ce qui a été découvert depuis. Ils se seraient senti moins d'audace à entreprendre des explorations alors singulièrement difficiles, s'il n'y

avait pas eu au bout de leur horizon l'attirance de ces mirages.

C'est ainsi que, chez Diodore, le monde connu, le monde gréco-romain, apparaît entouré d'une large zone où la vie humaine se confond avec celle des monstres et des dieux, où la nature se confond elle-même, tantôt avec l'empyrée, tantôt avec les enfers. Dès qu'on entre avec lui dans le nord de l'Europe, on pénètre dans l'extraordinaire. On y trouve, par exemple, l'île Basilée où les flots de la mer jettent en abondance l'électrum, l'ambre : la Scandinavie, ou simplement Bornholm ? A ce propos, Diodore nous raconte une légende, celle de Phaéton. Lorsque ce fils l'Elios et de Climène eut l'imprudence de conduire le char du soleil, Jupiter, irrité, le foudroya. « Ses « sœurs pleurèrent amèrement sa mort. Leur douleur « fut si grande qu'elles changèrent de nature et se « métamorphosèrent en peupliers. Ces arbres laissent « annuellement, à la même époque, couler des « larmes. Or, ces larmes solidifiées contiennent « l'électrum... et ils se trouvent surtout dans les « pays où, à la mort des jeunes gens, on porte le « deuil. »

A l'autre bout du monde, sur les nègres d'Ethiopie, au nez épaté et aux cheveux crépus, et dont les femmes portent un anneau de cuivre passé dans une des lèvres de la bouche, Diodore a des détails exacts. Suit l'énumération des peuples qui habitent le centre et le sud de l'Afrique : par exemple, les Ichthyophages ou mangeurs de poissons, les Rhizophages ou mangeurs de racines, les Cynèges ou chasseurs, les Ethiopiens Eléphantomaques, et ceux qui habitent le pays des autruches, et ceux qui sont troglodytes.

Tout à coup, sans quitter l'Afrique, on saute dans la fable pure : c'est dès que Diodore nous rapporte l'histoire des Amazones d'Afrique, leurs expéditions contre les Atlantes et contre un autre peuple de femmes guerrières, les Gorgones. Et puis, au livre quatrième, cette histoire d'Hercule qui nous fait faire un périple mythique, d'abord autour de la Méditerranée : Grèce, Crète, Thrace, Pont-Euxin, Scythie, Ibérie, Libye, Egypte ; ensuite, dans le continent lui-même : la Celtique, les Gaules, la traversée des Alpes, l'Italie, la Sicile ; enfin, retour par les côtes de la mer Adriatique, rentrée du héros en Grèce par le Péloponnèse.

C'est sans doute à ces voyages d'Hercule, racontés par Diodore, que se rattache une légende sur l'origine des Suisses. Elle nous est rapportée par le baron d'Alt, avoyer de Fribourg, et se trouve en tête de son *Histoire des Helvétiens*, imprimée dans cette ville en 1749. La voici :

Hercule, après l'incendie de la malheureuse Troie, ayant passé les Alpes, s'embarque sur le lac Léman. Il aborde de l'autre côté, au port que l'on croit être aujourd'hui celui d'Ouchy. Ayant trouvé l'endroit fort agréable, il abattit les forêts pour s'en faire une demeure. Après quoi, il fonda famille et dynastie. Un de ses descendants et successeurs fut Lemanus qui donna son nom au lac Léman. Celui-ci eut pour fils Eructonius qui, étant mort sans postérité, laissa le royaume à trois frères du sang d'Hercule : Helvétius, Sequanus et Allobrox. D'où les Helvétiens, les Séquanais et les Allobroges.

III

Après ces Grecs de l'empire, nous voici en présence des Latins, des Romains. Ce sont des esprits moins poétiques mais plus positifs, des hommes d'action, administrateurs ou soldats, et, si intellectuels, des éducateurs.

*

Jules César ouvre la série. Il est le type génial du conquérant organisateur. Son *De bello gallico*, qui est à la fois un grand rapport et un plaidoyer en faveur de sa politique, est trop classique pour que nous nous y arrêtions. Rédigé en 52 avant notre ère, publié en 51 ou 50, ce commentaire démontre, par le simple exposé des faits, la valeur et le succès des méthodes romaines. Ces huit livres ont autant d'importance pour la géographie que pour l'histoire. César fait entrer dans le cadre maritime des Grecs une grosse partie de l'Europe : les Gaules d'abord, y compris l'Helvétie, cet espace libre que la nature a ménagé au centre de l'Occident, et la Belgique ; puis la Grande-Bretagne ; enfin, une partie de la Germanie. Avec lui, une carte encore imprécise, avec des parties blanches, se couvre de noms, le monde celte se différencie, on voit apparaître derrière lui le monde germain.

*

Le premier Romain qui ait composé un traité de géographie est Pomponius Mela. Il compilait et rédigeait les résultats des grandes expéditions

militaires, par exemple au moment où, sous le règne de Claude, les Romains, en l'année 43 avant notre ère, pénétrèrent jusque dans le centre de l'Ecosse. Son petit traité, qui était une sorte de manuel scolaire, est au bénéfice de découvertes et de renseignements nouveaux. Il mentionne pour la première fois la Scandinavie dont il hésite à dire si c'est un groupe d'îles ou un continent. Il nomme la « Codéanie « que tiennent les Teutons », et c'est le Seeland danois. Ajoutons qu'il mentionne également les Sères, c'est-à-dire les Chinois : il les place entre les Indiens et les Scythes.

*

La science romaine est rassemblée et concentrée dans l'œuvre de Pline l'Ancien.

Pline est le contraire d'un Diodore, et même d'un Grec. Essentiellement parce qu'il est un Romain. En tant que *civis romanus*, il doit être, et veut être, le contraire du poète, de l'artiste. En voilà un qui ne se dépense point en vaines paroles ! Pline est d'une *brievitas imperialis* telle qu'il en devient sommaire et que, chez lui, la description tourne à la nomenclature. Il est *nüchtern* : cette expression allemande, qui a un sens moral, veut dire à jeun. Critique jusqu'à l'athéisme, en tout cas jusqu'au rationalisme, Pline est l'ennemi des dieux et par conséquent des fables. Il est parfois antipaïen comme on est anticlérical. Né à Côme en 23 de notre ère et mort en 79 pour avoir voulu observer de trop près une éruption du Vésuve, notre sévère auteur est donc à peu près le contemporain de Strabon. Il est le premier savant des

Romains, par ordre de grandeur comme par ordre de date. Son *Histoire naturelle* est une encyclopédie scientifique, tout comme la *Bibliothèque* de Diodore voulait être une encyclopédie historique. Pline, sur trente-sept livres, en réserve quatre à la géographie.

Comment ce Romain voit-il l'Europe et le monde ? Pour lui comme pour tous les autres, l'*orbis terrarum* est divisé en trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Afrique, car ce nom remplace désormais le vieux nom de Libye. Pour lui également, l'Europe s'étend des Colonnes au Tanaïs, l'Asie, du Tanaïs au Nil. Pline exalte dans l'Europe le continent vainqueur de toutes les nations, la plus belle de toutes les terres : non la troisième partie de celle-ci, mais celle qui est l'égale des deux autres réunies. Il distingue d'ailleurs assez nettement l'Europe méditerranéenne et l'Europe atlantique : c'est ce que l'on doit aux Romains, et le fait est essentiel. La création d'une Europe atlantique, allant des Colonnes d'Hercule jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, est le résultat de l'occupation de l'Ibérie, des Gaules et de la Grande-Bretagne par les impériaux. Il y a désormais une flotte romaine dans la mer du Nord. Elle a, sans doute, exploré les côtes méridionales de la Scandinavie.

Pline élargit l'Europe vers le nord. Sans doute, lorsqu'il s'agit de la Scythie, a-t-il encore sur les Hyperboréens les mêmes notions vagues et légendaires qu'Hérodote. Et même un peu plus. Avec sa prudence habituelle, il est vrai, et en citant ses références, il nous parle des Hippopodes, ainsi nommés parce qu'ils naissent avec des pieds de chevaux, et d'un autre peuple, les Phanésis, dont

les oreilles énormes couvrent la nudité. Il signale, à trois jours de navigation à partir de la côte scythe, l'existence de cette île *immensae magnitudinis* que Xénophon de Lampsacène nomme Baltie et Pythéas, Basilie. A l'extrémité de la Chersonèse cimbrique, sur le golfe Codanus, il distingue la Scandinavie montagneuse, mais il la prend pour une île dont on ignore les dimensions. Cependant, dans un autre passage, il énumère quatre autres îles : Scandie, Dumna, Bergos et surtout Nerigon, la plus vaste, d'où l'on s'embarque pour Thulé : *Scandiam, Dumnam, Bergos : maximamque omnium Nerigon, ex qua in Thulen navigetur.* On a reconnu en Nerigon la Norvège. Mais la Thulé dont il s'agit n'est point l'Islande : celle-ci ne sera découverte et colonisée qu'au IX^me^ siècle ; ce sont les îles Fär Öer. On les trouve, en effet, désignées plus tard sous le nom de Thulé première, tout comme les Shetland portent le nom d'Orcades secondes.

*

Cependant, l'événement décisif pour l'histoire de l'empire et la formation de l'Europe vient de se produire : l'entrée en scène des Germains.

Le premier contact, le premier choc entre Germains et Romains nous ramène à l'année 106 avant notre ère. A cette date, les barbares, après avoir fortement refoulé et entamé les Celtes orientaux, s'étaient décidés à s'en prendre aux Celtes occidentaux et à pénétrer dans les Gaules. Les Cimbres, entraînant avec eux les Teutons, lesquels n'étaient probablement qu'une tribu celte, écrasèrent les Romains près d'Orange. Mais en 102, les Teutons se firent écraser

à leur tour par Marius à Aix-en-Provence ; en 101, les Cimbres subirent le même sort en Italie même, à Verceil. Plus tard, en 58, la victoire de César sur Arioviste empêcha définitivement les Gaules d'être conquises par les Germains avant de l'être par les Romains. César lui-même passa le Rhin deux fois. Mais il ne songea point à entreprendre la conquête de la Germanie. Elle s'opéra sous Auguste, avec un tel succès que toute la Germanie entre le Rhin et l'Elbe fut soumise au contrôle de Rome. Toutefois, le pays était mal pacifié. Il se révolta sous le commandement d'Arminius et, l'an 9 après le Christ, trois légions romaines, sous les ordres de Varus, se firent surprendre et massacrer dans la forêt de Teutobourg. Après la mort d'Auguste, la contre-offensive romaine fut reprise durant les années 14, 15 et 16, par le fils de Brutus, Germanicus. Cependant, Tibère fit évacuer les territoires ainsi reconquis, puis Claude ramena les légions sur la rive gauche du Rhin. En définitive, Rome ne conserva guère en Germanie que les Champs Décumates, soit la vallée inférieure du Main et le bassin inférieur du Neckar, position couvrant le coude du Rhin.

Ces dates et ces faits rappelés, constatons-en le résultat. L'Europe centrale, jusqu'à la Baltique, est incorporée, sinon à l'empire, du moins à l'Europe. Elle fait partie désormais du monde connu.

*

Un peuple s'intéresse toujours à ses plus redoutables ennemis. Ce fut le cas des Romains pour les

Germains. Cela nous valut un des ouvrages les plus importants de la littérature latine : la *Germanie* de Tacite.

Né vers 55 et mort en 120 de notre ère, Tacite appartient, en littérature, au règne de Trajan. Avec Florus, Suéton, Quintilien, il est un des écrivains, le plus grand d'ailleurs, de cette renaissance qui mit fin à la décadence postclassique. Voilà pour nous le situer dans l'histoire des lettres. Tacite, qui vit de trop près Domitien et sa cour, est un révolté, un pessimiste, un aigri. Il croit à la méchanceté originelle de l'homme. Il aurait pu écrire, à la fois, les *Maximes* de La Rochefoucauld et les *Châtiments* de Victor Hugo. Il parcourut, d'ailleurs fort bien, le *cursus honorum*, puisqu'il fut consul en 97. Il était l'ami de Pline le Jeune, neveu superficiel et brillant d'un oncle profond et grave jusqu'à l'ennui et dont il n'hérita que les biens et le nom. Tacite était également le gendre d'Agricola dont il écrivit la biographie panégyrique : Agricola, qui ne fut pas un héros comme le prétend Tacite, n'en demeure pas moins le meilleur général de son temps, celui qui contribua le plus à étendre l'empire. Agricola représente la classe moyenne parvenue au pouvoir grâce à sa probité, son travail et ses talents. Cette tradition libérale et bourgeoise survit dans le gendre, orateur devenu historien, et patriote d'opposition.

Il faut savoir tout cela pour comprendre la *Germanie*. Dans ce petit livre, il y a trois choses : l'œuvre d'un historien, l'acte d'un patriote, le pamphlet d'un opposant. Tacite, en effet, oppose les Germains, barbares mais vertueux, aux Romains, civilisés et corrompus, et c'est comme une ébauche de rous-

seauisme : supériorité de l'état de nature sur la civilisation. Il le fait par piété patriotique et prescience. Car il semble avoir pressenti que la pauvreté, la simplicité, la barbarie même des Germains, tout cela les préparait à la victoire finale sur l'empire. D'ailleurs, ces barbares qu'il idéalise un peu, il les redoute : la seule politique efficace à leur égard, c'est de constater qu'ils se haïssent entre eux et de favoriser leurs querelles intérieures.

Quant à l'ouvrage lui-même, du point de vue qui nous intéresse, son importance vient de ceci : pour la première fois, un historien, résumant avec une concision romaine tout ce que l'on savait de son temps sur le monde germanique, fixe la carte de cette obscure et immense région entre les Alpes, le Rhin, la Mer du Nord, la Baltique et les Sarmates. Tacite suit les rives de la mer à partir de la Chersonèse cimbrique, puis le Rhin jusqu'à sa sortie des Alpes, puis le Danube, des Alpes jusqu'au Pont-Euxin ; enfin, il remonte du Pont-Euxin jusqu'à l'Océan germanique, c'est-à-dire la Mer du Nord. Chemin faisant, il détermine l'habitat de chaque tribu — il en cite une trentaine — qu'il caractérise de son mieux. Sans doute, il y a encore des légendes : l'île sacrée où la statue de la déesse Hertha est lavée dans un lac par des esclaves que l'on noie aussitôt après, celle de l'armée infernale des Ariens aux corps tatoués et aux boucliers noirs. Déjà le merveilleux des traditions germaniques et des mythes nordiques : il est important de noter son apparition. Mais si l'imagination de Tacite y prend plaisir, c'est tout de même l'observateur et l'historien soucieux de la vérité qui dominent dans cet ouvrage.

Des confins de la Germanie, Tacite aperçoit d'autres terres et d'autres races. Comme Pline, mais avec plus de précision. Il distingue plus nettement, en effet, la Scandinavie et surtout les Suiones, les Suédois, qui possèdent une forte marine et sur les mœurs desquels il nous renseigne brièvement. Il est le premier à rencontrer les Slaves, les Vénèdes. Il est le premier aussi à nommer les Sitons et les Fenni, c'est-à-dire les Finnois de la Scandinavie septentrionale et ceux de Russie. Avec lui, le brouillard du Nord recule et s'éclaircit un peu.

IV

Après Ptolémée, la géographie cesse de progresser, puis elle tombe en décadence. Après Tacite, Rome ne produira plus de grand historien. En revanche, ce qui se passe, ce qui se fait a la force implacable et la grandeur tragique du destin.

Ce qui se passe, c'est un changement d'époque, de civilisation. Ce qui se fait, c'est la lente désagrégation de l'empire. Ce qui se prépare, c'est le monde nouveau, celui que les historiens appelleront beaucoup plus tard le moyen âge. Synthèse entre la foi chrétienne, l'idée romaine, impériale, la culture antique et la nouvelle puissance qui est celle des barbares, des Germains.

Une seconde Europe se forme. Elle se forme dans l'empire lui-même. Elle le contraint de s'ouvrir devant elle. Elle le pénètre, refoule et décompose. L'établissement des tribus barbares fait surgir de nouveaux noms. Des peuples que Tacite avait trouvés encore installés au bord de la Baltique ou

dans les régions plates et marécageuses qui bordent l'*Oceanus germanicus*, voici qu'ils se rapprochent des frontières romaines, les franchissent, sont dans l'empire, contre lui ou à son service. Tel est le cas, par exemple, des Burgondes, et celui des Francs. Mais il y a plus : derrière les Germains de Germanie, d'autres Germains apparaissent dans le pays des Scythes et des Sarmates, les plaines russes, au milieu de populations slaves, iraniennes, finnoises. Et voici que, poussés par les grands mouvements, les grands déplacements asiatiques, ils arrivent à leur tour aux confins de l'empire qu'ils auront bientôt crevés. Tel est le cas des Goths.

Les historiens et les poètes reflètent dans leurs œuvres cette époque que l'on nomme dans les manuels d'histoire celle des invasions. Et je me récite ces vers de Verlaine :

Je suis l'empire à la fin de la décadence
Qui regarde passer les grands barbares blancs...

Les poèmes de Claudien, fin du IV^me^ et début du V^me^ siècle, sont farcis de noms germaniques. Ausone célèbre ses amours avec une belle captive alémane. Mais c'est Ammien Marcellin qui doit nous arrêter.

*

Il n'est pas un grand historien comme Tacite. Pourtant, il dépasse, et de beaucoup, les compilateurs dont les œuvres encombrent les galetas de l'histoire en ces temps de décadence. Il vaut surtout comme témoin, car il est un homme d'action. Né à Antioche autour de 330, mort vers 400, il est un officier d'état-major, mais aussi un savant et surtout un moraliste.

Il a combattu sous Julien contre les Perses dans les déserts de l'Asie. Il a été en Gaule et en Germanie. Il a traversé les ruines d'Aventicum après le passage des Alémanes. Il croit rédiger une histoire, car son intention fut de continuer Tacite. En réalité, ce sont des mémoires qu'il nous a laissés. Mémoires incomplets, car sur trente et un livres, il ne nous en reste que dix-huit : les treize premiers sont perdus.

Ammien Marcellin voit l'empire s'écrouler et Rome agoniser. Il voit le vieux polythéisme céder sa place au jeune christianisme. Il assiste à l'installation des barbares. Soldat des armées impériales, citoyen romain, païen, il aurait toutes les raisons de désespérer. Mais il se réfugie dans une philosophie où il retrouve la sérénité. Il essaie d'être juste et véridique. Et l'on a l'impression qu'il se détache un peu.

Pour tous les Anciens, le grand mystère, la grande cause de curiosité comme aussi d'inquiétude, c'est l'immense étendue de terres qui du Danube va se perdre dans l'Asie, et du Pont-Euxin dans le Nord. Depuis Hérodote, ou plutôt depuis l'établissement des colonies ioniennes, les Anciens ont toujours constaté dans ces espaces sans bornes un remue-ménage, un brassage de peuples qui les a d'abord attirés, mais qui a fini par leur inspirer de la crainte. Ils ont pressenti que le grand bouleversement du monde antique allait venir de là. Ils y ont toujours constaté, en effet, la présence d'une race guerrière et conquérante, capable d'entraîner les autres : les Scythes royaux d'Hérodote, les Roxolans de Strabon. Pour Ammien Marcellin, le danger se précise. Quand il nous parle de ces terres et de ces tribus, on sent encore chez lui l'influence d'Hérodote

et de Strabon. Mais, quand il évoque ces *in immensum extentas Scythiae solitudines*, on sent la crainte. Qui nomme-t-il ? Il nomme les Alains, qui sont des Iraniens établis en race dominante de l'Oural au Caucase, et, en Asie, jusqu'au lac d'Aral. Il nomme l'autre puissance qui vient des plaines asiatiques, chasse les Alains, menace l'empire : les Huns. Et voilà ce qu'Ammien Marcellin nous apporte de nouveau.

Il décrit les Alains comme un peuple de guerriers terribles, mais beaux, aux cheveux roux. Leurs armes légères leur permettent d'être rapides. Lorsqu'ils ne font pas la guerre, ce sont des chasseurs et des brigands. Si barbares qu'ils soient, ils n'en demeurent pas moins, comparés aux Huns, plus doux, mais plus faibles. Quant à ceux-ci, Marcellin nous en a laissé un portrait resté célèbre et devenu classique. Il se trouve au dernier livre de ses *Res gestae*.

« La race des Huns est à peine mentionnée dans « les textes anciens et comme voisine des marais « Maeotiques, touchant à la mer glaciale et d'une « sauvagerie inouïe. Dès leur naissance, les enfants « ont leurs joues tailladées au fer, pour que la « croissance de la barbe, en temps voulu, soit « arrêtée par des cicatrices profondes. Ils grandissent « imberbes, laids comme des eunuques. Tous sont « trapus et robustes et leur tête est volumineuse. « Leur aspect est celui d'animaux bipèdes, plutôt « que d'êtres humains, ou encore celui de ces « figures grossièrement sculptées qu'on place en « saillie sur les ponts. Leur façon de vivre répond « à leur aspect. Ils ne cuisent pas et n'assaisonnent « pas leurs aliments. Ils se nourrissent des racines

« des plantes sauvages et de la chair demi-crue des « animaux, qu'ils échauffent un peu en la plaçant sur « le dos de leur cheval et en s'asseyant dessus. Aucun « toit ne les abrite. Ils n'ont pas plus l'idée d'habiter « une maison qu'un sépulcre : on ne trouverait « même pas chez eux une cabane de roseau. Ils « parcourent les monts et les bois, s'habituant dès « le plus jeune âge à souffrir des intempéries, de « la faim et de la soif. Ils n'entrent sous un toit que « sous l'empire de la dernière nécessité, ne s'y « estimant pas en sûreté. Ils sont vêtus de lin ou « de peaux de rats des champs, cousues ensemble. « Ils ignorent la distinction du vêtement d'intérieur « et du vêtement de sortie. Leur tunique, de couleur « terne, une fois passée par le cou, ne les quitte « plus que lorsque l'usage l'a réduite à l'état de « haillon.

« Leur coiffure est un chapeau rabattu. Leurs « jambes hirsutes sont protégées par des peaux « de boucs ; leurs chaussures sans forme gênent la « marche, et c'est pourquoi ils sont peu propres à « combattre à pied. Mais ils ne font qu'un avec leur « cheval : quelquefois assis à la manière des femmes, « ils vaquent sur son dos à leurs occupations. A « cheval nuit et jour, le Hun trafique, mange et « boit. Couché sur l'échine de sa maigre monture, « il se laisse aller à un profond sommeil, coupé de « rêves de tous genres. C'est à cheval encore qu'ils « s'assemblent pour traiter des affaires les plus « importantes et en commun. En effet, la sévérité « d'un roi ne les contient pas. Sous la conduite « improvisée des grands, ils font irruption vaille que « vaille, au hasard. Attaqués, ils se groupent en

« bandes qui engagent la lutte en poussant des cris
« de tout genre, d'un effet terrifiant.

« Leurs évolutions sont légères et soudaines. Dis-
« persés de force, ils se reforment instantanément,
« et leurs galopades désordonnées sèment le carnage.
« Leur rapidité est telle qu'ils ont sauté le fossé
« et pillé le camp adverse avant qu'on les ait aperçus.

« De tous les guerriers, ils sont les plus redoutables,
« de loin et de près. De loin ils envoient des traits,
« armés, au lieu de fer, d'os pointus, adaptés avec
« une adresse merveilleuse. De près, ils jouent
« de l'épée avec fougue, sans précaution et, au
« moment où l'adversaire, piéton ou cavalier,
« regarde la pointe menaçante, ils lui lancent un
« lazzo qui enveloppe ses membres et paralyse ses
« mouvements.

« Chez eux, personne ne laboure, nul ne touche
« un manche de charrue. Ils errent çà et là, sans
« foyer, sans loi, sans coutumes fixes, semblables à
« des fugitifs. Leurs chariots sont leur domicile. Là,
« leurs épouses façonnent leurs hideux vêtements.
« Elles y enfantent et y nourrissent leurs enfants
« jusqu'à la puberté. Conçu ici, né ailleurs, grandi
« plus loin, le Hun ne peut répondre quand on lui
« demande : « D'où es-tu ? » Sans foi, inconstants,
« tournant au moindre souffle, s'ils espèrent un
« profit nouveau, les Huns s'abandonnent à des
« fureurs insensées. Semblables aux animaux privés
« de raison, ils ignorent la distinction du juste et
« de l'injuste. Ambigus, obscurs dans leur langage,
« ils ne sont jamais contenus, à l'occasion, par le
« frein de la religion ou de la superstition. Leur
« avidité pour l'or est une passion brûlante. Ils sont

« tellement changeants et irrascibles qu'en un même « jour il leur arrive de se séparer de leurs compagnons « sans avoir été offensés, puis de renouer sans y être « invités. »

Evidemment, les *Nibelungen* nous ont transmis une autre vision d'Attila et de ses Huns. Mais entre Ammien Marcellin et le poème germanique, il y a Jornandès.

V

Avec Ammien Marcellin, le monde antique, pour nous, se termine. Nous voici dans la période barbare. A quoi la comparer ? A ces porches bas et sombres par où l'on entre dans les premières églises romanes. Etre roman, c'est une autre manière d'être romain : la manière chrétienne. Ammien Marcellin appartient encore à la *latinitas*. Mais déjà la *romanitas* a commencé.

On peut définir la *romanitas* : la lente intégration, par l'effort de l'Eglise, dans la civilisation romaine et dans l'empire devenu chrétien, des nations barbares. Pour la civilisation romaine et pour l'empire, une sorte de transfusion du sang. Et cela ne s'opéra point, ni ne pouvait s'opérer, sans violence.

Dans ces circonstances, la géographie recule, elle cesse d'être actuelle. La géographie est une science qui, pour intéresser les esprits et pour se développer soi-même, a besoin, d'abord d'une circulation relativement facile et relativement sûre à travers le monde, puis d'une certaine prospérité. La géographie, on l'a vu à propos des Grecs, est intimement liée au commerce, au goût de voyages. Elle progresse là

où une civilisation supérieure, appuyée sur un puissant Etat maritime, en est à sa phase d'expansion. Mais, à ce moment de l'histoire romaine, la prospérité fait place à un irrémédiable appauvrissement. L'empire est sur la défensive partout ; partout il recule et cède. Ni ses armées, ni ses institutions, ni son administration ne tiennent. Il n'aura, d'ailleurs, bientôt plus de marine. La *pax romana* est devenue un mythe ; la sécurité n'existe plus, ni dans la Mer Intérieure, le *mare nostrum*, le lac romain, ni dans la Ville elle-même. Cependant, de nouveaux peuples entre en scène, cherchent à s'installer. On voit se dessiner les linéaments des nations modernes : une France, une Espagne, une Angleterre.

Défavorables à la géographie, les circonstances sont, en revanche, favorables à l'histoire, comme toujours lorsqu'un monde ancien se défait et qu'un autre se fait. Ces nouveaux peuples, redoutables et redoutés, qui envahissent, détruisent, mais avec lesquels il faut s'entendre et vivre, éveillent la curiosité. Cette curiosité part surtout de l'Eglise que l'esprit apostolique pousse vers les barbares. Mais, pour évangéliser, il faut aimer, et pour aimer, connaître. Les barbares eux-mêmes se christianisent, se romanisent, il en sort des clercs, des chroniqueurs. Et voici les débuts de la chronique médiévale : Jornandès pour les Goths, pour les Francs, Grégoire de Tours.

*

La formation d'une histoire chrétienne, qui va désormais remplacer l'histoire païenne, est un fait si essentiel qu'il faut s'y arrêter.

C'est s'arrêter à saint Augustin. L'auteur de la *Cité de Dieu* est lui-même un lourd et majestueux portique entre l'Antiquité et la chrétienté. Il faut passer par lui si l'on veut comprendre de quelle manière la culture antique en décadence a fécondé par sa décomposition la nouvelle culture chrétienne. Je renvoie ceux qui voudraient étudier ce passage dans l'œuvre et la pensée d'un seul homme, à la thèse, toute récente puisqu'elle date de 1937, de M. Marrou : *Saint Augustin et la fin de la culture antique*. Cette thèse, qui est un modèle d'enquête sérieuse et de sûre érudition, est indispensable à la connaissance, non pas du seul saint Augustin, mais de la transition entre l'antiquité et le moyen âge. Elle traite d'ailleurs un sujet sous-jacent et singulièrement actuel : la notion de décadence.

Augustin a donc débuté par être un lettré de la décadence. Sa première vocation fut, comme pour tant d'autres, celle d'un grammairien et d'un rhéteur, d'un *vir eloquentissimus ac doctissimus*. Il est nourri, imprégné, de culture antique, mais d'une culture en train de se figer, de se dessécher. Il n'aurait été lui-même qu'un médiocre si le génie du christianisme ne s'était point emparé de lui.

Il lui doit d'être le premier écrivain, le premier penseur qui ait eu vraiment conscience de son temps, conscience de la décadence du monde antique. Il est le premier qui, délivrant le christianisme des liens avec lesquels on l'avait rattaché trop intimement à ce monde, à l'empire, ait eu en même temps conscience d'une nouvelle époque, d'une révolution. Pour s'en instruire, il faut lire la *Cité de Dieu*. Lecture peu facile et souvent fastidieuse, à cause des

longueurs et des digressions ; mais saint Augustin et son temps n'avaient pas sur l'art de la composition les mêmes idées que nous.

Quelle est, d'ailleurs, l'idée maîtresse, la thèse de cet ouvrage fondamental ? Si l'empire romain est tombé, si Rome vient d'être la proie des barbares, il ne faut point en accuser Dieu, ni en rendre le christianisme responsable. Le responsable, c'est le paganisme : il a été incapable de sauver Rome et l'empire, il est la cause de leur chute. Il faut se placer plus haut, placer le christianisme plus haut que les contingences de l'histoire ; il faut avoir une vision chrétienne de celle-ci ; il ne faut jamais confondre la cité de Dieu avec la cité des hommes.

Ces vingt-deux livres sont bourrés d'érudition. Il s'en dégage pourtant une puissante philosophie, ou plutôt théologie, de l'histoire : Augustin est le père, le créateur de la philosophie de l'histoire. Mais ce qui nous intéresse pour le moment est beaucoup plus petit : comment le docteur de l'Eglise, le maître du moyen âge, voit-il le monde, la terre habitée ?

Tout simplement en lettré de la décadence. Sa culture géographique est de caractère purement littéraire. A son époque, la géographie n'était qu'un petit compartiment de l'érudition. Un petit compartiment dans le cadre un peu plus large de l'histoire naturelle. Dans son *De doctrina christiania*, Augustin, après avoir défini l'histoire : une narration instructive des faits passés, la complète par une autre narration également instructive des faits présents. Par quoi il entend la situation des lieux, la nature des animaux, des arbres, des herbes, des pierres et des autres corps. C'est nous avouer que son érudition géographique

est très courte, tout à fait élémentaire. Comme pour ses contemporains, elle se bornait à un commentaire de la carte murale et à l'identification des noms de lieux rencontrés dans les auteurs, singulièrement dans les poètes classiques. Dans son dictionnaire géographique, Vivius Sequester, qui vécut au IV^me^ siècle, lui aussi, range ces noms par rubriques : villes, montagnes, fleuves, lacs, sources, forêts, etc. En somme, qu'elle servît aux lettrés, aux voyageurs ou aux fonctionnaires, la géographie, en ce moment, n'était qu'une nomenclature : *Notitia regionum*, *Notitia dignitatum Enumeratio provinciarum.*

Dans la *Cité de Dieu*, je n'ai trouvé qu'un passage géographique, au Livre XVI^me^, paragraphe XVII^me^. Le voici :

« Vers ce temps (le temps d'Abraham), florissaient de vastes empires, représentants de la cité terrestre, ou de la société des hommes vivant selon l'homme, dans tout l'éclat de sa puissance, sous la domination des anges prévaricateurs : trois empires, la Sicyonie, l'Egypte, l'Assyrie ; mais celui des Assyriens élevait bien au-dessus des deux autres sa force et sa grandeur ; car le célèbre roi Ninus, fils de Bélus, avait, à l'exception de l'Inde, subjugué tous les peuples de l'Asie ; et je n'entends point par Asie celle qui n'est aujourd'hui qu'une province de la Haute-Asie ; j'entends toute cette contrée connue sous le nom d'Asie, dont quelques-uns font la seconde, le plus grand nombre la troisième partie du monde, qui se partage ainsi entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique, mais suivant d'inégales divisions ; car l'Asie proprement dite s'étend du midi par l'orient jusqu'au septentrion ; l'Europe, du septentrion à l'occident ;

l'Afrique, de l'occident au midi. Ainsi l'Europe et l'Afrique occupent la moitié du globe, et l'Asie seule, l'autre moitié. Mais on a partagé le monde en ces deux parties, parce que l'océan, poussant à travers le continent la masse de ses eaux, nous fait une grande mer. Donc, si on divise le monde en deux parties, l'Orient et l'Occident, l'Asie sera comprise dans l'une, l'Europe et l'Afrique dans l'autre. »

*

Nous en trouverons davantage dans un disciple de saint Augustin : Orose, Paulus Orosius, l'auteur des *Historiae adversus Paganos*. Ecrite en 417-418, l'œuvre d'Orose est en sept livres. L'auteur lui-même est né autour de 390, à Tarragone peut-être. Il entre dans les ordres, s'attache à saint Augustin qu'il va visiter en 414 à Hippone et dont il sera toute sa vie le disciple. Il se rend auprès de saint Jérôme, dont il se fait, à Bethléem, l'auxiliaire. Il retourne ensuite auprès d'Augustin. Paul Orose termina son existence auprès de son maître, à quelle date exacte, on l'ignore.

Orose n'eut qu'un but dans sa vie : continuer l'œuvre de saint Augustin. C'est donc à la *Cité de Dieu* qu'il rattache son *Histoire universelle*. Elle en est à la fois la suite et la démonstration, le catalogue des preuves. Dans sa *Cité*, l'évêque d'Hippone avait établi le bilan des maux que la Rome païenne avait dû subir et que ses dieux avaient toujours été impuissants à lui épargner. Mais voici que d'autres maux, d'autres catastrophes, plus formidables encore, tombent sur la Rome chrétienne. Il s'agit de prouver, d'abord, que le christianisme n'en est pas responsable,

ensuite, que ces maux sont dans l'ordre des choses et que, d'ailleurs, ils sont encore tolérables. Ce fait hausse immédiatement Orose au-dessus de sa tâche et de sa thèse, jusqu'à cette philosophie, ou plutôt cette théologie de l'histoire que son maître de génie avait exposée dans le *De civitate Dei :* les annales de la cité des hommes ne sont qu'une longue suite de souffrances et de malheurs, mais il s'y découvre un dessein de la Providence, une justice et une rédemption.

C'est, d'ailleurs, la vertu des « temps historiques », des époques de grands changements et par conséquent de grands écroulements, d'élever les esprits à une philosophie de l'histoire. Cette ascension, le vieux paganisme était incapable de l'entreprendre, même avec l'appui de la sagesse stoïcienne ou de l'idéalisme platonicien : preuve en soit Ammien Marcellin. Ce fut l'œuvre du christianisme, l'œuvre d'Augustin, continuée par ses disciples Orose et Sulpice Sévère. Cette école a véritablement fondé l'histoire chrétienne. Auparavant, son fondateur avait inauguré la philosophie de l'histoire, synthèse de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, explication de celle-ci par celle-là.

La conclusion, c'est que les événements, Dieu les veut, sa Providence les dirige. Rien de ce que l'homme n'entreprend n'est éternel. Rome a commencé, Rome doit finir. Un nouveau monde apparaît. Il faut que les chrétiens aillent à ce monde, qu'ils aillent aux barbares, car, tout de même, ceux-ci sont des hommes, des enfants de Dieu, des âmes immortelles. Le Christ a souffert, le Christ est mort pour eux aussi. Lorsqu'ils seront éduqués, christianisés, ils se trouveront

dignes d'entrer dans un nouvel empire. Cet empire, Orose le voit, ou plutôt le rêve, sous la forme d'une confédération d'Etats chrétiens. C'est le Saint Empire qui s'annonce : Romania plus Barbaria égalent chrétienté.

Complément obligé de la *Cité de Dieu*, l'*Histoire universelle* fut un des livres où s'instruisit le haut moyen âge. Alfred le Grand s'occupait à le traduire. Cela n'empêche que le prêtre Orose ne saurait être comparé à l'évêque Augustin. Orose est un disciple qui, sans le vouloir, trahit parfois la pensée de son maître en l'exagérant. Son œuvre n'est qu'un recueil de catastrophes. Mais elle apportait des faits. Elle était plus concrète que la *Cité de Dieu* et beaucoup plus facile à lire. Enfin, l'Espagnol Orose est un imaginatif et un sensible qui sait décrire, produire une impression forte en peu de mots.

*

L'*Histoire universelle* débute par une brève description du monde, d'ailleurs empruntée presque entièrement au médiocre cosmographe Ethicus. Mais il est intéressant de la citer, car elle nous apporte la vision que toute une longue époque se faisait de la terre, de l'Europe. Elle ne variera guère jusqu'au XI^me^ siècle, pour ne point redescendre plus bas.

Pour Orose, « l'orbe de toute la terre », qu'entoure la circonférence de l'Océan, est divisé en trois parties : l'Asie, l'Europe et l'Afrique.

L'Asie, que de trois côtés l'Océan baigne, occupe tout l'orient. L'Europe est à sa droite, l'Afrique à sa gauche « sous l'axe du septentrion », vers l'occident. Il semble donc bien qu'aux yeux de notre

auteur, le plus grand des continents soit l'Asie : notons-le. Orose la voit jusqu'à l'île de Taprobane. Plus loin, il distingue de nombreuses îles habitables. Quant à l'Afrique, il la découvre, au sud, jusqu'à l'Ethiopie et ses déserts, à l'ouest, jusqu'aux îles Fortunées : les Canaries.

L'Europe s'étend donc, traditionnellement, des Colonnes d'Hercule jusqu'au Tanaïs qui prend sa source aux monts Riphées. Relevons que, pour Orose encore, la Caspienne n'est pas une mer fermée, mais vient de l'Océan. « De la mer Caspienne qui est « à l'orient, en suivant la rive de l'Océan Septen- « trional jusqu'au fleuve Tanaïs et aux Marais Maeo- « tiques qui sont au couchant, puis par le rivage de « la Mer Cimmérienne qui est du côté du vent « d'Afrique, jusqu'à la tête et aux portes du Caucase « qui sont du côté du midi, il y a trente-quatre « nations. » Telle est l'idée que se fait Orose de l'ancienne Scythie, de l'Eurasie.

« Et maintenant, dit-il, je vais parcourir de la « plume l'Europe en tant qu'elle est connue des « hommes. Elle commence donc aux monts Riphées, « puis au fleuve Tanaïs et aux Marais Maeotis, qui « sont à l'orient. Elle se continue par le rivage de « l'Océan Septentrional jusqu'à la Gaule Belgique « et au fleuve Rhin qui descend de l'occident, puis « jusqu'au Danube (Danuvius), que l'on appelle aussi « l'Ister, qui se dirige du midi à l'orient dans la « direction du Pont-Euxin. A l'orient, il y a le pays « des Alains, au milieu celui des Daces et des Goths, « enfin la Germanie dont les Suèves occupent une « grande partie. Et tout cela ensemble représente « cinquante-quatre nations. » Apparition du monde

barbare, des Alains qui sont installés entre le Caucase et le Boristhène, des Goths qui sont installés entre le Boristhène et le Danube, aux portes de l'empire.

Orose divise l'Europe en grandes provinces : la Mésie, qui est sur la rive droite du Danube, la Thrace au-dessous, la Macédoine, l'Achaïe, la Dalmatie, la Pannonie norique, la Rétie, l'Italie, la Gaule Belgique, la Gaule Lyonnaise, la Narbonnaise, la « Pars Galliarum », l'Aquitaine, l'Hispanie, la Bretagne, l'Hibernie ou Irlande. Il situe l'Irlande entre la Bretagne et l'Espagne, très loin de l'Afrique, dans la région boréale. Il nomme l'île de Man occupée par des Ecossais (Scotti). Il nomme encore les Orcades. Il cite enfin Thulé, « qui est séparée des « autres villes par une distance infinie, au fond de « l'Océan, dans la région des tempêtes, et que l'on « connaît d'ailleurs à peine. »

Cette description, qui n'est pas même toute de lui et qu'il a beaucoup abrégée, marque certainement un recul dans les connaissances géographiques.

VI

Cependant, la curiosité pour le monde et le goût de la géographie reviennent lentement, péniblement. Ils augmentent dans la mesure où l'ordre politique se rétablit, où reprend le trafic, où la circulation redevient possible, où, en un mot, la société médiévale commence de s'organiser. Mais ce n'est plus en Italie, ce n'est plus dans la Méditerranée que ce phénomène s'avère : malgré l'éclat et le rayonnement de Byzance, et les apports byzantins à la connais-

sance de l'Asie, c'est au centre et au nord de l'Europe que la civilisation nouvelle a ses foyers.

Rien d'étonnant, donc, si la découverte de l'Europe par les Européens s'achève au Nord. Tandis que Charlemagne conquiert, christianise et civilise la Germanie ; tandis que le monde slave, encore païen, fait son entrée dans l'histoire européenne, ce sont les îles britanniques, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, qui, préludant à leur impérial destin, achèvent de reconnaître et d'incorporer à la vie continentale les mystérieux pays scandinaves. Dicuil, moine irlandais du IX^me^ siècle, en relation avec la cour des empereurs francs et leur école palatine — *Hibernia docet* — rédige en 825 une petite description du monde où se trouvent des indications nouvelles sur les îles Fär Oer, et notamment sur Thulé qui est bien, cette fois, l'Islande. A peine habitée d'abord par quelques moines irlandais (d'où les renseignements que nous rapporte Dicuil), l' « île des glaces » va être entièrement reconnue et colonisée, entre 874 et 930, par des Norvégiens fuyant le roi Harold Harfager, le premier qui parvint à unifier, en 872, des tribus dispersées. A ce moment, apparaît le nom de *Noregr*, « le chemin du Nord », et, pour les habitants, celui de *Nordmadhr*, « homme du Nord ».

*

Ce fut sous Alfred le Grand et par Alfred le Grand, roi de l'heptarchie anglo-saxonne, que s'acheva la découverte de l'extrême Nord. Alfred est un « souverain légendaire dont la légende est vraie », comme dit André Maurois dans son *Histoire d'Angleterre*. Il

accéda au trône en 871. Après avoir délivré ses Etats des pirates danois et les avoir empêchés de retomber dans le paganisme, il s'occupa de les organiser et de les rendre prospères, tout en essayant de ranimer le goût des études. Prêchant d'exemple, il s'entoura de clercs, de voyageurs et de marchands. Parmi ceux-ci, il s'en trouvait deux qui étaient Scandinaves : Other et Wulfstan. Auparavant, ils avaient exploré leur pays jusque dans la région boréale, non par curiosité, mais pour des raisons commerciales. Parti du port danois de Haethum, Wulfstan avait suivi le littoral germanique, il était parvenu jusqu'à la Vistule. Il était ainsi arrivé au terme de son voyage : la ville de Truss, c'est-à-dire Elbing sur l'Estmere ou lac de l'Est, c'est-à-dire encore le Frisches Haff. Il y avait recueilli des renseignements sur le Weondsland ou pays des Venèdes, le Witland, occupé par une peuplade lithuanienne, et l'Estum ou Esthonie.

Wulfstan n'avait fait, en somme, que préciser, compléter des connaissances romaines ou même grecques : Pythéas. Other, lui, entreprit et rapporta bien davantage. Il avait un domaine au nord de la Norvège, dans la région appelée Halgoland : dernière limite des lieux habités par les Northmen, lieux presque déserts où ne descendaient que de rares Finnois. On y vivait de chasse et de pêche. Other était un homme très riche ; il possédait au moins six cents rennes, vingt brebis, vingt bêtes à cornes, vingt porcs, et des chevaux de labour. Il avait donc les moyens d'entreprendre une exploration pour voir si, en allant toujours plus vers le nord, il y rencontrerait quelqu'un. En réalité, il partait à la recherche de l'or et se rendait pour cela chez les Finnois de

Perm. Cabotant le long des côtes, entre les îles, il gagna le cap Nord, le doubla, puis, serrant la terre, il s'aperçut qu'elle s'infléchissait vers le sud. Il suivit courageusement cette direction qui l'amena dans la Mer Blanche, à l'embouchure de la Dvina, sans doute à l'endroit où s'élève aujourd'hui Arkhanghelsk : il avait réussi à contourner pour la première fois la Laponie entière. Il en rapporta des détails précis sur les mœurs des Lapons, sur la Suède septentrionale, sur le pays des lacs ou Finlande, sur la pêche de la baleine dans l'Océan glacial.

Other recueillit-il déjà une vague indication sur le Spitzberg ? La question est osée : le Spitzberg ne fut découvert qu'en 1596 par le Hollandais Guillaume Barentz. Quant à la Terre de François-Joseph, aujourd'hui de Nansen, cet archipel polaire fut touché en 1873 seulement par deux explorateurs autrichiens, Weyprecht et Payer. Ces anticipations pour être complet et « puisque nous y sommes ».

VII

Et maintenant, comme pour les Hellènes, la question : jusqu'où le monde romain a-t-il élargi son horizon géographique dans les deux autres continents ?

Cet élargissement fut considérable. Pour l'Asie comme pour l'Afrique, il partit des découvertes que le monde grec avait faites. Il poussa plus loin, dans les mêmes directions, les routes que les explorateurs et les navigateurs hellènes avaient déjà tracées. Rome a repris l'œuvre d'Alexandre et de ses successeurs. Elle s'est mise à la suite de la science

alexandrine. Celle-ci l'a guidée de telle manière qu'il n'y a point eu de rupture entre la Grèce et Rome, mais changement d'équipe, simplement.

Pour allonger ses lignes vers l'Asie et vers l'Afrique, Rome est donc partie de l'Egypte, d'Alexandrie.

*

A l'époque de Pline, un pilote grec d'Egypte, nommé Hippalos, eut l'idée et l'audace d'utiliser pour la navigation les moussons, ces vents périodiques. C'était, dans l'art nautique, une révolution dont les conséquences n'allaient point tarder à se faire sentir. Hippalos abandonnait le cabotage pour s'engager en haute mer. Il ouvrait ainsi au commerce romain une voie nouvelle. En souvenir de quoi les marins de l'empire donnèrent le nom d'Hippalos à ces vents réguliers et favorables de l'Océan Indien : *ventis et diis venit ille secundis*. Avec cette méthode, en effet, on pouvait, en moins de trois mois, parvenir d'Alexandrie à la côte des Indes.

Comme il est naturel, le cabotage ne fut point immédiatement abandonné. C'est à lui que l'on doit le Périple de la mer Erythrée ou Périple d'Arrien. Son auteur est un marchand d'Alexandrie qui le rédigea quelques années après la mort de Pline. Nous y apprenons comment un marin nommé Diogène, pris par le vent à la hauteur du cap des Aromates ou cap de Guardafui, fut brusquement poussé vers le sud-ouest, et, en suivant la côte, parvint à l'île Pemba ou à celle de Zanzibar. Jusqu'à cet heureux accident, le cap des Aromates avait été le point terminal, pour le monde ancien, de la côte

africaine. Quant au continent africain lui-même, en l'an 42, sous le règne de Claude, l'expédition militaire dirigée par Suétonius Paulinus contre les Maures atteignit le Sahara marocain. Plus tard, sous Néron — initiative à mettre à l'actif de cet empereur dont le passif est si chargé — une grande reconnaissance, préparatoire à une expédition contre l'Ethiopie, parvint, en remontant le Nil blanc, jusqu'au neuvième degré, c'est-à-dire jusqu'au-delà de Fachoda.

*

Mais le fait le plus important, ce fut l'entrée progressive de la Chine dans la vision du monde antique.

La première vision de la Chine est encore bien vague. On la doit à Pomponius Mela qui, dans son manuel géographique, nous parle des Sères établis à l'extrême orient de l'Asie, entre les Indiens au sud et les Scythes au nord. Ce qui nous ramène au règne de Claude, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère. Mais, si nous reprenons le Périple d'Erythrée, ce qui est vague se précise. Car il y a dans cette relation une partie asiatique après la partie africaine. Elle nous conduit de Bérénice jusque sur la côte des Indes, probablement dans la région de Mangalore, entre Goa et Calicutt. A cet endroit, qu'il nomme Musiris, s'achève le Périple. Mais il y a les renseignements et, parmi ceux-ci, tout un passage sur les Thinae. Ils ont une capitale qui porte le même nom qu'eux et d'où l'on exporte la soie brute, filée ou tissée, jusque dans les Indes. Il est difficile de pénétrer chez les Thinae dont l'empire s'étend de la Mer Caspienne jusqu'à l'Océan extérieur. On aura

reconnu les Chinois, avec la première mention de la Mer de Chine, de l'Océan Pacifique. D'ailleurs, nous savons maintenant que des rapports s'établirent entre l'empire romain et l'empire chinois dès la fin du premier siècle. En 97, une ambassade chinoise part pour Rome, mais elle s'arrête au bord de la Méditerranée. En 166, Marc-Aurèle expédie une mission en Chine. En 284, le fait se répète. Sur cet aspect, encore nouveau pour nous, de la politique romaine, nous manquons encore de renseignements précis. Nous en savons assez, cependant, pour lui découvrir deux buts. Le premier est politique : la lutte contre les Parthes et contre les Perses, si menaçants pour l'empire, et que l'on cherchait à encercler par le moyen d'une entente sino-romaine. Le second est économique : le commerce de la soie.

La politique de défense impériale contre les Perses devait faire entrer dans l'histoire un autre peuple : les Turcs. Le fait se passa sous le règne de Justin II, en l'an 569. Il ouvrit l'Asie centrale à la science géographique.

*

Mais la pensée romaine allait se porter plus loin encore que les trois continents. Elle allait avoir la prescience du nouveau monde. Ici encore, les Romains continuent les Grecs, en particulier Eratosthène. Rappelons-le, sa théorie de la sphéricité et des zones devait conduire logiquement les esprits à se demander : est-ce que, en dehors de l'Oecumène, il n'y a vraiment plus que l'Océan ? est-ce qu'il n'y aurait pas d'autres terres et, si elles appartiennent à la zone habitable, est-ce qu'elles ne

seraient point habitées ? D'où bien des spéculations à la fois philosophiques et poétiques. Cicéron leur a donné une expression classique, il les a « mises en style » dans le *Songe de Scipion*, au livre VI du *De Republica*. On y trouve l'évocation de deux humanités, séparées l'une de l'autre par de vastes solitudes, par l'Océan, et ne pouvant rien se transmettre l'une à l'autre, ni de ce qu'elles font, ni de ce qu'elles savent. Quant à la terre que nous habitons, elle n'est, au milieu de l'Océan, qu'une petite île.

Cette idée du monde nouveau fut à la mode au temps d'Auguste. Elle complétait l'utopie pastorale de cet âge d'or que Virgile a chanté. Un esprit aussi positif que celui de Strabon admet, au premier livre de sa *Géographie*, la possibilité d'autres continents à l'ouest, au fond de l'Atlantique. Beaucoup plus tard, Macrobe, proconsul d'Afrique, dont la vie se place entre la fin du IV^me^ et le début du V^me^ siècle, commentant le *Songe de Scipion*, partage le globe terrestre en quatre continents. Chacun est entouré par la mer ; deux se trouvent dans l'hémisphère sud, deux dans l'hémisphère nord. Un seul est connu, les trois autres ne sont que des hypothèses. Le lecteur curieux trouvera cet exposé dans le second livre du *In somnium Scipionis*.

VIII

La mappemonde des Romains est plus vaste que celle des Grecs : Macrobe — puisque je viens de le citer — a une vision plus étendue qu'Aristote. Mais c'est le même point de vue d'où l'on domine le même paysage. Seulement, on a des instruments meilleurs

qui permettent de distinguer mieux et un peu plus loin.

Le continent qui s'est le plus étendu, c'est l'Asie. Après lui, l'Afrique. Mais, tandis que le continent asiatique apparaît dans toute sa longueur, on ne distingue que la moitié à peine de l'africain. Cependant, on cesse de prétendre que l'Europe est plus grande que ses deux sœurs. On en arrivera au moment où l'Europe apparaîtra comme un prolongement, une presqu'île de l'Asie.

L'Europe des Romains ne dépasse guère celle des Grecs, si l'on tient compte des découvertes faites par Pythéas. Ces découvertes perdues, les Romains les refont. Ils vont même un peu plus loin. Au nord de la Grande-Bretagne, ils ne distinguent que les îles Shetland : Thulé reste une sorte de mythe géographique. En revanche, ils commencent de résoudre l'énigme du monde scandinave. Sur l'autre rive de la Baltique, ils précisent les notions de Pythéas et montent jusqu'aux Finnois. Quant aux vastes espaces de l'Europe orientale, et surtout de sa partie nord, ils en sont restés à Hérodote. Ils sont pourtant revenus à l'idée que la Caspienne est une mer ouverte. Ce qui a changé, c'est qu'au-delà des Germains, ils ont rencontré les Slaves, que les Sarmates ont remplacé les Scythes, et que l'on voit venir les peuples des invasions, les Goths, les Alains, les Huns.

*

En résumé, les Romains ont fait accomplir à la connaissance de l'Europe deux progrès décisifs. Le

premier, c'est la science du continent. Ce qui était encore une carte presque blanche chez les Grecs — tout le centre de l'Europe, des Carpathes à l'Atlantique — est maintenant couvert de noms, sillonné de routes. Les Romains ont vraiment découvert les Gaules, puis la Germanie. A quoi il faut ajouter, au sud-ouest, toute la péninsule ibérique, au nord-ouest, toute la Bretagne, jusqu'au centre de l'Ecosse, avec des idées plus précises sur le Nord calédonien et l'Irlande. Enfin, à la vision continentale de l'Europe, les Romains ont ajouté la vision atlantique. Avec eux, l'autre face maritime de l'Europe se fixe et devient vivante. De même que la face méditerranéenne se prolonge jusque dans le Pont-Euxin, le lac Maeotis, la face atlantique se prolonge jusque dans la Baltique, mais elle n'en touche pas encore le fond. Désormais, une nouvelle ligne de force s'ajoute à la ligne de force méditerranéenne. Son prolongement va porter peu à peu l'Europe au-delà de l'Océan. Il est significatif que l'idée du nouveau monde obsède les esprits à partir d'Auguste. Sous les Romains, l'idée européenne tend à se confondre de plus en plus avec l'idée du globe terrestre lui-même : toujours le *Fiat urbs orbis*.

C'est pourquoi il ne faut pas méconnaître le rôle que la flotte romaine a joué comme auxiliaire des armées impériales. Si, à tout prendre, les Romains, soldats avant d'être marins, paysans avant d'être marchands, ont « continentalisé » l'Europe, et pour de longs siècles, jusqu'au moment des grandes découvertes, ils n'en ont pas moins préparé la possibilité de celles-ci.

En résumé, la mission romaine fut de prendre la civilisation méditerranéenne et de la porter dans le continent, d'où elle deviendra la civilisation chrétienne, universelle.

Mais qu'est-ce que la civilisation méditerranéenne ?

CHAPITRE V

La réponse méditerranéenne

Mare nostrum
Jules César.

Réponse mythologique, réponse des navigateurs grecs, réponse des conquérants romains : ces trois chapitres, que viennent-ils d'évoquer ? Moins l'Europe que la Méditerranée ; une Méditerranée qui est dans la lumière, une Europe qui est encore dans la pénombre et l'ombre. Mais l'ombre, lentement, recule vers le Nord.

Avant qu'il y eût une vie européenne, il y eut donc une vie méditerranéenne.

La Méditerranée est le « milieu marin » où s'est formée la civilisation européenne et d'où elle est sortie pour se porter au nord et s'étendre dans le continent, puis, de là, sur tout l'*orbis terrarum*.

D'où une réponse méditerranéenne à notre question : qu'est-ce que l'Europe ?

I

Reprenons la méthode que nous venons d'appliquer à l'Europe elle-même. Commençons par faire, ou plutôt résumer, l'histoire du nom.

L'apparition d'un terme général pour désigner l'ensemble de notre mer intérieure est relativement récente. On le comprend : les Anciens ne donnaient de nom qu'à la mer au bord de laquelle ils habitaient,

où ils se hasardaient à naviguer, et c'est golfe après golfe, bassin après bassin, que la Méditerranée s'est découverte.

Les Egyptiens, les Assyriens, les Hébreux voyaient dans la Méditerranée la « grande mer ». Les Egyptiens disaient aussi « la très verte » ; les Assyriens, la mer qui se trouve en arrière, par opposition à la mer qui se trouve en avant, c'est-à-dire la mer Persique ; les Hébreux enfin, la mer vivante, par opposition à la mer morte. Plus tard, les Assyriens ont appelé la Méditerranée la mer grecque. Quant aux Grecs, ils ont commencé par l'appeler simplement « la mer », è *thalassa*. Ensuite est venue l'expression *Aigaion pelagos*, ce qui veut dire mer de passage : l'Egée.

A chaque partie de la Méditerranée, les Hellènes donnaient un nom à mesure que leurs navigateurs avançaient vers l'ouest. Mais il fallut le contact avec l'Océan pour que l'ensemble reçût le sien. Or, pour les Hellènes, l'Océan, c'était la « mer extérieure » : d'où le nom de « mer intérieure » que, toujours suivant la logique du contraste et de l'opposition, ils furent amenés à imposer d'abord à la Méditerranée. Celle-ci, selon Plutarque d'Alexandrie, c'est la mer qui se trouve en deçà, à l'intérieur des Colonnes d'Hercule. Les références d'ailleurs se font nombreuses : Aristote, Dion d'Halicarnasse, Diodore de Sicile et surtout Strabon.

A l'époque romaine, le nom, traduit en latin, prend son éclat impérial. *Mare internum*, écrivent Pline et Pomponius Mela ; *mare intestinum*, écrit Salluste, qui cherche les termes les moins communs et cultive l'archaïsme. Mais le plus souvent les Romains employaient, avec gloire, l'expression *mare*

nostrum, notre mer. Ainsi Pomponius Mela ; ainsi, à d'autres endroits, le même Salluste ; ainsi Pline ; et encore Tacite, dans sa *Vie d'Agricola;* et enfin, dans son *De bello gallico*, César.

Quant à *mare mediterraneum*, mer au milieu des terres, Méditerranée, cette appellation n'apparaît qu'au troisième siècle de notre ère. Mais elle fera fortune et supplantera les autres lorsque l'empire romain sera morcelé.

II

Suivons toujours notre méthode : après le nom, la carte.

Sur la carte, comment la Méditerranée nous apparaît-elle ?

Comme le type de la mer intérieure. Si la Méditerranée communique avec l'Océan, c'est parce qu'à une date relativement récente, le verrou de Gibraltar a cédé. Mais elle n'est en rien le prolongement de l'Atlantique.

Voici une généralité que j'emprunte, pour la développer, à un historien allemand, M. Paul Herre, professeur à l'Université de Berlin. On la trouvera dès la seconde page de son grand ouvrage, le plus récent sur le sujet puisqu'il date de 1930 : *Weltgeschichte am Mittelmeer.*

Il y a, dans le monde, trois grandes mers intérieures : une entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et c'est la nôtre ; une sur le rebord de l'Asie orientale, avec un bouclier d'îles, et c'est la mer de Chine méridionale, prolongée par la mer de Chine orientale et la mer du Japon ; la troisième, entre l'Amé-

rique du Nord et l'Amérique du Sud, le Mexique et les Antilles, et c'est précisément la mer des Antilles, ou des Caraïbes, avec le golfe du Mexique. Chacune fut le berceau, ou plutôt le bassin fécondateur, d'une grande civilisation. L'américaine, de la civilisation des Mayas, des Nahuas et enfin des Aztèques. L'asiatique, de toute la civilisation de la race jaune. Notre Méditerranée, d'une manière plus continue, humaine, héroïque, de la seule civilisation capable d'universalité. Pourtant, elle est plus hermétiquement fermée, plus profondément intérieure que les deux autres. Mais voilà bien le caractère naturel qui la préparait à ce destin, à cette mission.

En effet, ce qui définit les mers intérieures, c'est d'être des mers de relations. Non des obstacles mais des intermédiaires. Intermédiaires entre des rives rapprochées, toutes occupées par des peuples différents. Mais ils ont beau être différents, ces peuples : les courtes distances, la navigation, la guerre, le commerce les maintiennent en perpétuel contact. Toute mer intérieure a des eaux relativement calmes qui n'offrent pas les dangers de l'océan ; très tôt, les navigateurs arrivent à la sillonner en tout sens. De côte en côte, d'île en île, et puis, on se lance au milieu. Enfin, toute mer intérieure dégage un climat relativement égal et doux, singulièrement propice à la vie humaine, par conséquent à la civilisation. D'ailleurs, l'instinct des peuples les pousse vers la mer où ceux de culture inférieure sont entraînés, éduqués par ceux de culture supérieure. C'est donc autour des mers intérieures que les hommes sortent le plus tôt de la primitivité.

*

Quels sont les caractères géographiques du *mare nostrum ?* Il y en a douze :

Premier caractère : sa forme allongée. Nulle masse d'eau ne pénètre aussi profondément dans l'intérieur des terres. Son développement de l'ouest à l'est, jusqu'au fond de la mer Noire, est de 4230 kilomètres : l'équivalent de la distance de New-York à San Francisco, de l'Atlantique au Pacifique. En revanche, sa plus grande largeur, entre Marseille et Alger, ne dépasse pas les 740 — quelque chose comme le trajet de Paris à Marseille — pour se réduire sur toutes les autres distances, jusqu'à devenir pratiquement nulle à Gibraltar ou au Bosphore.

Second caractère : son découpage contourné, tarabiscoté. La Méditerranée s'insère entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique comme une pièce de puzzle. Je cite M. Raoul Blanchard : « Elle attaque au sud la plate-forme russe et y insinue deux golfes, baie d'Odessa et mer d'Azov. Elle se glisse à travers les Dinarides, diminuant ainsi leur valeur d'obstacles, poussant à travers ces âpres chaînes la mer Egée, l'Adriatique, le canal de Sicile et le détroit de Messine. Elle vient battre le pied des Alpes à leurs deux extrémités est et ouest, de même qu'elle longe la Cordillère Bétique, les Alpes illyriennes, le Caucase occidental, et qu'elle touche le Balkan. Elle met en rapport des contrées aussi différentes que l'Espagne, la France, l'Italie d'une part, la péninsule balkanique, les plaines du bas Danube, la Russie de l'autre, sans compter la façade septentrionale de l'Afrique et de l'Asie occidentale. »

D'où ce troisième caractère : la Méditerranée est le type de la mer de relations. Elle l'est d'une

manière universelle, et voilà ce qui la distingue essentiellement des autres mers intérieures. D'abord, et du seul point de vue européen, elle établit le contact entre toutes les grandes races — celte, grecque, latine, germanique et slave — du continent ; elle attire vers ses bords toutes les nations, même les plus éloignées, les plus nordiques, Scandinavie ou îles Britanniques. Elle prépare ainsi l'unité de l'Europe. Mais ce n'est pas tout, ni le plus remarquable : elle est la mer de relations entre les trois continents de l'ancien monde. Enfin, comme elle tient les portes des océans, elle est la mer de relations pour le monde entier.

La poussée des terres européennes vers l'Afrique et l'Asie, suivant la direction des grandes presqu'îles, ibérique, italique, balkanique ; puis la contre-poussée des eaux méditerranéennes vers le nord, suivant la direction du bassin occidental, de l'Adriatique, de l'Egée, de la mer Noire et de la mer d'Azov : voilà ce qui explique la transformation de la civilisation méditerranéenne en civilisation européenne. Car il faut relever, quatrième caractère, un contraste morphologique entre les côtes septentrionales et les côtes méridionales. Les premières sont découpées, les secondes, simples. La face européenne est celle des grandes presqu'îles avec leur cortège d'îles, leur abondance en golfes, détroits, isthmes, ports et abris. La face de l'Afrique, prolongée, redressée par celle de la Syrie, offre, au contraire, une régularité monotone. Peu de golfes profonds, presque plus d'îles, moins de ports. Quelque chose de passif qui s'oppose au caractère actif, à l'allure offensive de la partie européenne. Celle-ci s'avance en trois colonnes, du

nord au sud, vers la côte africaine, à la manière d'une armée conquérante qui s'apprête à faire brèche dans une longue muraille : la croisade. Et déjà s'affirme cette vérité : l'Europe n'est achevée que lorsqu'elle possède tout le pourtour méditerranéen. *Mare nostrum.*

Et nous voici au cinquième caractère : la pénétration, l'enchevêtrement des trois continents les uns dans les autres, de telle manière qu'ils se fondent dans la même unité. L'Afrique et l'Europe se touchent au détroit de Gibraltar, puis entre la Tunisie et la Sicile. L'Afrique et l'Asie ne sont séparées à l'est par aucune limite précise. Entre l'Asie et l'Europe, les Dardanelles et le Bosphore ne sont que des fissures. Les îles grecques sont disposées entre l'Asie mineure et le continent comme des pierres jetées dans un ruisseau pour qu'on puisse le franchir à sec.

D'où le sixième caractère : l'abondance des îles intermédiaires. Il en est d'assez grandes pour qu'elles ne soient pas seulement de simples escales ou de simples abris, mais des carrefours d'influences et d'échanges, des foyers de civilisation composite. Evoquons d'abord la plus importante, cette Sicile grecque et arabe, espagnole et normande, italienne pourtant ; puis cette Crète mi-hellénique, mi-asiatique, où prit terre le couple Zeus-Europe ; et Chypre encore, ce récipient, dès l'époque égéenne, d'apports asiatiques et européens ; la Sardaigne, où Carthage, Rome, les Vandales, les Arabes, Byzance, Pise, Gênes, l'Espagne ont laissé des traces profondes ; la Corse, où se retrouvent les Ibères, les Ligures, les Africains, les Etrusques, les Carthaginois, les Phocéens,

et dont les insulaires, selon le témoignage des Romains eux-mêmes, furent toujours « inhabiles au joug » ; enfin, les Baléares où se succédèrent, avant l'Espagne, les Rhodiens, les Carthaginois, les Grecs, les Vandales, les Arabes. Ainsi, les grandes îles méditerranéennes sont les points de rencontre des trois continents.

Nous arrivons ainsi au septième caractère : la Méditerranée est une suite de bassins, de fosses, de mers à demi fermées. Je cite encore M. Blanchard :

« Les effondrements récents, qui ont donné à la Méditerranée sa forme actuelle, se sont, en effet, produits presque tous sous forme de fosses isolées, qui ont laissé subsister entre elles des fragments de continent, presqu'îles ou îles. La vraie Méditerranée, c'est celle de l'est, de la Tunisie à la Syrie ; le reste n'est qu'une juxtaposition de mers à demi fermées, où la terre n'est jamais loin. Il y a ainsi une mer Bétique, entre le Maroc et l'Espagne, une mer Catalane, entre l'Espagne et les Baléares, une mer Algérienne, entre ces îles, la Sardaigne et l'Afrique ; les golfes du Lion et de Gênes ; une mer Tyrrhénienne, entre Corse, Sardaigne, Sicile et Italie ; puis une mer Ionienne, entre Italie, Sicile et Grèce ; la longue et étroite Adriatique ; la mer Egée, presque aussi parsemée de terres que d'eau ; la Marmara, entre deux détroits ; la mer Noire, la mer d'Azov, plus étroitement closes encore ; enfin, la Caspienne, complètement isolée, mais qui a le mérite de faire pénétrer une influence marine au seuil des déserts d'Asie centrale. »

Ce compartimentage indique, huitième caractère, une formation géologiquement récente. La Médi-

terranée date d'une époque où l'agitation de la surface terrestre a fait pénétrer l'eau dans des dépressions de formes irrégulières, entre des chaînes de montagnes. Elle a commencé par être une suite de grands lacs, de « caspiennes », avant de prendre sa forme actuelle. Celle-ci n'est peut-être pas définitive, car la surface ne s'est point encore calmée. Preuve en soient ces volcans en pleine activité : le Vésuve, l'Etna ; et il n'y a pas si longtemps que l'on a vu paraître et disparaître des îles. Aujourd'hui, la péninsule italique, la Sicile et le détroit entre la Sicile et la Tunisie divisent la Méditerranée proprement dite en deux parties bien distinctes : l'orientale et l'occidentale. Ces deux bassins, autrefois séparés, on peut les nommer, l'un grec, l'autre romain. Le grec, l'oriental, est ramifié, il communique avec une série de mers secondaires. Le latin, l'occidental, est, par contraste, de forme presque circulaire. Lorsque ces deux bassins se seront rejoints et que l'occidental, le latin, entrera lui-même en communication avec l'Océan, l'unité méditerranéenne sera faite et son histoire pourra commencer.

Elle pourra commencer parce que la Méditerranée possède une forte unité géologique, base solide de toutes les autres : neuvième caractère. Elle doit sa naissance, ses côtes et ses péninsules doivent leur forme au fait d'avoir été prises, comme dans une tenaille, dans la grande zone nordique de plissements et de ruptures tertiaires. A quoi s'est opposée la résistance de masses plus anciennes. La région méditerranéenne est donc, dans son ensemble, ceinturée par la partie européenne et orientale de ces grands plissements. Ceux-ci s'amorcent aux mon-

tagnes du Kurdistan et de l'Arménie, pour décrire un arc septentrional et un arc méridional, dont les deux extrémités se ferment sur l'Atlantique.

Le dixième caractère de la Méditerranée résulte de sa formation géologique : c'est d'être encadrée de montagnes. Cette collaboration entre la montagne et la mer est d'ailleurs un caractère général de l'Europe. Mais elle s'affirme dans le monde méditerranéen d'une manière bien plus active qu'au nord, Scandinavie ou Ecosse. Là-bas, la montagne et la mer sont en lutte sans trêve, océan contre granit. Ici, elles travaillent ensemble à la même civilisation.

Ce cadre de montagnes s'interrompt sur la côte méridionale où la plate-forme syrienne et surtout la plate-forme libyque ont ouvert une large brèche entre le système du Liban et celui de l'Atlas. La poussée du désert. Et l'arrivée du Nil. En revanche, de caractère montagneux est tout le bord septentrional que prolongent l'Asie mineure à l'est, et, à l'ouest, la péninsule ibérique, raccordée elle-même à l'Afrique du Nord. L'arc des Alpes, auxquelles il faut joindre, à l'orient, les chaînes de la péninsule balkanique et les Carpathes, à l'occident, le Massif central et les Pyrénées, supporte tout le poids du continent, mais il couvre tout le monde méditerranéen contre les invasions venues de l'est ou du nord.

La montagne, cependant, n'est pas qu'un bouclier protecteur. Sitôt qu'elle touche à la mer, c'est pour ouvrir des ports, offrir des refuges sur les hauteurs côtières, adapter à la vie maritime les fortes races alpicoles. Sous forme d'îles, elle établit au milieu des eaux des escales. Quand elle constitue l'ossa-

ture des grandes presqu'îles, elle raccourcit les traversées. Ainsi, cette pénétration réciproque de la montagne et de la mer assure la sécurité de la navigation et la continuité des échanges.

La présence des montagnes sur presque tout le pourtour ne laisse point d'exercer aussi une grande influence sur le climat. Le climat, voilà bien le onzième caractère du monde méditerranéen. Ce monde possède une unité climatique : des étés chauds, sans pluie ou presque sans pluie, des hivers doux et relativement pluvieux. Ce climat n'est ni océanique ni continental. Il est influencé par ses propres vents : mistral, bora, sirocco. Il produit une végétation spécifiquement méditerranéenne, dont le symbole est l'olivier, l'arbre de la paix. Végétation de blé et de vigne, où la prairie et la forêt manquent, car, là où commence la forêt, cesse le monde méditerranéen.

D'où un douzième et dernier caractère : le caractère, l'unité sociologique. Le monde méditerranéen est surtout celui des villes. Pourquoi ? Parce que la multiplicité des abris, des baies, des courtes vallées qui débouchent sur la mer prépare et favorise l'établissement de ports et de marchés. La Méditerranée est bordée de compartiments séparés les uns des autres par des hauteurs et n'ayant de relations entre eux que par la mer. La population, descendue des montagnes, vient s'y concentrer. Elle vit du port et du marché, mais elle trouve sur la hauteur une forteresse où elle peut s'enfermer quand apparaissent les pirates.

D'où un type méditerranéen. Voici comment MM. Hummel et Siewert la décrivent dans leur

ouvrage sur la Méditerranée (je cite d'après la traduction Cogniet, assez mauvaise d'ailleurs, parue chez Payot, en 1937) :

« Dans la région méditerranéenne, l'existence « entassée entraîne une ouverture de caractère excessive, un épanchement facile, une mise en plein jour « de l'existence privée, une tendance à se conformer « aux pensées de la majorité..., de la vivacité et de « la souplesse, un goût de la parole qui va jusqu'au « mensonge par un désir exagéré du succès et qui « conduit rapidement à une démagogie basée sur la « vanité et pas du tout conçue vilainement. Le climat « supportable à toutes les époques de l'année, bien « que souvent chaud, favorise cette tendance à la vie « exclusivement publique des individus, en particulier « des individus de la partie mâle de la population ; la « rue devient le théâtre de toute l'existence publique « et privée ; l'homme ne se tient dans sa maison que « pour se reposer, pour manger, ou pour se consacrer aux devoirs familiaux les plus nécessaires. Et « encore, ces activités purement privées restent-elles « pratiquement sous l'observation de la rue, car, « d'une part, les maisons adaptées au climat sont « légèrement construites et pourvues de vérandas et « de vestibules, et, d'autre part, l'habitation entassée « entraîne une hospitalité naturelle et bien compréhensible qui s'exerce largement et honorablement. « L'usage très étendu de cette hospitalité conduit à « des aperçus dans les conditions d'existence de la « famille et, par suite, à une moralisation caractérisée « de la vie familiale, qui fait naître et entretient la « fidélité et l'honneur. L'islamisation de l'Afrique du « Nord, avec ses groupes d'habitations isolées de la

« rue, n'a pas réussi à amener de dommages essentiels « dans ces principes de l'existence méditerranéenne. »

Un *homo mediterraneus* s'est donc reformé aux temps historiques. Pourtant, que de peuples divers, différents, opposés sont venus s'installer sur le pourtour de cette longue mer, à la fois européenne, africaine, asiatique ! Mais le milieu naturel, le climat, les conditions de vie, les contacts et les échanges, tout cela s'est révélé plus fort que la race, la langue, l'origine, la religion. Il ne les a point effacées : il leur a imposé une marque de maison. Le type méditerranéen est composite, à l'image d'une civilisation composite. Et c'est précisément un type de civilisé.

III

Notre mer intérieure possède sur les deux autres : celle d'Asie et surtout celle d'Amérique, une supériorité que l'on peut qualifier d'incommensurable. En Asie, et surtout en Amérique, sitôt atteint un certain niveau de civilisation, le ralentissement s'est produit, et même l'arrêt, et même la mort. S'il y eut reprise, ce fut grâce à l'intervention européenne, c'est-à-dire méditerranéenne. Car, dans le monde méditerranéen, le renouvellement fut continuel, incessante, l'activité. L'apport ininterrompu de nouvelles forces humaines n'a jamais cessé d'entretenir une fermentation qu'aucune autre partie du globe n'a connue.

Comment expliquer ce phénomène exceptionnel ?

En passant de la géographie à l'histoire, toujours selon notre méthode.

*

Passer de la géographie à l'histoire, c'est montrer de quelle manière la configuration de la région méditerranéenne a orienté vers le *mare nostrum* l'afflux humain, comment elle a préparé des milieux de civilisation, comment elle a établi entre eux tout un système de relations et d'échanges, comme enfin, sur l'unité géographique, elle a posé l'unité économique.

Repartons du fait déterminant : la situation intercontinentale de la Méditerranée, entre l'Asie, mère des premières grandes civilisations, l'Europe, le plus actif des continents, le plus expansif, le plus créateur, le seul doué du génie universel, et l'Afrique, ouverte à l'une et à l'autre comme un vaste espace de colonisation.

Maintenant, il s'agit de suivre le pourtour méditerranéen et se demander comment chacune de ses parties va établir ses rapports avec les groupes humains qui se trouvent derrière elle, comment elle va diriger tous ces continentaux à la mer.

*

Le rôle le plus important est celui des trois péninsules :

Celle des Balkans est la plus massive, mais aussi la plus enfoncée dans le continent. Elle s'y trouve soudée par une base extrêmement large, de la mer Noire à l'Adriatique. Sa forme : un lourd triangle qui se termine, au sud, par une pointe rongée et déchiquetée par les eaux. D'où une division en deux parties contrastées : « Au nord, écrit M. Blanchard, un vieux socle montagneux, contre lequel sont acco-

lées des chaînes récentes, rappelant en plus massif la structure de l'Espagne ; au sud, le rétrécissement brusque d'une presqu'île extraordinairement pénétrée par la mer et à moitié découpée en îles. » Des climats très différents : celui de la steppe russe, celui de l'Europe centrale, celui du Midi. Un sol compartimenté en régions naturelles, faites pour recevoir des peuples aux origines diverses. Mais n'avons-nous point là, réunies, les conditions le plus favorables à la poussée vers la mer, par attraction, de migrations venues du Nord européen ou de l'Est asiatique ? Cette poussée sera, en revanche, mal canalisée. Elle se produira en désordre, parfois en tempête, comme un brassage de peuples dont bien peu arriveront jusqu'à la pointe et surtout pourront s'y maintenir. Ceux qui, arrivés à temps, s'y maintiendront, seront, dans un étroit espace, avec la collaboration de l'Asie et de la mer, les créateurs de la première grande forme de la civilisation européenne. Le monde grec, encore une fois, c'est la Protoeurope.

Tout autre est la péninsule italique. Séparée du continent par l'arc des Alpes, longue, étroite, projetée comme un bras à travers la mer intérieure, elle forme un milieu naturel nettement délimité, qui ne se confond avec nul autre, possède toute l'unité d'une personne. Impression d'unité, donc impression de force expansive. La forme n'est pas celle d'une botte — image vulgaire — mais celle, plus juste et plus héroïque, de Papini, dans son *Italia Mia* : un tronc de chêne, un tronc renversé, les racines dans les Alpes, l'écart des deux branches maîtresses ouvert sur la mer, vers l'Afrique. Le

quercus, l'arbre de Jupiter. Pour cadre, un développement côtier d'environ 6800 kilomètres avec les îles. Pour tableau, un pays agricole qui, des Alpes à la Sicile, conduit par des dégradations successives du climat de la Suisse au climat de l'Afrique. Le pêcheur et le paysan, le marin et le soldat. Le glorieux destin de l'Italie est déjà tout contenu dans cette situation médiane entre les deux grands bassins de la Méditerranée, à égale distance de Gibraltar et de Suez. Position impériale. Centre même du monde méditerranéen, la péninsule italique fera l'unité de ce monde, mais elle fera aussi l'Europe que la Grèce a préparée.

Quant à la péninsule ibérique, sa massivité contrepèse celle de la péninsule balkanique. Mais elle a une tout autre forme. Elle se ramène à un carré. Isolée de l'Europe par les Pyrénées, elle est en contact direct avec l'Afrique, au point que nous avons pu l'appeler une Eurafrique. Elle est intermédiaire entre la mer intérieure et la mer extérieure. Plus atlantique d'ailleurs que méditerranéenne : c'est du Portugal que l'Europe s'est, pour la première fois, détachée du bord océanique pour s'élancer à la conquête du monde. Ainsi, la péninsule ibérique prendra la succession de la péninsule italique pour faire œuvre d'universalité. Tout en bastionnant l'Europe contre l'Afrique, elle découvrira et colonisera le Nouveau Monde. L'Espagne sera, sous Charles-Quint, le centre d'un empire universel.

Entre la péninsule italique et l'ibérique, l'Occident accède directement à la Méditerranée par toute la côte provençale, si largement ouverte entre les Pyrénées et les Alpes. Par le cours du Rhône, c'est

le monde gaulois-français, c'est l'Allemagne rhénane, ce sont les Flandres et les Pays-Bas, plus en arrière encore, les Iles britanniques, et même les Pays scandinaves, qui sont appelés à la vie méditerranéenne. Cette vaste et profonde aspiration se fait sentir ainsi jusque dans l'extrême Nord.

*

En face de la côte européenne, celle d'Afrique. Elle se divise en deux secteurs très différents.

Le premier, celui de l'ouest, est montagneux. Il forme une sorte de presqu'île entre la mer et le désert. Cette Afrique du Nord n'a rien d'africain. Elle est purement méditerranéenne. Entre Gibraltar qui la rattache à la péninsule ibérique, et l'extrémité de la Tunisie — l'extrémité où fut Carthage — qui la rapproche étroitement de l'italique, face enfin à la Provence française, elle est prédestinée à former une grande colonie, ouverte à l'Europe mais accessible à l'Asie par le littoral. Le bastion méridional du monde méditerranéen.

A partir des Syrtes, le désert fait brèche dans le bord africain, à droite et à gauche du petit massif cyrénaïque. Les nomades pourront ainsi arriver jusqu'à la mer. Mais dans ce second secteur, il y a la vallée du Nil. Qu'est-ce que la vallée du Nil ? Un canal de pénétration jusques au cœur de l'Afrique, et même jusqu'à l'extrémité du continent noir : la route du Caire au Cap n'est que le prolongement du fleuve égyptien.

*

La forme allongée de la Méditerranée met en face l'un de l'autre, à de courtes distances, réduites encore par les presqu'îles et les îles, le bord septentrional et le bord méridional. D'où un dialogue qui s'instaure dès les origines : Grèce-Egypte, Rome-Carthage, France-Algérie, Espagne-Maroc. A ce dialogue, la côte orientale, la côte asiatique, prend certes part. Mais en tiers. Elle écoute plus qu'elle n'intervient. Elle reste en retrait dans son enfoncement.

Cette remarque ne vaut que pour le segment qui, des bouches du Nil, s'étend jusques au golfe d'Alexandrette : la côte syrienne. Elle ne s'applique en rien à l'Asie mineure. Celle-ci prolonge le bord septentrional européen. Par son pourtour, elle appartient au monde grec. Par le climat, elle est à moitié méditerranéenne. L'Anatolie est une grosse presqu'île qui pousse contre l'Europe, comme l'Espagne pousse contre l'Afrique. Mais, par les Dardanelles et le Bosphore, elle touche de plus près à l'Europe que l'Espagne ne touche à l'Afrique par le doigt de Gibraltar. Et puis, entre elle et notre continent, il y a les chaînes d'îles. Elle a d'ailleurs des analogies avec les Balkans. Ceux-ci, nous l'avons vu, s'appuient sur une large base continentale, ouvrant ainsi aux peuples de l'intérieur l'accès à la Méditerranée. De même, la péninsule anatolienne repose sur une large base continentale et ouvre l'accès de l'Europe aux puissances qui se formeront dans l'Asie antérieure et centrale. Il y a là un pont d'invasion, et le plus redoutable : celui des Mèdes et des Perses, celui des Turcs.

Si nous redescendons sur la côte syrienne, nous constaterons qu'elle ressemble à celle de l'Afrique septentrionale. Presque droite, traversée du nord

au sud par une chaîne de montagnes, elle forme, elle aussi, une presqu'île entre le désert et la mer. Mais une presqu'île étroite : balcon, corniche. Sur cette corniche, la place manque. Elle sera un passage. Mais aucun Etat puissant ne pourra s'y installer, faute d'un hinterland. Quant aux peuples qui parviendront à s'y accrocher, ils auront beaucoup de peine à garder leur indépendance : preuves en soient les Juifs et les Phéniciens. Jamais Tyr et Sidon n'atteindront la puissance de leur fille Carthage. Et l'on sait ce qu'il adviendra des petits Etats fondés par la croisade, sitôt qu'ils seront abandonnés à eux-mêmes. Cette côte syrienne sera toujours une cause de conflit entre l'Asie et l'Europe, la rencontre des deux poussées. Pour la tenir solidement, l'Europe devra conquérir, derrière, l'oasis mésopotamienne, entre les montagnes et le golfe Persique.

*

Si donc nous prenons dans son ensemble, du Nil au Phase en passant par les Dardanelles et le Bosphore, le rebord asiatique du monde méditerranéen, nous avérons qu'il a moins d'importance que le rebord européen, et même le rebord africain. Importance en soi : tout change dès que l'on regarde ce qu'il y a derrière, au fond de l'Orient.

Qu'y a-t-il derrière ?

L'Asie.

L'Asie est de forme massive. Elle ne commence à s'articuler qu'au sud-est : Indochine, presqu'île de Malacca, sans oublier les archipels de l'Insulinde qui la prolongent, en queue de cerf-volant, dans

l'Océanie. Mais c'est à l'ouest qu'elle est le plus découpée, pénétrée par la mer. C'est là un caractère préeuropéen, préméditerranéen. Certes, cette Asie antérieure est encore bien massive, comparée à la sveltesse de l'Europe occidentale. Mais, comme celle-ci, elle se laisse diviser en isthmes et presqu'îles. L'Iran fait isthme entre la mer Caspienne et le golfe Persique ; l'Arabie est une péninsule entre le golfe Persique, la mer d'Oman et la mer Rouge ; l'Asie mineure, entre la mer Noire, la mer de Marmara, la mer Egée et la Méditerranée orientale ; la région caucasienne est, de nouveau, un isthme entre la mer Noire et la Caspienne. On le voit : toute cette Asie antérieure est entourée de mers. Et elles s'enfoncent profondément dans l'intérieur : mer Rouge, golfe Persique, mer Noire, Caspienne, qui est un énorme lac. Enfin, elles se rapprochent les unes des autres : approximativement, la plus courte distance entre la mer Noire et la Caspienne est de six cents kilomètres, entre la mer Noire et la Méditerranée, de sept cent cinquante, entre la Méditerranée et la mer Rouge, de cent soixante-dix, entre la mer Rouge et le golfe Persique, de onze cents ; enfin, pour boucler la boucle, entre le golfe Persique et la Caspienne, d'à peine huit cents.

Tel est donc ce caractère préméditerranéen, préeuropéen, de l'Asie antérieure. En revanche, cette Asie antérieure est plus fortement séparée de son propre continent que l'Europe occidentale ne l'est de l'Europe orientale et, par celle-ci, de l'Asie du Nord. Une fois atteintes les plaines russes, il n'y a plus d'obstacles sérieux jusqu'au fond de la Sibérie,

jusques à l'Océan Pacifique. En revanche, l'Asie antérieure est séparée de la Russie, de l'Asie septentrionale et aussi des Indes, par de hautes chaînes de montagnes. Comme les Indes elles-mêmes, comme la Chine, elle forme un monde à soi. Ce monde n'a que deux ouvertures : sur l'Océan indien, sur la Méditerranée.

Si on le ramène à une forme géométrique, ce n'est pas un triangle comme l'Europe, mais un quadrilatère, un cube plus haut que large. Le centre, non géométrique mais géographique, de cette Asie antérieure est la région mésopotamienne, entre le Tigre et l'Euphrate. Cette région monte obliquement du golfe Persique vers la Méditerranée dont elle n'est plus distante, vers Alep, que de cent cinquante kilomètres. Elle forme l'oasis de l'Asie antérieure, le lieu privilégié où se stabilisent et s'enracinent les nomades, où se préparent les empires, où naissent et se développent les grandes civilisations monumentales. Enfin, cette oasis est l'étape intermédiaire d'où les hommes des montagnes ou des déserts, une fois organisés, une fois civilisés, s'élanceront vers la Méditerranée.

*

Encore une fois, nous avons l'impression, lorsque nous regardons la carte, que la masse asiatique est destinée à écraser l'Europe et que l'Asie va s'établir sur tout le pourtour méditerranéen. Pourquoi donc l'Europe a-t-elle fait l'unité du monde méditerranéen, quand l'Asie n'a pu y réussir ?

C'est encore et toujours la carte qui va nous donner la réponse préliminaire.

Cette réponse, c'est la supériorité du bord européen sur les deux autres. Momentanément, la péninsule ibérique et la péninsule balkanique ont pu céder. Mais l'italique n'a jamais cédé.

Ce fait nous amène à poser autrement la question précédente :

Pourquoi la civilisation méditerranéenne est-elle devenue la civilisation européenne ?

Parce qu'elle ne pouvait remonter et s'étendre qu'au nord, dans le continent européen.

Elle ne pouvait pas descendre au sud, en Afrique, à cause d'un obstacle infranchissable, ou du moins à cause de l'obstacle naturel le plus difficile à franchir : le désert.

Elle pouvait plus facilement s'étendre à l'est, en Asie, mais il lui était difficile de s'y maintenir. Elle n'y retrouvait qu'à demi l'obstacle du désert ; en retour, elle s'y heurtait à la résistance et à la contre-offensive de puissances asiatiques.

Telle est la réponse géographique à notre question : pourquoi la civilisation méditerranéenne est-elle devenue la civilisation européenne ?

IV

Mais cette réponse ne suffit point. Est-il nécessaire d'insister sur la relativité des causes naturelles ? La vertu de l'homme, c'est de les dominer et de s'en servir. Ce n'est pas uniquement à cause du Sahara ou du désert de Syrie que la civilisation méditerranéenne est devenue la civilisation européenne. Il y a les causes historiques, économiques, intellectuelles.

Et la cause religieuse : le christianisme. Rappelons-nous simplement qu'aux anciens âges, les causes naturelles avaient une action beaucoup plus forte et décisive qu'aujourd'hui. Les montagnes, les mers, les déserts surtout, formaient alors des obstacles que l'on avait bien de la peine à franchir, quand on s'y hasardait, et l'on ne s'y hasardait pas toujours, malgré les vers d'Horace sur la témérité de l'homme : *Audax omnia perpeti, gens humana ruit per vetitum nefas.*

*

Ceci dit, quelles sont les origines de la civilisation méditerranéenne, par conséquent européenne ?

Malgré l'insécurité que présente le terrain de la préhistoire, nous en savons assez pour avérer qu'une première forme de civilisation méditerranéenne s'est développée dans le bassin occidental, ce bassin qui semble vide et silencieux au moment où l'oriental commence de dégager sa lumière.

Ceci nous fait remonter jusqu'à l'âge de la pierre en Occident et dans l'Afrique du Nord. On constate alors la présence d'une race à laquelle certains préhistoriens, comme Schuchhardt, appliquent précisément l'adjectif occidental. De l'ouest à l'est, de la région pyrénéenne jusqu'à la mer Egée, elle manifeste sa présence dans l'ensemble du monde méditerranéen. Cette présence, on la reconnaît à la forme ronde des habitations et à la disposition des tombeaux. On lui doit les premiers chefs-d'œuvre de l'art : ces peintures d'animaux, dites pariétales, parce qu'elles se trouvent sur les parois des cavernes, en Dordogne et dans l'Espagne septentrionale. Elles

nous ramènent jusqu'à dix ou même douze mille ans avant le Christ. L'apogée de cette primitive civilisation méditerranéenne coïnciderait donc avec les débuts des grands peuples orientaux, en premier lieu les Egyptiens.

Ici, rappelons-nous que la Méditerranée et son rebord sont de formation relativement récente. Le détroit de Gibraltar s'est ouvert tardivement, comme le démontrent l'identité des roches entre les deux côtes et la présence sur ce rocher encore anglais de singes semblables à ceux du Riff. Le Sahara n'était point un désert, mais une continuation, ou plutôt, comme l'écrit M. Vayson de Pradenne, dans son manuel de préhistoire, publié chez Armand Colin, en 1938, « une zone dont le Soudan n'est plus que le témoin. » L'eau y coulait en abondance, ainsi que le prouvent les vallées des grands oueds quaternaires. Il y avait donc des fleuves qui ont maintenant disparu. Ils donnaient la réplique aux fleuves d'Espagne et de France : l'Ebre, le Rhône, la Garonne. D'embouchure en embouchure, par le cabotage, des relations s'établissaient, des échanges s'opéraient. Chaque embouchure était un lieu d'établissement, un point de cristallisation pour cette civilisation occidentale. Elle s'est éteinte lentement, à mesure que la civilisation orientale s'étendait à son tour vers l'ouest. Et bien de ses éléments ont dû se fondre dans celle-ci. Mais ce sont des âges si lointains, si pleins de mystère, encore si mal connus, qu'il faut en parler avec beaucoup de prudence.

Un fait cependant émerge : l'importance de la péninsule ibérique. « Le rôle de la péninsule ibérique, dans l'histoire primitive de notre continent,

s'affirmera comme ayant été considérable. » écrit Eugène Pittard dans son ouvrage *Les races et l'histoire*. Et voici l'opinion de l'anthropologiste et préhistorien portugais Mendes Correa : « Pendant longtemps, « l'archéologie européenne était dominée par un pré- « jugé : l'origine orientale de toutes les civilisations. « On a méprisé l'extraordinaire essor artistique des « peuplades quaternaires franco-cantabriques, dont il « est permis de concevoir le développement parallèle « d'autres facultés psychiques. On constate à présent « que la culture mégalithique portugaise, révélatrice « d'une population occidentale très solidement cons- « tituée, est un foyer autonome, évoluant indépen- « damment des anciennes civilisations de l'Orient. Ce « domaine occidental évoluait avec originalité et éta- « blissait des rapports ethniques, sans la moindre dé- « pendance du monde de la Méditerranée orientale. »

Tel est le point de départ de la civilisation méditerranéenne. Il fait mentir le vieil adage : *ex Oriente lux*.

Cependant, c'est bien dans la Méditerranée orientale que la civilisation méditerranéenne s'éveille à l'histoire. Le vent change ; pour une longue suite de siècles, il va souffler de l'est à l'ouest. La Méditerranée orientale redécouvrira la Méditerranée occidentale, elle franchira les Colonnes d'Hercule, entrera dans l'Océan.

Mais venons-en à ce qui est pour notre sujet l'essentiel.

*

L'essentiel, c'est le rôle joué par l'Asie antérieure dans la préparation, la formation du monde méditerranéen et, par conséquent, de l'Europe.

Mais, cette Asie antérieure, qu'est-elle historiquement ? Quelles en sont les parties composantes ?

C'est l'Egypte d'abord, fille du Nil, l'Egypte de l'empire memphite et de l'empire thébain. Ensuite, la Chaldée, d'où sort l'empire de Babylone. Après, l'empire assyrien. Puis les Mèdes et le second mais éphémère empire chaldéen. Enfin, la conquête iranienne. Les guerres médiques, la victoire grecque, l'offensive d'Alexandre finissent par abattre ce vieux monde, occidental quand on le voit d'Asie, oriental quand on le voit d'Europe.

*

Ce monde évolue autour de deux foyers naturels, de deux oasis : celle du Nil, celle du Tigre et de l'Euphrate.

La première est excentrique tandis que la seconde est centrale. La première aboutit tout droit à la Méditerranée ; la seconde n'aboutit qu'au golfe Persique. Mais celui-ci n'est pas un débouché véritable dans une véritable « mer de relations ». La « mer de relations », c'est la nôtre. Pour y arriver, il faudra franchir des obstacles naturels, des montagnes, il faudra conquérir. Mais, après, on tient la côte et cette côte est un couloir de pénétration jusqu'en Egypte.

La situation écartée — mais non isolée, comme on l'a cru trop longtemps — de celle-ci va lui permettre un développement autonome. L'Egypte connaîtra un très lent processus de concentration, jusqu'au moment où l'expansion deviendra pour elle une nécessité vitale. Auparavant, il s'agira de conquérir la vallée, non sur des peuples, mais sur le désert : l'organisation du Delta sera tardive. L'Egypte se forme bien avant les autres nations. Dès l'an 4000,

elle est une société organisée par clans, mais déjà ces clans sont devenus de simples divisions territoriales. Ce que nous appellerions aujourd'hui l'unité nationale est en train de se constituer. Vers 3300, avec Ménès, elle est faite sous la forme d'une monarchie « totalitaire » et de droit divin. C'est seulement après cette constitution politique et sociale que l'expansion égyptienne va commencer.

Comme toutes les expansions, elle a deux causes différentes : des besoins économiques et démographiques, la défense contre des incursions. Celles-ci ne sont que de barbares, et même de sauvages. Car l'Egypte ne touche encore à aucun empire civilisé. Son expansion ne peut se faire à l'ouest, à cause du désert ; tout au plus pourra-t-on avancer un peu le long de la côte. Au nord, c'est-à-dire dans la Méditerranée, l'Egypte est faible parce qu'elle n'est pas maritime : dans le Delta, elle devra se défendre contre les pirates crétois ou grecs, les « peuples de la mer » ; ses lourds vaisseaux ne peuvent guère s'éloigner du bord ; sa marine est faite pour appuyer des opérations militaires. L'expansion égyptienne n'est donc possible qu'au sud et à l'est. Au sud, remonter le fleuve, pénétrer dans la Nubie, l'Ethiopie. A l'est, repousser des incursions menaçantes, mais aussi avoir accès aux « matières premières », mines du Sinaï, turquoises et cuivre, forêts du Liban. C'est par là, cependant, par cet isthme étroit et désertique, entre la mer Rouge et la Méditerranée, que l'Egypte va entrer à la fois en contact et en conflit avec les autres empires, ceux de l'oasis mésopotamienne, et s'intégrer dans l'unité de l'Asie antérieure.

Jusqu'au moment où les contacts et les conflits se produiront avec le monde grec, la lutte pour l'hégémonie entre l'Egypte et les autres empires domine l'histoire de cette Asie. Lutte qu'interrompent pour un temps les poussées des peuples nouveaux, nomades qui vont s'enraciner, barbares qui vont devenir civilisés et civilisateurs. L'élément le plus stable de tout ce monde, c'est bien l'Egypte. Sa forme, sur la carte, est celle d'un pilier. Victorieuse ou vaincue, envahissante ou envahie, elle fait corps avec sa vallée, son oasis allongée. En revanche, dans l'autre oasis, entre le Tigre et l'Euphrate, les empires se succèdent. Celui des Assyriens fut le plus fort. Mais les Assyriens se firent abominer et Ninive, tombée en 606 avant notre ère, fut rasée de la surface de la terre. Le second empire chaldéen, qui refaisait de Babylone la capitale du monde sémitique, était trop faible pour tenir la place. Après trois quarts de siècle, les Perses vont s'en rendre maîtres : en 539, chute de Babylone, prédite par Isaïe ; en 525, conquête de l'Egypte par Cambyse. La domination perse durera jusqu'à l'apparition d'Alexandre. Celui-ci inaugurera sa campagne par les côtes. Après, dès 331, il pourra s'enfoncer dans l'intérieur. On sait qu'il mourut à Babylone, en juin 323.

Marquons ici entre l'Egypte et tous ces autres empires une différence de politique dont l'origine est dans une différence de constitution. L'Egypte pratique une politique de colonisations et de protectorats, tandis que les autres conquièrent, centralisent, tyrannisent. Pourquoi ? La carte, une fois de plus, va nous répondre : parce que les autres

sont des continentaux et que l'Egypte, sans être insulaire, ni maritime, occupe une position qui offre des analogies avec celle d'une puissance insulaire et maritime. L'Egypte est extérieure à l'Asie. Le ligament de terre par quoi elle s'y rattache la met vis-à-vis d'elle dans une position insulaire, d'autant plus que, prise entre deux mers et deux déserts, il est facile de la comparer à une île, en tout cas à une étroite presqu'île. Enfin, elle possède cet avantage sur les autres empires continentaux de n'être point menacée par derrière ou sur son flanc oriental par des invasions : les mercenaires libyens seront tout de même moins redoutables que les Hyksos. Dans ces conditions, l'expansion égyptienne en Asie aura nécessairement un tout autre caractère que l'expansion d'un empire comme celui d'Assyrie ou celui des Perses. Ceux-ci se développent autour de leur centre et tendent à couvrir l'ensemble de l'Asie antérieure jusques aux mers : Pont-Euxin, Egée, Méditerranée — y compris l'Egypte qu'ils conquerront sitôt qu'ils seront en mesure de l'entreprendre. Leur impérialisme est continental. En revanche, celui de l'Egypte reste un système de suzeraineté : occupation des points essentiels, protectorats, alliances. Dans l'établissement et le maintien d'un tel système, le principal rôle revient, en fin de compte, à la diplomatie. La perfection de la diplomatie égyptienne est l'indice d'une civilisation supérieure.

Mais que l'impérialisme sorte de l'oasis égyptienne ou qu'il sorte de l'oasis mésopotamienne, il aura le même but : occuper tout l'espace intermédiaire, c'est-à-dire la Syrie. L'essentiel est de tenir, entre

le bassin du Nil et celui de l'Euphrate, la seule route qui permette d'éviter les déserts : celle de la côte méditerranéenne. C'est donc de la Méditerranée que se rapprochent inévitablement tous ces peuples, ces empires, et c'est la Méditerranée qui les rapproche aussi. Leur histoire s'achève là, sur son bord. Peut-être ne s'y fût-elle point achevée s'ils avaient réussi à la franchir. Mais, encore un coup, ils étaient des guerriers, non des marins, excepté les Phéniciens qui manquaient de force. Les Grecs, eux, étaient des marins et des guerriers. Ils tenaient la mer Egée et, en face, la côte de l'Asie mineure. Ils pourront, avec Alexandre, étendre jusqu'aux Indes un empire appuyé sur la mer ; les Iraniens, appuyés sur le fond de l'Asie antérieure, n'arriveront point à s'étendre en Europe.

Quelle était, pour les deux oasis, la menace contre laquelle elles eurent sans cesse à lutter ?

Celle des nomades et des barbares. Et cela est naturel : attraction des oasis riches et fertiles sur les habitants des montagnes ou des déserts. Les empires se sont établis en partie pour soumettre ces peuples disparates et dangereux : la conquête protectrice, la défensive offensive. L'oasis du Tigre et de l'Euphrate est naturellement plus menacée que celle du Nil, car elle est prise entre le désert et la montagne : elle doit encore être plus militairement organisée et défendue. Mais celle du Nil n'échappera pas non plus aux invasions. En 1925, Babylone fut mise à sac par les Hittites ou Hétéens venus du nord, du Taurus ou des plateaux d'Anatolie ; mais vers 1680, l'Egypte fut conquise par d'autres barbares asiatiques, les Hyksos. D'ailleurs,

toutes ces invasions se tiennent. Sitôt maîtres de la première oasis, les barbares se sentent attirés par la seconde. Pour y parvenir, ils n'ont qu'à suivre le couloir de la côte. Mais ce n'est pas tout : de 1230 à 1195 environ, les invasions viendront par la Méditerranée, contre les provinces maritimes de l'Asie mineure, la côte syrienne et surtout l'Egypte. Les fameux « peuples du Nord et de la mer » : Achéens, Etrusques, Sicules, Lyciens, barbares qui ont appris à naviguer, guerriers devenus pirates, nordiques aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Première poussée des Européens, à travers la Méditerranée, contre l'autre bord.

A la fin, l'Asie des sémites succomba.

Alors, la race blanche reprit la suite et la mission.

Elle la reprit, pour commencer, sous la forme de la conquête iranienne. Il est certain que celle-ci fut, dans son ensemble, un bienfait, c'est-à-dire un ordre, une sécurité, une paix. L'empire perse atteignit à sa plus grande expansion sous Darius Ier, de 521 à 485. Mais, lui aussi, était menacé par des nomades, les Scythes. Enfin, il avait devant lui une jeune force, celle des Grecs, galvanisée par l'élément macédonien, un élément du Nord, encore à demi barbare. Sous le choc, l'empire iranien s'écroula.

Dans la perspective de l'histoire, son rôle est de faire le pont entre l'effort civilisateur de l'Asie antérieure, effort soutenu par les sémites, et l'effort européen qui va être surtout celui des Romains. Une tentative hybride et marquée de décadence : celle de l'empire alexandrin, échouera plus tard devant les Romains, à la bataille d'Actium. Encore une victoire navale, car auparavant, il y avait eu Salamine. Le

sort de l'Asie antérieure s'est ainsi joué et décidé en Méditerranée. Désormais, cette Asie antérieure n'existera plus : la Préeurope a cédé la place à l'Europe.

*

L'Europe est donc la continuatrice, l'héritière. Mais qu'a-t-elle hérité ? Des débris.

J'ai repris l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, de Maspero. On en connaît la méthode rénovatrice : faire l'histoire de l'Asie antérieure, non plus suivant les divisions chronologiques jusqu'alors habituelles, mais selon un principe historique. Ce principe consiste à suivre les déplacements de la domination politique, de l'hégémonie. Maspero ne conclut pas. Mais il nous oblige à conclure.

La conclusion, c'est que les civilisations mettent des siècles et des dizaines de siècles à se former, mais qu'elles s'écroulent très vite. Elles rentrent sous terre, et il faudra les y retrouver. Les progrès se perdent. Car la nature ne marche point de la même manière que l'histoire. La nature évolue : autrement dit, elle se renouvelle. Mais l'histoire, parce qu'elle est l'œuvre des hommes, nous met sans cesse en présence de la décadence, du vieillissement, de la mort. Et ils sont tous morts, ces peuples, ces empires. Ils sont tombés sous des coups politiques. Mais quand ils sont tombés, c'est que déjà ils étaient mortellement atteints d'un mal intérieur. L'Egypte s'était figée par excès de « totalitarisme », dirions-nous aujourd'hui : elle n'avait plus de réaction nationale, toujours pour parler notre langage. L'Assyrie est morte pour avoir abusé

de la guerre et de la conquête. Les Perses, eux, parce qu'ils s'étaient laissés aller, qu'ils n'avaient plus ni la politique, ni l'armée de leur empire. Deux autres nations, et qui nous intéressent de près, les Phéniciens et les Hébreux, n'étaient pas assez fortes pour tenir. Les Phéniciens étaient trop mercantiles. Les Hébreux s'étaient trop tenus à l'écart, dans une hostile attitude, de leur milieu et de leur temps : ils ont succombé à la routine et au conformisme. Ils se révèlent déjà comme inassimilables. Et voilà pourquoi disparaît un monde. Ce monde peut durer des milliers d'années : un moment arrive où « il a fait son temps ».

*

Cependant, est-il exact, est-il juste d'affirmer que de ce monde, de ces grandes civilisations, nous n'ayons reçu que des débris, nous n'ayons hérité que des ruines ?

Il ne faut pas confondre un héritage avec des legs. Les legs sont de l'ordre matériel, un héritage est de l'esprit.

Les legs sont d'une importance telle que nous en vivons encore aujourd'hui. Que l'on pense à ces deux legs égyptiens : l'écriture d'abord, puis le calendrier dont on a pu fixer le commencement au 19 juillet de l'an 4241 avant le Christ. Mais l'héritage est plus vaste encore.

Il est d'abord politique. Ici, avant la Chaldée, l'Assyrie, l'empire des Perses, s'impose l'Egypte. Quand elle apparaît dans l'histoire, c'est déjà comme un peuple de vieille civilisation, à la fois raffinée et scientifique. Avec l'Egypte, nous avons le premier

exemplaire, le premier modèle d'un Etat organisé, et même surorganisé. La pyramide est son symbole, la pyramide dont le pharaon est la pointe. Cette organisation égyptienne est minutieuse, bureaucratique : rôle du scribe dans l'ancienne Egypte, vie de cet Antem dont le sarcophage est à Berlin et dont nous connaissons toute la carrière. Elle n'en est pas moins puissante, efficace. Elle est d'une perfection déjà moderne, déjà contemporaine, dans le domaine de la vie économique. De son côté, la politique extérieure nous révèle des méthodes singulièrement intelligentes et dont on a dit qu'elles annoncent — de très loin, il est vrai — la diplomatie de la Renaissance italienne.

Babylone, qu'on la prenne sous la dynastie des Sargons ou sous le règne de Hammourabi, ne nous offre point l'image d'un Etat aussi achevé que l'Egypte. En revanche, il en est sorti une plus grande idée : celle d'une monarchie universelle. L'empire fondé par Sagon Ier, et qui devait durer deux siècles, s'était étendu en direction de la Méditerranée, bien au-delà du territoire compris entre l'Euphrate et le Tigre. Au nord, il s'était avancé jusqu'en Asie mineure ; au sud, il s'était allongé jusqu'à l'Egypte. Il tenait toute la côte. Chypre était sous sa dépendance. Des inscriptions disent de Sagon qu'il avait soumis « les quatre parties de la terre ». La terre, c'est l'Asie antérieure plus l'Egypte. Cela signifie que les deux grandes oasis sont enfin sorties de leur isolement, qu'elles se sont rejointes. Une sorte d'idée continentale commence de se réaliser sous la forme d'un empire sémitique. Par la mer des relations s'établissent avec la Crète, de telle façon

que les trois grands centres de culture : Crète, Egypte, Babylonie, sont désormais reliés entre eux. L'empire des Sargons et, plus tard, celui d'Hammourabi qui en sera la restauration, apparaissent ainsi comme un ensemble composite de races et de peuples divers, de vieux civilisés et de barbares. Voilà pourquoi une législation s'imposa, un code d'empire, expression d'un droit commun. Ce fut l'œuvre de Hammourabi dont il est dit, dans le prologue du code, qu'il fut appelé par les dieux « pour faire prévaloir la justice dans le pays, pour détruire le méchant et le pervers, pour empêcher le fort d'opprimer le faible. » Ainsi, l'idée d'un droit commun à des peuples très différents trouve sa première expression là-bas, avant les lois romaines.

Cette Préeurope qu'est l'Asie antérieure lègue donc à l'Europe qui va se former une idée d'Etat, des exemples et des modèles d'organisation politique, des traditions administratives. Elle lui lègue le sentiment qu'il peut exister un principe d'unité supérieure aux langues, aux races, aux mythologies, aux cultes, à tous les particularismes : le principe impérial. Et non pas seulement le principe, mais aussi la mission, qui est de civiliser les barbares, d'assurer cet ordre public et cette sécurité sans quoi les relations commerciales, les échanges de toute nature ne sont pas possibles. Nous savons, en effet, combien forte fut la base économique sur quoi s'édifièrent ces empires qui étaient eux-mêmes des centres de production.

Tout cela devait-il disparaître ? Non pas. Les influences et les traditions cheminent loin, même quand on a perdu les détails en route, oublié les

origines. Désormais, il s'établit une succession d'empires. Chacun passe le flambeau à l'autre : celui des Perses à celui d'Alexandre, celui d'Alexandre à celui des Romains, celui des Romains à celui des Francs, celui des Francs au Saint-Empire. Au reste, quand il s'agit des Romains, nous oublions trop l'action profonde que l'Orient exerça sur eux, à partir du moment où ils furent les maîtres de l'Egypte.

*

Mais il est une autre grande idée qui devait entrer dans l'héritage : l'idée religieuse.

Elle est le germe de tous ces empires, la racine qui les soutiendra. On le voit bien en lisant l'ouvrage de MM. Moret et Davy, ouvrage intitulé *Des clans aux empires* et paru en 1923, dans la Bibliothèque de synthèse historique.

« En apparence, écrivent nos deux auteurs, il n'y « a plus rien de commun entre ces Empires immenses, « s'étendant de Napata à l'Indus, peuplés de millions « d'hommes, et les minuscules cellules par où la vie « sociale a commencé, en Egypte et au Sinéar. Cepen- « dant la même conception mystique, qui animait le « clan, donne encore la vie spirituelle à ces colossaux « groupements humains. Dans chacun des royaumes « d'Orient, le divin domine tout. »

Ce qui doit nous retenir, ce n'est pas l'histoire compliquée de ces religions asiatiques, ce n'est pas non plus l'évolution qui aboutit à incarner dans un seul chef, dans le roi, le dieu du clan le plus fort, celui qui a fini par s'imposer comme clan dynastique. Ce qui doit nous retenir, c'est l'évolution parvenue à son

terme supérieur, métaphysique. Elle est y parvenue sitôt qu'elle est arrivée à dégager du panthéisme primitif, du divin impersonnel, l'idée de divinité personnelle, sitôt qu'elle est parvenue à ériger, au sommet d'un ensemble hiérarchisé de dieux, un dieu suprême. Ascension vers le monothéisme. Nous en sommes déjà bien près lorsqu'en Egypte Aménophis IV, de la XVIII^me^ dynastie (1580-1321), offre à l'adoration de son peuple et de son empire une divinité, non plus locale, ni même nationale, mais universelle : le soleil, Aton, père bienfaisant et vivifiant de tout ce qui existe. « Tu mets chaque homme à sa place, créant ce qui lui est nécessaire, tous avec leurs héritages et leurs biens, avec leurs langues diverses de paroles, leurs formes diverses aussi, et leurs peaux diverses de couleurs. »

Aménophis IV avait compris la nécessité d'un principe religieux pour unir des peuples aussi disparates que les siens. D'autres souverains, d'une manière moins sublimée, le comprendront comme lui. Le ciment de tous ces empires sera donc une religion commune. Religion d'Etat, culte du souverain qui est le dieu de l'empire, ou tout au moins son représentant sur la terre. Les rois de Chaldée se contentaient encore de se proclamer vicaires, pasteurs des peuples et prêtres des autels. Plus tard, à partir de Sagon et de Naram-Sin, les rois du Sinéar, devenus chefs d'empire, se feront, à l'exemple des pharaons et pour le même souci, adorer de leur vivant. Cette conception religieuse de la monarchie, par Alexandre le Grand et les Ptolémées, passera aux Césars de Rome. Mais, trop orientale pour l'*imperium romanum*, elle sera, en définitive, une cause d'affaiblissement.

Il faut voir plus haut. Le culte d'un dieu suprême et universel se redressait lentement vers le culte d'un Dieu unique. Ce fut la mission d'Israël. Il ne nous appartient ici que de la constater. De constater en même temps que cette épuration suprême de l'idée divine s'est opérée, non au centre de l'Asie antérieure, non dans la vallée du Nil, mais à proximité de la côte méditerranéenne. Au début, les Hébreux regardaient encore Javeh comme un dieu national, exclusif et jaloux. Mais il suffit de lire attentivement la Bible pour voir peu à peu cette conception se spiritualiser à son tour, jusqu'à devenir celle du seul Dieu de tous les hommes et de tout l'univers.

On sait de quelle manière et pourquoi le christianisme se dégagea de la religion juive où il s'était incubé, annoncé comme un achèvement. Les Juifs ne surent pas le comprendre, ils ne surent pas voir le Christ. C'est pourquoi le christianisme les abandonna pour aller aux Gentils, aux hommes de toutes les nations. Mais quelle route suivit-il d'abord ? Celle de la Méditerranée. Elle devait le conduire en Grèce, puis à Rome. Mais Rome, c'était l'Europe, c'est-à-dire le seul continent capable d'être le réceptacle, le support de la seule religion universelle.

V

Il y a donc une réponse religieuse à la question : qu'est-ce que l'Europe ? Elle est fondamentale, décisive. Pour le moment, nous ne devons nous préoccuper que d'achever la réponse méditerranéenne.

Les voisins du peuple hébreux au nord, sur la côte, seront les Phéniciens. Salomon saura s'entendre

avec eux pour la construction du temple, car ils possédaient le bois et ils faisaient le commerce de l'or. Mais ils étaient dangereux par leurs richesses, leur luxe, leur paganisme, toute leur influence. D'où, contre eux, une vive réaction de la religion juive, d'Isaïe. Au temps de ce prophète, les hommes politiques du royaume de Juda cherchaient à s'appuyer à la fois sur l'Egypte et sur la ville de Tyr. Pour combattre cette tendance qu'ils jugent corruptrice, Isaïe prédit la chute de cette métropole :

> Hurlez, navires de Tarsis,
> car elle est détruite !
> Plus de maisons, plus d'entrée !
> Qui a décidé cela
> contre Tyr qui donnait des couronnes,
> dont les marchands étaient des princes
> et les trafiquants des grands de la terre ?
> C'est Yaweh des armées qui l'a décidé.

Je cite d'après la traduction du chanoine Crampon.

Ces Phéniciens, déjà nous les connaissons, mais de l'extérieur, comme explorateurs, colonisateurs, trafiquants et pirates. Nous ne les avons pas encore vus chez eux. Chez eux, c'est précisément cette côte étroite qui est au fond de la Méditerranée orientale et forme le couloir naturel entre les deux oasis, entre les peuples du Nord et l'Egypte. Son importance est là.

Le rôle historique des Phéniciens fut d'être le seul peuple maritime de cette Asie antérieure dont le caractère est beaucoup plus continental que

l'Europe elle-même. Marins, les Egyptiens ne l'étaient guère, les Babyloniens ne pouvaient l'être. Mais tous avaient besoin de marins. Ce furent les Phéniciens. Ils se sont élancés hors de l'Asie massive, dans la Méditerranée, et même dans l'Océan, un peu comme les Portugais s'élanceront hors de l'Ibérie massive, à la découverte et à la conquête de mondes nouveaux.

*

Si nous ouvrons l'ouvrage le plus complet sur la civilisation phénicienne, celui du Docteur Contenau, paru à Paris, chez Payot, en 1926, nous saurons de ce peuple tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir. Voici :

La côte où les Phéniciens se sont établis a deux faiblesses. La première, c'est d'être un passage entre l'Afrique et l'Asie, et le seul passage ouvert aux invasions et aux conquêtes. La seconde, c'est que ce passage est extrêmement étroit, qu'il n'a pas derrière lui un pays suffisant. De ces deux faiblesses naturelles résulte une faiblesse politique. Une véritable puissance pourra d'autant moins s'établir sur cette côte qu'elle est compartimentée par des éperons rocheux, détachés du Liban jusque dans la mer. « Cette configuration est une des raisons pour lesquelles la Phénicie n'a jamais formé un véritable royaume, mais une série de petits Etats, dont tantôt l'un, tantôt l'autre avait la suprématie. »

Les Phéniciens étaient donc voués à la mer et au commerce, puisqu'ils ne pouvaient espérer vivre de leur agriculture. Mais ils avaient aussi tous les avantages de cette situation difficile : d'excellents ports, bien abrités et faciles à défendre, grâce à

des caps et à des îlots ; des montagnes couvertes de forêts, chênes, noyers, pins, cyprès, cèdres à la tige droite : tous les meilleurs bois pour les mâts de vaisseaux, pour la construction des navires dont les Phéniciens seront les spécialistes ; enfin, un pays-jardin, riche en vin, en blé, en fruits, avec d'abondantes eaux : la possibilité d'exporter des primeurs.

Dans ces conditions, il est facile de prévoir que la civilisation des Phéniciens ne sera pas originale. Elle sera faite d'apports dont les principaux viendront d'Egypte. Toutefois, les Phéniciens se révéleront capables de développer ce que l'Egypte leur apportera. Par exemple, l'écriture. Les Egyptiens l'ont inventée. Mais ce sont les Phéniciens qui, de l'écriture hiératique, ont fait sortir une écriture plus facile et plus adaptée aux opérations commerciales. Quant à leur art, il ne révèle pas seulement des influences ou des emprunts égyptiens, mais aussi mésopotamiens, syriens, hittites, grecs. Art d'un peuple commerçant, d'un peuple qui vit d'échanges.

La Phénicie nous offre le premier exemple d'une civilisation mercantile, fondée sur une industrie d'exportation : verrerie, vaisselle, métaux travaillés, bibeloterie, broderie, industrie de la pourpre et du bois. Ils ont ainsi pu vivre, s'enrichir, devenir même une puissance, durant les siècles où l'Assyrie au nord et l'Egypte au sud sont affaiblies, l'une par des querelles dynastiques, des révoltes, par l'hostilité de Babylone, l'autre par sa division en deux royaumes, dont le premier est aux mains de mercenaires libyens, tandis que les pharaons se sont réfugiés dans le sud. C'est donc une période favorable aux petits peuples établis sur le croissant du Nil à l'Euphrate.

Eduqués par les Egyptiens, les Phéniciens transforment en ports de commerce les anciennes bases navales de ceux-ci : Tyr, Sidon, Byblos, Arad. Sur mer, la flotte égyptienne est en décadence et les Grecs ne sont pas encore des concurrents. D'où une thalassocratie dont le résultat essentiel sera d'établir des communications actives entre les deux bassins de la Méditerranée. D'ailleurs, les Phéniciens ne sont pas seuls. Derrière, les Araméens tiennent les routes terrestres. A eux deux, ces peuples arriveront, du XI^me^ au VII^me^ siècle, à l'hégémonie commerciale ; ils établiront un véritable empire économique.

Quel est maintenant l'apport phénicien dans la formation du monde méditerranéen ? Ils ont fait, les premiers, l'unité économique de ce monde. Je cite M. Contenau : « Les Phéniciens, grâce à leur penchant pour le commerce et la navigation, ont été le trait d'union entre l'Orient et l'Occident au premier millénaire. Ils ont été les propagateurs du confortable, du bien-être, de tout ce qui fait le charme de la vie. Qu'ils aient ou non inventé l'alphabet, ils en ont assurément pratiqué la diffusion dans tout le monde ancien et ont ainsi ouvert à la pensée des horizons sans bornes. » Nous dirons, nous, que, sans eux, la civilisation méditerranéenne n'aurait pas eu de rez-de-chaussée.

VI

Car une civilisation méditerranéenne existe.

Elle repose sur trois bases naturelles : l'unité géologique, l'unité géographique, l'unité de climat.

Mais, quand on passe des conditions naturelles aux conditions historiques, c'est pour avérer cette situation exceptionnelle de mer intérieure à trois continents, et non pas seulement à un seul comme la mer intérieure d'Amérique ou celle d'Extrême-Orient.

Il en résulte que la Méditerranée est le centre de tout l'ancien monde, par conséquent celui du monde lui-même. Sur elle débouchent les peuples les plus importants de l'histoire. Sur ses bords, s'installent les civilisations dominantes. La résultante de toutes ces civilisations sera la civilisation universelle.

Enfin, c'est sur le littoral méditerranéen que va naître l'âme de la civilisation universelle : le christianisme.

*

Voilà pourquoi la Méditerranée, si étroite qu'elle soit, n'en est pas moins le lieu de l'histoire universelle. L'histoire universelle est née de la Méditerranée comme en est née la civilisation universelle, comme en est née la religion universelle. Tous les grands événements commencent à la Méditerranée ou finissent à la Méditerranée. Si, ailleurs, de grands événements s'accomplissent, ou bien ils sont liés à des événements méditerranéens, ou bien ils ne s'achèveront et ne prendront tout leur sens que dans la Méditerranée.

Nous venons de voir quelles sont les origines orientales, asiatiques, de la civilisation méditerranéenne. Aussi, pour le dire dès maintenant, faut-il se garder de simplifier quand on oppose à l'Asie

l'Europe. Il faut apprendre à distinguer des Asies différentes. Celle qui a posé les premières bases de la civilisation méditerranéenne est, en somme, un continent pour soi, une Préeurope que toutes ses lignes de force portaient vers la Méditerranée. Sa faiblesse fut précisément d'avoir été trop continentale pour devenir pleinement méditerranéenne. A la fin, la puissance d'expansion lui a manqué.

Elle lui a manqué parce qu'au moment où, avec les Perses, elle faisait son suprême effort pour se projeter en Europe, la force européenne commençait de se manifester dans toute sa puissance. Mais, à partir des guerres médiques, les grands chapitres de l'histoire méditerranéenne, quels sont-ils ? L'hégémonie grecque, jusques à la conquête de toute l'Asie antérieure, de toute la Préeurope par Alexandre. Cet empire romain qui fera de la Méditerranée son lac : *mare nostrum*. A la dissolution de l'empire d'Occident, la descente jusques en Afrique de la nouvelle force, celle des Germains, puis l'irruption jusque dans la Grèce des derniers barbares, les Slaves. L'empire d'Orient et ses efforts de reconquérir le *mare nostrum*. La poussée des Arabes et la contre-poussée des Francs. Le Saint-Empire, la longue querelle entre le pape et l'empereur. La floraison, en Italie, de la civilisation urbaine, les républiques commerçantes et colonisatrices : Pise, Gênes, Venise. L'installation et l'expansion de la dynastie normande. Les croisades. La puissance ottomane et la réaction espagnole. La Renaissance italienne. Charles-Quint, empereur d'Occident. Entre temps, la préparation, dans la Méditerranée elle-même, des grandes découvertes. L'Europe des

puissances modernes. L'entrée en scène de l'Angleterre et le commencement de l'empire britannique. La révolution française et l'empire napoléonien. L'ère des nationalités et la conquête de l'Afrique du Nord par les Français. L'Europe de l'équilibre et son hégémonie dans le monde. La guerre de 1914. La renaissance de la péninsule italique avec Mussolini, de la péninsule ibérique avec Salazar et Franco, de la Grèce avec Metaxas. La guerre d'aujourd'hui. L'histoire de la Méditerranée, c'est l'histoire du monde.

*

Parce que la Méditerranée tient les portes du monde. Nous le voyons bien au moment où j'écris ce chapitre. On peut, en effet, ramener tous les conflits militaires, diplomatiques, économiques et coloniaux qui se sont déroulés depuis 1914 mais qui s'étaient préparés bien avant, à une grande lutte pour la suprématie en Méditerranée et l'occupation de ses portes. Pourquoi ?

Parce que, sans la Méditerranée, il n'y a pas d'Europe. Sans la Méditerranée, l'Europe cesse d'être un continent pour ne plus être qu'une faible péninsule de l'Asie. Les côtes atlantiques ont, en face d'elles, les deux Amériques où il n'y a plus rien à coloniser, où l'on ne peut plus se tailler des zones d'influence ou s'arroger des protectorats — les deux Amériques où l'Europe a désormais ses rivales. A l'est, l'Asie reprend de la force. Que reste-t-il à l'Europe ? L'Afrique, disposée naturellement pour être la vaste colonie sans laquelle elle ne pourrait vivre. Mais le pont de l'Europe en Afrique, c'est la Méditerranée.

Il y a eu des siècles durant lesquels la Méditerranée perdit, aux yeux de l'Europe, de son importance : n'avait-elle pas dû la partager avec l'Islam ? Ensuite de quoi la force européenne s'était tout entière portée sur l'Atlantique. La grande colonie européenne, ce n'était pas encore l'Afrique dont on ne connaissait guère que le pourtour, mais les deux Amériques. L'Europe n'avait plus autant besoin de la Méditerranée puisqu'elle dominait les océans.

Aujourd'hui, une nouvelle ère méditerranéenne commence : le retour au *mare nostrum*.

Quand César employait cette expression, c'était en rédigeant son grand rapport sur la conquête des Gaules. Mais, quand il conquérait les Gaules, savait-il qu'il était le premier à transporter la civilisation méditerranéenne dans le continent, qu'il lui ouvrait le chemin du Nord, qu'il en faisait la civilisation européenne ?

IMPRIMERIE ST-PAUL, FRIBOURG (SUISSE) 1941